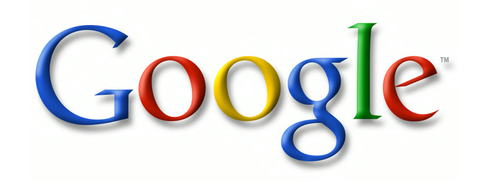
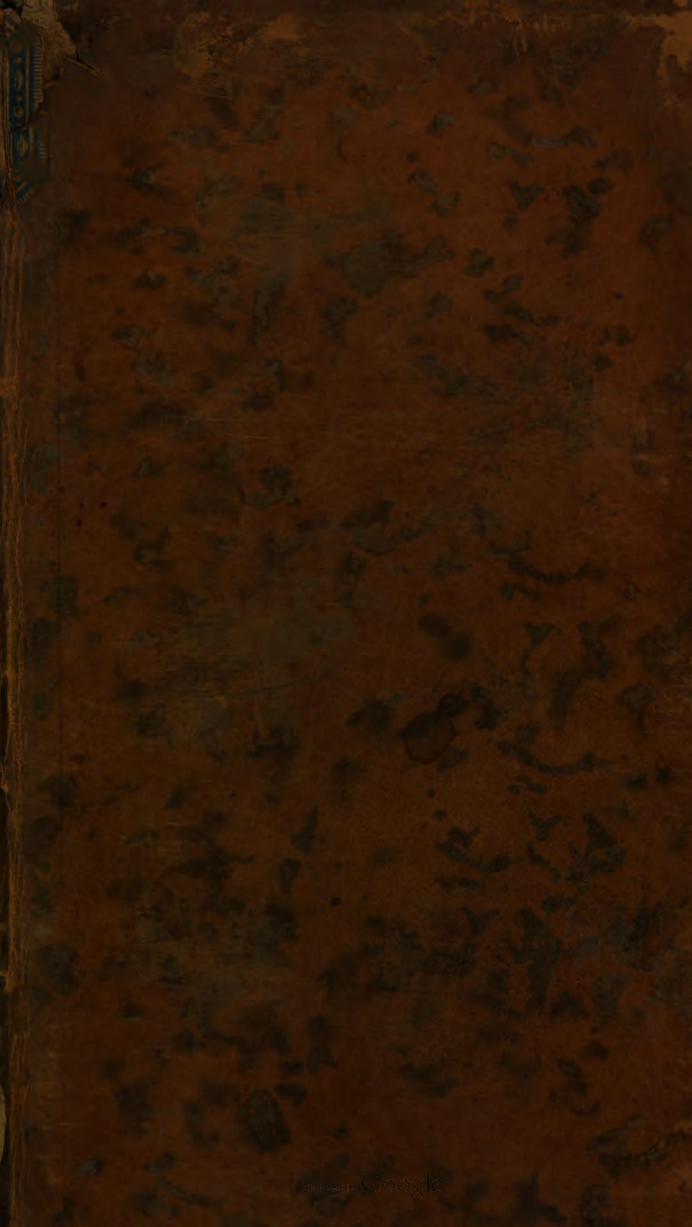








LE

VOYAGEUR

FRANÇOIS.

Tome XXVI. A

LE VOYAGEUR FRANÇOIS,

OU

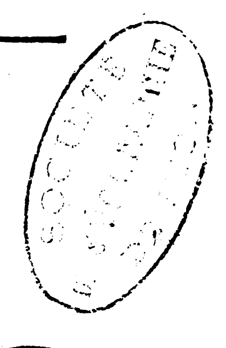
LA CONNOISSANCE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU MONDE,

Mis au jour par M. l'Abbé DE LA PORTE.

TOME XXVI.

Prix 3 liv. relié.





A PARIS,
Chez L. Cellot, Imprimeur-Libraire, rue Dauphine.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



LE VOYAGEUR FRANÇOIS.

LETTRE CCCXXXV.

L'ETAT ECCLÉSIASTIQUE.

On peut, de Venise, se rendre à Bologne par différentes routes : voici celle qu'on me conseilla de suivre. Dans une barque à quatre rameurs, j'allai par eau jusqu'à Ferrare, & ne me fis descendre qu'une fois, pour visiter la superbe digue, bâtie à grands frais par la république, pour servir aux lagunes de rempart contre la mer.

Ferrare, la premiere ville qui se présente dans les terres du pape, ne

montre, dans ſon enceinte, qu'une vaſte ſolitude, preſqu'auſſi ſilencieuſe que le tombeau de l'Arioſte qui y repoſe. La largeur de ſes longues rues tirées au cordeau, la multitude de ſes palais, lui donnent encore l'air d'une grande ville; mais dans ces belles rues, on compte preſque plus d'habitations que d'habitans. Sous la domination de la maiſon d'Eſt, elle contenoit, dit on, plus de cinquante mille ames; aujourd'hui, dans le circuit d'une lieue, à peine en renferme-t-elle ſept à huit mille, dont la garniſon, la ſuite du légat, le clergé ſéculier, les religieuſes, les moines & les juifs donnent preſque la totalité. Ses manufactures, ſon induſtrie, ſon commerce, ſon agriculture ont éprouvé la même décadence; & les bras deſtinés au travail y ſemblent participer à l'éternelle vieilleſſe du ſouverain, ſous les loix duquel végete cette triſte cité.

Ainſi déchue de ſon ancien éclat, Ferrare offre peu d'objets dignes de l'attention d'un voyageur, ſi ce n'eſt peut-être quelques tableaux du Guerchin & de Bononi, tels que le martyre de Saint Laurent, à la cathédrale; la préſentation de Notre-Seigneur au

temple, dans l'église des Théatins ; &, dans celle des Bénédictins, le festin d'Hérode & d'Hérodias sous les traits d'un duc de Ferrare & de sa maîtresse. C'est-là aussi qu'est le tombeau de l'Arioste, mort en 1533, âgé de cinquante-neuf ans. Ce mausolée en marbre blanc, lui fut érigée par un ami avec son buste de grandeur naturelle. Dans le vestibule du réfectoire de cette maison, est représenté un paradis où l'on voit ce poëte entre Saint-Sébastien & Sainte-Cécile. L'Arioste, en plaisantant, avoit dit au peintre : « mettez-moi dans » votre paradis ; car je ne prends pas » trop le chemin de l'autre ».

On peut aussi visiter l'hôpital Sainte-Anne, où Alphonse d'Est tint long-tems le Tasse enfermé sous prétexte de folie ; digne récompense de la part d'un prince que ce poëte avoit immortalisé.

On montre enfin la maison, où l'on prétend qu'est né le Boiardo qui vécut dans le quinzieme siecle, & mourut en 1434. Son poëme des amours de Roland & d'Angélique, dans lequel il a voulu imiter l'Iliade, est fort au-dessous de son modele. Il choisit le siege de Paris, pour le substituer à celui de Troie; Angélique y

tient la place d'Hélene, les négromanciens celle des divinités; Mandricard, Sacripant, Gradasse, Agramant, Paysans, représentent les héros, &, parmi quelques beautés, débitent une foule d'extravagances. Cet ouvrage, qui a, dit-on, fait naître l'idée du poëme de l'Arioste, a été traduit en François par le Sage.

Ferrare a donné naissance à un autre poëte d'un autre genre, au célebre Guarini; & l'on me fit voir une salle, où l'on assure que son *Pastor Fido*, drame pastoral qui étincelle de pensées brillantes, fut représenté pour la premiere fois. C'est de tous ses ouvrages le plus connu, le seul même, qui, malgré tous ses défauts, ait passé à la postérité. L'auteur avoit su disposer le théatre de maniere, que, sans aucun changement de décorations, on voyoit le temple au-dessus de la montagne, la grotte au pié, & le vallon où se passent toutes les scenes; mais la lecture laisse appercevoir des défauts qui échappent presque toujours à la représentation. Telles sont ces comparaisons longues & languissantes, ces scenes éternelles, dont l'excessive prolixité

fatigue le lecteur. On y trouve certainement beaucoup d'esprit, de la douceur, de la délicatesse ; mais trop de jeux de mots, & plus de brillant que de vérité, de naturel & de décence. La dispute des baisers est écrite avec toutes les graces de la poésie. Les dernieres paroles de Myrtille prêt à mourir, les chœurs qui rappellent, sous les traits les plus touchans, les plaisirs & les peines des bergers, la fameuse scene qui commence : *O Myrtillo, Myrtillo*, tous ces morceaux sont d'une beauté inimitable. Guarini fut d'abord secrétaire du duc de Ferrare, qui le chargea de plusieurs commissions dans différentes cours de l'Europe. Il passa ensuite au service d'autres princes d'Italie, sans jamais se fixer chez aucun, & mourut à Venise dans une auberge en 1613, plus estimé pour ses talens que pour ses mœurs.

Il est d'autres Ferrarois célebres, dont l'histoire & leurs ouvrages nous ont conservé le souvenir. Le premier est le fanatique Savonarole, qui s'étant fait une sorte de réputation dans l'ordre de Saint-Dominique, se mit en tête d'expliquer l'apocalypse,

& d'y trouver tous les fléaux dont les vices du clergé & de la cour de Rome étoient menacés. On suscita contre lui un cordelier qui s'inscrivit en faux contre ses assertions, & offrit de prouver que son adversaire étoit hérétique. Dès ce moment les deux ordres prennent parti; & la dispute s'échauffe jusqu'à la fureur. Le Dominicain propose l'épreuve du feu; le Franciscain accepte le défi; & les bûchers sont allumés. Les deux moines se présentent; mais à la vue des flammes leur intrépidité disparoît. Savonarole ne veut entrer dans le bûcher, que l'hostie à la main; le magistrat le refuse; & le moine refuse de faire l'épreuve. Le peuple le poursuivit; le Dominicain se sauve dans son couvent. Les Cordeliers excitent la populace qui forces les portes; on se saisit du coupable; on l'applique à la question; il est convaincu d'imposture & d'hérésie; le pape Alexandre VI le fait condamner lui & deux de ses confreres à être pendus & jetés au feu. Ses ennemis triomphent, & ses partisans se consolent en soutenant qu'il fait des miracles.

Gui Bentivoglio, né à Ferrare d'une famille illustre vers la fin du seizieme

siecle, passa de la nonciature au cardinalat, & se fit encore plus connoître par son histoire des guerres civiles de Flandres, & par ses lettres qu'on peut regarder comme des modeles d'éloquence & de style. Son histoire est mieux écrite que celle de Grotius, & plus détaillée que celle de Strada qui ont traité le même sujet. Il la commence à l'origine des troubles qui causerent les révolutions des Pays-Bas, & la termine au traité d'Anvers, où le roi d'Espagne reconnoît les Provinces-Unies pour un état libre. On reproche à cet auteur d'avoir rabaissé la majesté de l'histoire par une pureté de langage trop affectée.

Aux personnes célebres, dont la naissance fait honneur à la ville de Ferrare, il faut ajouter le jésuite Riccioli, physicien, astronome, & mathématicien distingué, qui a laissé d'excellens écrits sur toutes ces sciences, & l'actrice Hélene Baletti, dite Flaminia, épouse & mere des Riccoboni, qui se sont signalés & comme acteurs sur notre théatre Italien, & comme auteurs par des ouvrages de divers genres. M. le duc d'Orléans, régent, leur fit

offrir de venir à Paris en 1716, établir leur troupe sur le même théatre, que la police mécontente avoit fermé à une troupe italienne, vers la fin du dernier siecle. Les nouveaux acteurs, avec des talens distingués pour la comédie de leur pays, éprouverent de grandes difficultés; & l'on sait par combien de ressources cet établissement s'est traîné jusqu'à nos jours.

Dans la cathédrale de Ferrare, édifice qui n'est pas du premier rang, j'ai lu une épitaphe qui m'a frappé par sa singularité. La mort, de mauvaise humeur, s'adresse au lecteur : « Que regardes-tu ? Tu vois le tombeau de » Lilio Girardi qui éprouva la bonne & » la mauvaise fortune. Il n'importe ni » à lui, ni à toi, que tu en saches davantage; passe ton chemin ». Ce Girardi avoit une étude profonde des sciences & des langues anciennes, & fut un des grands littérateurs de son tems. Il se plaignoit de trois ennemis puissans : la nature, la fortune & l'injustice. Les troupes de Charles-Quint pillerent sa bibliotheque; la goutte le tourmenta toute sa vie; & il mourut

dans la pauvreté. Ses ouvrages les plus estimés sont l'histoire des Dieux des gentils, & celle des poëtes anciens & modernes.

Le vieux palais des ducs de Ferrare, situé au centre de la ville, flanqué de bastions & environné d'eau, est aujourd'hui la demeure du légat. Les papes ont aussi fait bâtir une citadelle, où ils entretiennent quelques hommes de garnison pour la garde des portes. La statue de Clément VIII est au milieu de la place d'armes, avec une inscription qui substitue Mars à Neptune, pour dire que si jamais l'eau cesse, en se retirant, de garantir la cité, ce fort est là pour prendre sa défense.

Cento, à deux poste & demie de Ferrare, sur le chemin de Bologne, est la patrie du Guerchin. Les différens tableaux qu'y a laissés ce peintre célebre, font toute la réputation de ce lieu, où ils attirent encore quelques amateurs. Cet artiste se nommoit Barbieri, & fut appelé Guerchin, parce qu'il étoit louche. Il dessina dès l'enfance; & à l'âge de dix ans, il peignit sur un mur la figure d'une Vierge, qui donna la plus grande idée de ses dispositions pour la peinture.

Il passa dans l'école des Carraches, & fit des progrès si rapides, que devenu lui-même chef d'une école à Rome ; il recevoit des visites de toute la noblesse. Trois cardinaux vinrent le voir, & il les fit servir par douze de ses éleves. La reine Christine lui présenta sa main, prit la sienne, & dit qu'elle vouloit toucher une main qui avoit opéré tant de merveilles.

Un savant, un amateur n'entre point, sans une sorte de vénération, dans une ville qui fut long-temps le sanctuaire des sciences, le berceau des arts, l'école ou la patrie d'une multitude de grands hommes qu'elle a vus fleurir dans son sein, & qui l'ont immortalisée par leurs travaux, leurs découvertes où leurs chef-d'œuvres. C'est à Bologne, que Gratien composa son fameux décret, Accurse, la grande glose, Aldrovande, sa collection d'histoire naturelle ; que Cassini jeta les fondemens de l'astronomie ; que Riccioli publia tous ses ouvrages. Bologne enfin est la patrie du Guide, du Dominiquain, de l'Albane & des Carraches, qui ont rendu cette école l'émule de celle de Raphaël.

Ce n'est point par sa beauté, que cette ville intéresse : ses rues étroites & sans alignement, sont flanquées de portiques, qui, loin de les embellir, les étranglent. Le palais public est son principal édifice. C'est là que résident, avec le légat, le chef du corps municipal & les divers tribunaux. Il occupe un des côtés d'une grande place, où l'on voyoit anciennement la statue de Jules II, qui fut renversée & pulvérisée dans une derniere convulsion de la liberté expirante. L'aspect terrible, sous lequel ce pontife s'étoit montré au peuple de Bologne, son entrée dans cette ville, avoit tellement frappé l'imagination de Michel Ange qui l'accompagnoit, que la statue qu'il y laissa, représentoit plutôt un Jupiter tonnant, que le pere commun des fideles, qui donne à ses enfans sa bénédiction. Elle fut remplacée par un Neptune de bronze, de taille colossale, qui semble commander aux eaux de la Fontaine des Géans. Il a bien la majesté d'un Dieu ; mais il paroît si prodigieusement homme du côté qui caractérise son sexe, que les meres ne permettent pas à leurs filles d'y porter leurs regards. Quatre Tritons sur le

piédeſtal tiennent des conques qui forment autant de jets d'eau ; & plus bas, quatre Naïades aſſiſes, belles, & dans des attitudes voluptueuſes, en font ſortir d'autres par leurs mamelles qu'elles preſſent de leurs mains.

Sur la même place eſt bâtie l'égliſe de Sainte-Pétrone, où l'on voit cette fameuſe méridienne, tracée par le premier des Caſſini dont elle fit la fortune, & annoncée avec tant d'emphaſe à Paris, près d'une des portes intérieures de Saint-Sulpice. Les autres égliſes n'ont qu'une nef avec quelques chapelles collatérales, appliquées aux murs, ou pratiquées en hors d'œuvre. Si ces temples étoient de la même grandeur que celui de Sainte-Pétrone, Bologne ne ſeroit pas aſſez vaſte pour les contenir tous. On y compte cent quatre-vingt bâtimens ſacrés pour les paroiſſes, les collégiales, les couvens, les communautés, les confrairies.

La cathédrale, entiérement conſtruite à la moderne, vient d'être aggrandie & achevée par les ordres, & avec des fonds de Benoît XIV ; Proſper Lambertini, né dans cette ville, d'une famille recommandable dès le treizieme ſiecle, & où il étoit ar

chevêque avant que d'être pape. Ce pontife, le plus grand de tous ceux qui ont porté le nom de Benoît, naqnit en 1970, & monta sur le siege de Rome en 1740. Son esprit, ses lumieres, sa science, sa sagesse, & sur-tout sa modération, cette vertu sublime, à laquelle on reconnoît les vrais philosophes & les bons princes, l'ont rendu respectable & cher à tous ses sujets, à toutes les couronnes, à tous les peuples, à tous les partis, à toutes les sectes. Ses connoissances dans les lettres, la protection qu'il leur accorda; les académies qu'il institua pour les arts, les monumens dont il embellit sa capitale, l'immense quantité de ses ouvrages, où l'on remarque l'érudition la plus profonde, la plus variée sur le droit civil & canonique, sur l'histoire sacrée & prophane, ses travaux apostoliques dans les places qu'il avoit occupées, son esprit vif, son caractere liant, la pureté de ses mœurs, mille autres qualités que n'eurent pas toujours ses prédécesseurs, en perpétueront la mémoire chez toutes les nations dont il fut ou eût voulu être le pere. Benoît XIV est le premier, &

même le seul écrivain, qui ait traité à fond la matiere importante & curieuse de la canonisation des Saints, dont plusieurs prétendoient trouver l'origine dans les apothéoses du paganisme. Le savant pontife a vengé l'église de cette accusation injurieuse, & a prouvé que c'est l'exemple des premiers fideles, qui a donné naissance au culte public que nous rendons aux amis de Dieu. Dans les jours de persécution, les combats des martyrs fournissoient aux chrétiens des spectacles de religion. Ils accouroient en foule pour être témoins de leurs victoires, recueilloient les restes précieux de ces victimes immolées pour la foi, & s'assembloient ensuite autour de ces dépôts sacrés, pour célébrer le jour de leur triomphe.

« Telle est, dit Benoît, la premiere » origine de la canonisation. Les fideles » qui n'avoient pas versé leur sang pour » la défense de la foi, mais qui s'étoient » signalés par la pratique constante de » toutes les vertus, entrent plus tard » en partage des honneurs que la reli- » gion accorde à ses Saints. On atten- » doit que Dieu, pour honorer leur » mémoire, prît plaisir à les glorifier

» dans le monde par des miracles écla-
» tans. Toujours attentive à mettre un
» frein au zele indiſcret, l'égliſe ne
» permit jamais à la multitude de don-
» ner à ſon gré des objets à la véné-
» ration publique. Il falloit que la
» voix de ſes paſteurs proclamât le
» mérite de ſes héros, dont les noms
» devoient être inſcrit dans les faſtes
» eccléſiaſtiques. Delà, ces diacres
» chargés, par état, de marquer le jour
» de leur mort, d'en recueillir les actes,
» & d'en faire le rapport à l'évêque.
» Prévenir le jugement épiſcopal par
» des hommages prématurés, ce fut
» toujours une faute grave, qu'on pu-
» niſſoit ſéverement

» Il ſeroit aſſez difficile, continue le
» ſavant pontife, de fixer la date cer-
» taine du droit réſervé au ſaint ſiege,
» de proclamer de nouveaux Saints. On
» croit cependant qu'Alexandre III eſt
» le premier auteur de cette réſerve
» qui a, depuis pluſieurs ſiecles, la
» force d'un uſage univerſel, nulle
» égliſe n'ayant réclamé contre ce chan-
» gement de diſcipline.

» On attendoit autrefois la célébra-
» tion d'un concile pour canoniſer les

» Saints ; mais cette coutume est abolie ;
» le pape prononce seul la sentence. Le
» culte, autorisé par le décret de la ca-
» nonisation, consiste à inscrire leurs
» noms dans les livres de l'église, à les
» invoquer dans les prieres, à leur dé-
» dier des temples & des autels, à of-
» frir en leur honneur le sacrifice de la
» messe, à célébrer le jour de leur fête,
» à exposer leurs images & leurs reli-
» ques à la vénération du peuple.

» La béatification n'accorde pas les
» mêmes honneurs : elle permet qu'une
» ville, qu'une province, ou un ordre
» honore un bienheureux ; mais ce culte
» doit être borné aux lieux & aux per-
» sonnes marqués, & avec certaines
» restrictions. La congrégation des ri-
» tes est le tribunal où s'instruisent les
» procès de béatification & de canoni-
» sation. Des cardinaux, choisis par le
» pape, sont les juges du premier ordre ;
» le nombre n'en est point déterminé.
» Un d'entr'eux est nommé président ;
» un autre fait l'office de rapporteur.
» Ils ont sous eux des consultans, des
» théologiens & d'autres officiers,
» qui, comme eux, font tous serment
» de garder un secret inviolable, & de

» remettre au secrétaire toutes les lettres de recommandation qui leur sont adressées.

» La procédure, qui doit précéder le jugement du souverain pontife, est longue & rigoureuse. Les premieres instructions sont dressées sur les lieux par l'évêque diocesain, qui doit non seulement constater la renommée publique des vertus & des miracles du serviteur de Dieu, mais s'assurer, par une perquisition exacte, qu'on ne lui a encore rendu aucun culte. Il est absolument juge en ces deux causes; il les commence de son propre mouvement, & doit porter sa sentence. S'il négligeoit de le faire, on lui renverroit de Rome sa procédure pour y joindre son jugement. Lorsqu'elle est revêtue des formalités requises, on la porte à la cour du pape; & on laisse passer dix ans entiers, avant que de la reprendre. Ce terme étant écoulé, les solliciteurs présentent une requête à la congrégation pour demander l'ouverture du procès. Alors il faut produire des témoins dignes de foi, qui reconnoissent la signature & le sceau de l'évê-

» que diocésain ; & sur leurs dépositions, le pape nomme des commissaires apostoliques.

» Avant que de commencer la procédure, si la personne dont on demande la canonisation, a composé quelques ouvrages, on nomme des théologiens pour examiner scrupuleusement tout ce qui, dans ses écrits, peut intéresser ou la regle des mœurs, ou les vérités de la religion. Une opinion peu conforme à la pureté des préceptes évangéliques, un système suspect par sa nouveauté, un sentiment qui choque celui des saints peres, sont des taches ineffaçables, pour lesquelles on impose un éternel silence à la cause proposée. Mais si ces ouvrages sont exempts de reproches, le pape signe la commission apostolique ; & l'on commence alors les informations qui doivent être faites par l'autorité du saint siege ; car toute la procédure antérieure n'est que l'ouvrage du prélat diocésain.

» Immédiatement après la signature du souverain pontife, la congrégation nomme trois évêques, pour informer de nouveau sur le bruit des vertus

» & des miracles de la perſonne préco-
» niſée ; & on leur donne par écrit les
» articles qui doivent diriger l'inſtruc-
» tion du procès. Parmi les prélats dé-
» légués, eſt ordinairement celui qui
» poſſede, dans ſon diocèſe, le tombeau
» du ſerviteur de Dieu. Les enquêtes
» ſont envoyées par un courier ex-
» près, qui fait ſerment de s'acquitter
» fidelement de ſa commiſſion, Quand
» elle ont été vérifiées par la con-
» grégation, on demande un nouveau
» décret, pour informer en détail
» ſur chaque vertu particuliere & ſur
» chaque miracle. Cette ſeconde pro-
» cédure eſt examinée comme les pré-
» cédentes ; le pape recueille les opi-
» nions, & ſe regle ſur l'avis domi-
» nant, qui doit réunir au moins les
» deux tiers des voix. Si les vertus &
» les miracles ſont bien prouvés, ſa
» ſainteté prononce une ſentence dé-
» finitive, qui en conſtate la vérité ;
» & alors on délibere s'il convient de
» procéder à la canoniſation.

Après avoir pris les avis, le ſou-
» verain pontife demande à l'aſſemblée
» le ſecours de ſes prieres. Il tient en-
» ſuite trois conſiſtoires dont l'un eſt

» composé du sacré college, de tous » les évêques qui sont à Rome, des » officiers de la congrégation, du » gouverneur de Rome, des ambassa- » deurs des princes chrétiens, & » des députés des villes du domaine » pontifical. Les deux autres sont moins » publics : il ne se trouve dans le der- » nier, que des cardinaux & des évê- » ques. Le pape leur demande tour à » tour leur suffrage; & quand sa sain- » teté le juge à propos, elle commande » au secrétaire des brefs, d'expédier » celui de la béatification, & indique » le jour & le lieu de la solennité, qui » se fait, pour l'ordinaire, dans l'église » du Vatican.

» Après la béatification, il faut qu'il » s'opere de nouveaux miracles, pour » qu'on puisse travailler à la canonisa- » tion. Quand les solliciteurs de la » cause s'en sont assurés, on demande » un décret pour informer, par l'au- » torité apostolique, de ces miracles » nouvellement opérés. On les discute, » comme les premiers, dans trois con- » grégations extraordinaires; & enfin » on examine dans une assemblée géné- » rale & dans les consistoires, s'il est à

» propos

» propos de faire la canonisation. Lorsqu'il ne se présente aucun obstacle, le pape en expédie le bref ; & l'appareil de la fête commence par une procession solennelle, où l'on déploie, pour la premiere fois, la banniere du Saint. Assis sur son trône dans la Basilique, le saint pere reçoit les hommages de sa cour ; on vient ensuite lui demander jusqu'à trois fois, s'il consent à la canonisation d'un tel ? A chaque fois on invoque les lumieres du Saint Esprit ; & à la troisieme instance, le secrétaire des brefs déclare que c'est la volonté du pape d'y procéder sur le champ. L'avocat consistorial requiert les lettres apostoliques en bonne forme ; sa sainteté les accorde ; le protonotaire en prend à témoins toute l'assemblée ; & l'on entonne le *Te Deum*.

» Dans l'oraison qui suit, le nom du nouveau saint est récité ; & la messe solennelle est célébrée par le souverain pontife en son honneur. Tandis qu'on chante le symbole, il se fait des offrandes singulieres. Un cardinal-évêque présente deux cierges. Il est accompagné d'un orateur qui

» porte un cierge d'une main, & de l'au-
» tre une corbeille dorée, où se trou-
» vent deux tourterelles. Un cardinal-
» prêtre offre deux grands pains, l'un
» argenté, l'autre doré. L'orateur qui
» le suit, tient un cierge & deux pi-
» geons blancs dans une corbeille ar-
» gentée. Un cardinal-diacre donne
» deux barils pleins de vin, l'un doré,
» l'autre argenté. L'orateur offre un
» cierge & une corbeille peinte, pleine
» de petits oiseaux, &c. »

Par la multitude de ces formalités, la longueur des procédures, la pompe & l'éclat des cérémonies, vous pouvez juger, Madame, combien la canonisation entraîne de dépense. C'est un frein nécessaire pour réprimer mille demandes indiscretes, dont l'église romaine seroit accablée Une somme de cent mille écus qu'il en coûte ordinairement, arrête le cours des sollicitations importunes. En lisant dans l'ouvrage de Benoît XIV, le détail de toutes ces formalités & procédures, dont je ne vous ai donné, pour ainsi dire, qu'une indication très succinte, mais suffisante, vous admirerez la sagesse profonde qui a dicté les loix de

cette jurifdiction. Il n'eft pas poffible d'inventer des moyens plus affurés pour prévenir l'erreur ou démafquer l'impofture. On emploie tout ce que la religion du ferment a de plus facré, & la crainte des cenfures eccléfiaftiques de plus impofans, pour tirer la vérité de la bouche des témoins. On s'affure de leur capacité, de leurs mœurs & de leur défintéreffement, par toutes les précautions que la prudence humaine a jamais pu fuggérer. On agit avec tant de lenteur & de maturité ; on revient fi fouvent & avec tant d'application fur les mêmes objets, qu'on n'a rien à craindre de la précipitation & du zele enthoufiafte. Quand on confidere les procédures de l'évêque diocéfain, l'examen qu'elles fubiffent à Rome, les nouvelles enquêtes des commiffaires apoftoliques, les informations particulieres fur les vertus & fur les miracles, les doutes que l'on agite dans les congrégations, les difficultés du promoteur de la foi, les difputes qu'on excite exprès entre les médecins & autres experts qu'on appelle à ces queftions, on eft effrayé de la multitude d'obftacles qu'il faut vaincre,

pour mettre en évidence la sainteté de ceux dont on poursuit la canonisation.

Je suis, &c.

A Bologne, ce 7 Janvier, 1758.



LETTRE CCCXXXVI.

SUITE DE L'ÉTAT ECCLESIASTIQUE.

Ce que Bologne offre de vraiment ſingulier en édifices, c'eſt cette galerie compoſée de ſept cents arcades, fermée au nord, ouverte au midi, & qui, dans la longueur d'une lieu, conduit de la porte de la ville à celle d'une égliſe ; c'eſt une des grandes conſtructions qui aient été faites depuis les Romains. Elle fut entrepriſe au commencement de ce ſiecle par la maiſon de Monti, & continuée par divers particuliers qui y apporterent le même zele. Les corps de marchands, les arts, les métiers, les domeſtiques même ſe cotiſerent, & en firent conſtruire pluſieurs arcades. Ceux qui ne pouvoient contribuer de leur bourſe, alloient ſervir les ouvriers. Les confeſſeurs y obligeoient leurs pénitens ; d'autres y alloient par dévotion, juſqu'à ce qu'enfin cet ouvrage immenſe fut achevé. A chaque arcade on voit le

nom & les armes des particuliers, des compagnies, des communautés qui en ont procuré la construction. Les Allemands, qui, dans les dernieres guerres, y avoient établi leurs cuisines, les ont fort endommagées.

L'église à laquelle aboutit ce portique, est tellement couverte d'*ex voto*, qu'on en remarque à peine toutes les proportions. On y révere une image miraculeuse de la Vierge, qu'on dit avoir été faite par Saint Luc, quoique Saint Luc n'ait été ni dessinateur, ni peintre, ni sculpteur. Ce qui peut avoir donné lieu à cette opinion, ainsi qu'à la supposition de tous les portraits attribués au même saint, c'est le nom de Luca-Santo, ancien peintre de Florence, qui a barbouillé ces images, peu propres, comme vous voyez, à faire honneur au saint évangéliste. On confondit les deux noms ; & l'on donna à ce dernier les foibles esquisses du barbouilleur Florentin. Les moines, soit par intérêt, soit par ignorance, accréditerent cette supposition ; & tous ceux qui avoient des tableaux de Luca-Santo, les exposerent à la vénération publique. Delà cette quantité d'images miraculeuses qu'on nous annonce

comme de vrais portraits de la Sainte Vierge, & dont il n'y a pas deux visages qui se ressemble. Les habitans de Cambrai en ont un, dont ils prétendent que celui de Bologne n'est que la copie ; les Bolonois en disent autant de celui de Cambrai ; mais dans le vrai, ni l'un ni l'autre ne sont de Saint Luc.

Les peintres, qui n'auroient pas dû, à cet égard, partager l'ignorance des moines, ont pris ce saint pour leur patron, quoiqu'on leur ait prouvé qu'étant Hébreu, la loi Judaïque lui interdisoit toute peinture, & que cet art n'ait rien de commun avec celui de la médecine dont il faisoit profession. L'image de la Vierge, qu'on lui attribue faussement à Bologne, se montre aux étrangers avec autant de solennité que de charlatanisme. On ne la porte en procession, qu'accompagné du sénat & des corps de la ville ; & le peuple se prosterne quand elle passe, comme devant le Saint-Sacrement.

Un voyageur seroit aveugle, s'il n'avoit pas vu à Bologne la fameuse tour de Garisende, qui penche d'environ neuf pieds, & feroit peur aux passans qui ne seroient pas prévenus.

Ceux qui ont recherché la cause de cette inclination singuliere, ont prétendu que le terrein s'étoit affaissé; les autres, que c'est un caprice de l'architecte. Ce bâtiment, ainsi qu'une autre tour encore plus élevée, & à peu près du même siecle, étoient des citadelles domestiques, également nécessaires, dans les tems d'anarchie, aux habitans tranquilles & aux citoyens turbulens. La chûte de la partie supérieure de la tour de Garisende, arrivée dans le quinzieme siecle, semble prouver que son inclinaison est moins l'effet de la volonté de l'ouvrier, que celle de l'affaissement du terrein.

De tous les théatres que j'ai vus en Italie, si vous en exceptez celui de Parme, qui n'a pas son pareil dans l'univers, c'est à celui de Bologne auquel on travaille encore actuellement, que je donnerois la préférence. Il est construit sur un plan isolé; & je n'ai trouvé dans les dehors d'aucun bâtiment de cette espece, rien de si noblement décoré. Pour la disposition intérieure, on a emprunté de l'antique & du moderne, ce qui paroissoit le plus analogue à la destination de l'édifice, sans en

exclure les ornemens distribués avec une sage économie. Salle en demi-cercle, plusieurs rangs de gradins, loges saillantes, avec une architecture variée, avant scene formée de riches colonnes, escalier commode, corridors larges & bien éclairés, des débouchés en grand nombre, de la propreté par-tout, par-tout de la commodité.

Mais par où Bologne, sans céder à l'antiquité, l'emporte sur les établissemens fondés dans les derniers siecles, c'est par cette fameuse académie, si connue sous le nom d'institut. Les sciences & les arts réunis dans un des plus beaux palais de la ville, & liées, pour ainsi dire, par une immense bibliotheque, ne laissent rien à desirer à l'intérêt du citoyen, & à la curiosité de l'étranger. Physique expérimentale, géométrie, astronomie, mécanique, chymie, anatomie, architecture, peinture, sculpture, chaque art, chaque science, chaque faculté a son siege dans ce vaste édifice, avec les instrumens qui lui sont propres ; le tout animé par la voix & les leçons des plus habiles professeurs. Ajoutez à cet assemblage d'études dans tous les genres, de riches

cabinets de médailles, d'antiquités, d'histoire naturelle, & vous vous formerez une idée de la magnificence de cet établissement, qui doit presque toutes ses richesses à l'amour de Benoît XIV pour sa patrie. Ce grand pontife a meublé l'observatoire d'instrumens exécutés à ses frais par les plus habiles artistes d'Angleterre. Il a fait faire en cire une suite complette de pieces anatomiques, & modeler les plus belles antiques de Rome, dont on a formé de précieuses collections.

Sa magnificence ne brille pas avec moins d'éclat dans la bibliotheque de l'institut. A son avénement au pontificat, il lui abandonna tous ses livres, & lui laissa en mourant ce qui lui restoit de notes & de recueils écrits de sa main. L'histoire des papes nous montre des pontifes qui ont déshonoré l'église par leurs mœurs; d'autres qui l'ont déchirée par leur ambition; d'autres encore qui l'ont effrayée par leur sévérité; tous les siecles béniront la mémoire de Benoît XIV. Cette Ville l'a vu long-tems sur son siege archiépiscopal; & les monumens de bienfaisance qu'il a laissés à sa patrie, feront retentir à jamais son nom dans la postérité.

Un des trésors les plus précieux de la bibliotheque de Bologne est le cabinet d'histoire naturelle d'Aldrovande. Grand Dieu, quelle profusion de richesses ! On croiroit qu'on a dérobé toutes celles de la terre & des mers pour les réunir dans un même lieu. On y apperçoit toute la nature d'un seul coup d'œil. Sous qu'elle forme a-t-on jamais trouvé le diamant & le rubis, qu'on n'en voie ici de semblables ? Toutes les couches de terre qui contiennent l'opale & l'émeraude, étoient étalées à mes yeux. Le rocher, auquel est attaché le saphir, le globe creux, qui renferme l'améthyste, décorent ces tablettes. Ici on apperçoit l'or végétable, qui jette des branches; là de longs filamens de ce métal se croisent en veines brillantes sur un rocher de marbre. Dans l'un, de larges paillettes brillent sur la surface, comme si elles avoient été battues sous le marteau de l'ouvrier ; dans d'autres, quoiqu'aussi riches, la mine précieuse est couverte de maniere, que l'art seul du chymiste a pu la découvrir. Le Pérou a fourni la moitié de ce trésor ; les sables d'Afrique forment le reste.

Une pierre pale préſente enſuite à la vue l'argent empriſonné, errant ſur ſa ſurface en détours irréguliers. Tantôt elle imite les arbriſſeaux & les forêts ; tantôt elle remplit ſes crevaſſes par des filets, qui, dans leur configuration l'emportent ſur la variété de la main-d'œuvre. Je vis des maſſes de cuivre malléable tout en ſortant des mains de la nature ; je vis des pierres & des criſtaux teints d'un verd pareil à celui de l'émeraude. L'étain m'offroit ſes criſtaux peſans, tirés des mines de Cornouailles. Le plomb n'occupe pas un moindre eſpace dans cette vaſte collection, & ne brille pas d'un éclat moins varié. Tantôt ſes larges lames prennent les nuances du plus beau bleu ; tantôt ſes veines luiſantes imitent la blancheur de l'argent. Ici ſon grain ſerré reſſemble à de l'acier rompu ; là ſes filets ſe croiſent en différens détours, & diverſifient les couleurs.

Delà on me conduiſit aux tiroirs où l'on a raſſemblé les demi-métaux. Les arſenics rouge, jaune & blanc ſont renfermés & cachetés dans des bocaux de cryſtal, tant pour en montrer la forme, que pour empêcher les accidens qui pourroient arriver de leur déguſta-

tion. Près d'eux ſont rangées les marcaſſites ; & après un certain eſpace décoré d'emblêmes relatifs au ſujet, on voit paroître les maſſes plus petites de pierres moitié opaques, moitié tranſparentes. L'onyx, l'agathe, la cornaline réjouiſſent la vue par les différentes formes ſous leſquelles la nature les a produites. Il ſemble qu'on ait dépouillé le Gange de toutes les pierres qui ornent ſes bords, pour les montrer ici toutes à la fois. On apperçoit enſuite le jaſpe plus gros & le caillou oriental, diverſifié par une multitude de nuances ; & de ces gros objets, je paſſai à des plus gros encore ; car dans la piece ſuivante, on me fit obſerver toute la claſſe des marbres ; & l'on me conduiſit ainſi par degrés, juſqu'aux pierres les plus communes.

La terre y tenoit auſſi ſa place ; & toutes les eſpeces qui avoient été employées par les médecins & par les peintres, rangées par une main habile, me donnoient des leçons utiles de curioſité. Dans un endroit j'en vis de trois couleurs, de la blanche, de la noire & de la rouge ; & ſur le tiroir qui les contenoit, on liſoit l'inſcription ſuivante :

» Voyez ici les trois ſortes de terre,
» avec leſquelles Apelle a ſurpaſſé tout
» ce qui exiſtoit avant lui, & tout ce
» qu'on fera jamais en peinture ». On
avoit aſſigné un plus grand eſpace à
toutes celles dont on s'eſt ſervi dans
ces derniers tems On me fit remarquer
le bol jaune d'Arménie, avec lequel
Galien a guéri cette fameuſe peſte qui
avoit réſiſté à tous les remedes ; & une
autre terre rouge, à laquelle Avicenne
attribuoit des vertus, qu'aucun autre
médecin n'a jamais pu y reconnoître.

Les objets qui venoient enſuite, offrirent à mes regards les paillettes éclatantes qui brillent dans une maſſe groſſiere, les corps figurés qui repréſentent une colonne, un globe, un épi, &c, les ſels foſſiles, que vous prendriez pour un aſſortiment de pierres orientales, & les ſouffres de diverſes couleurs, dont pluſieurs ont la tranſparence du rubis. J'aurois trop de choſes à dire des os d'animaux, des membres humains, des poiſſons, des fruits, des plantes, des coquillages pétrifiés, contenus dans pluſieurs armoires de ce vaſte cabinet, ainſi que d'une immenſe quantité de volumes, où l'on voit diſpoſés dans un certain ordre, les ſim-

ples & autres productions végétales de tous les pays, qui montrent leurs figures par leurs parties conſervées, & leurs uſages par des notes écrites de la main d'Aldrovande. Tout ce que les montagnes & les déſerts, tout ce que les lacs & les marais, tout ce que les ſables d'Afrique ou les forêts d'Arménie donnent de beau, de curieux, d'utile, ſe trouve dans ce recueil, où leur nature & leurs qualités ſont parfaitement détaillées. Croiroit-on que la vie d'un homme ait ſuffi à ramaſſer, à étudier, à arranger toutes ces richeſſes? Croiroit-on que la fortune d'un prince ait pu faire face à la dépenſe des voyages néceſſaires pour ſe les procurer?

Si delà nous paſſons aux animaux, il n'en eſt aucun, depuis la mite juſqu'à l'éléphant, qui n'occupe, ſoit en entier, ſoit en partie, une place dans cette collection. Mais ce qui flattoit le plus ma curioſité & mon goût, c'eſt la bibliotheque même, où ſe trouvent diſtribués en deux cents volumes *in-folio*, tous les travaux du célebre Aldrovande ſur l'hiſtoire naturelle. Ce ſont des manuſcrits originaux & des deſſins coloriés de foſſiles, de plantes,

d'animaux, exécutés par les meilleurs artiſtes, ſous les yeux même de l'auteur, qui y a joint des deſcriptions détaillées, & de nouvelles obſervations.

Ulyſſe Aldrovande, profeſſeur de philoſophie & de médecine à Bologne, naquit dans cette ville, & y mourut en 1605 à l'hôpital, privé de la vue & chargé d'années. Ses recherches & ſes longs voyages, entrepris pour la connoiſſance de la nature, avoient ruiné ſa fortune. Il payoit fort cher des artiſtes célebres qu'il avoit toujours à ſa ſuite, pour ſe procurer des figures exactes de tout ce qu'il croyoit avoir rapport à ſon ſujet, & compiloit dans les anciens & dans les modernes, tout ce qui lui paroiſſoit entrer dans ſon plan. Moralités, proverbes, deviſes, hyérogliphes, médailles, tout étoit admis ſans diſcernement & ſans choix. Il n'a eu part qu'aux ſix premiers volumes de cette immenſe compilation; quoique les autres aient été compoſés depuis ſa mort par différens auteurs, on n'a pas laiſſé de les lui attribuer, ſoit qu'on ſe fût ſervi de ſes mémoires, qu'on eût ſuivi ſa méthode, ou qu'on eût voulu leur donner plus de cours, en

les publiant ſous un nom plus célebre. On n'a rien écrit ſur l'hiſtoire naturelle, qui ne ſoit raſſemblé dans cette collection ; mais on la réduiroit à la dixieme partie, ſi on en retranchoit toutes les inutilités, toutes les choſes étrangeres au ſujet.

En viſitant les différentes ſalles de l'inſtitut de Bologne, je m'arrêtai principalement à celle des ſages-femmes. Dans un emplacement garni de tablettes, ſont rangés des modeles en grand de toutes les façons dont l'enfant peut ſe préſenter pour ſortir de la matrice. Il y en a où les mains de l'accoucheur ſe trouvent placées comme elles doivent l'être, & d'autres, où l'on voit des jumeaux dans diverſes poſitions. Les ſages-femmes viennent y recevoir *gratis* les leçons d'un profeſſeur en chirurgie, & ne ſont admiſes à opérer, qu'après qu'elles ont fait un cours d'études à l'inſtitut. Dans une chambre voiſine eſt la figure d'une femmes ſur un lit de couche, arrangée de maniere à y appliquer les modeles qui ſont dans la ſalle. La ſage-femme opere, devant le profeſſeur, les yeux bandés ; & il faut qu'elle rende compte de ſon opé-

ration. Après plusieurs essais de ce genre, si elle a donné des preuves suffisantes de son intelligence & de sa dextérité, on lui permet d'exercer son talent.

Le fondateur de cet institut est le célebre comte de Marsigli, également propres aux académies, aux négociations & à la guerre. Il fut cependant flétri pour avoir rendu aux François la ville de Brisack qui ne pouvoit plus se défendre, comme on le reconnut après le jugement; mais il eut le malheur de se trouver dans des circonstances, où les souverains, pour venger leur gloire, veulent absolument un exemple. La France le justifia; & toutes les académies célebres voulurent s'honorer de son nom. On l'a vu, cet homme illustre, s'occuper en même tems de l'histoire naturelle, de la physique expérimentale, de toutes les parties des mathématiques, faire des recherches, des expériences, des observations, & manifester son goût pour les sciences par quantité de bons ouvrages, dont il a enrichi la république des lettres.

Quatorze siecles avant l'établissement de son institut, Bologne se vantoit

déjà d'une académie célebre, fondée par Théodose, & augmentée par Charles-Magne; mais, ſans remonter ſi haut, on ne la croit pas moins ancienne que celle de Paris. Il fut un temps où ſes écoles de droit raſſembloient, de toutes les parties de l'Europe, juſqu'à douze mille étudians. Malpighi y a enſeigné la médecine, Zannoni la Botanique; & la ſignora Baſſi, qui ſait la langue d'Homere, parle latin comme Ciceron, argumente à toutes les théſes d'éclat, donne tous les ans un cours de phyſique expérimentale, & a fait quatre enfans dont elle n'a pas négligé l'éducation, y occupe une chaire de philoſophie. Il y a des profeſſeurs pour toutes les facultés, dix-neuf colleges, une bibliotheque nombreuſe, un théatre d'anatomie, où parmi d'excellentes ſtatues, on en voit deux qui repréſentent des hommes écorchés, qu'on regarde comme des chef-d'œuvres. On peut venir maſqué aux démonſtrations; ce qui eſt très-commode pour les femmes qui croiroient ne pouvoir s'y montrer avec bienſéance à viſage découvert.

Ce qui caractériſe ſpécialement la

ville de Bologne, & la met de pair avec les premieres cités de l'Italie, c'est l'école des Carraches, & les tableaux dont elle a rempli les églises, les chapelles, les palais, les maisons particulieres & les rues même. Je n'en ferai point l'enumération : ce détail remplit un gros volume qui se débite en cette ville ; je n'indiquerai que quelques morceaux qu'on ne peut se dispenser de connoître. De ce nombre est un saint Pierre pleurant, peint par le Guide, dans le palais de Zampiéri. Saint Paul est là, qui console le chef des Apôtres ; & l'expression est si admirable dans les deux têtes, que vous croyez à tout instant qu'elles vont se parler ; la peinture ne sauroit porter l'illusion plus loin. Job sur le trône après ses malheurs, un tableau du même maître dans l'église d'une maison de charité, où les premiers peintres de Bologne se sont plu à placer à l'envi les chef-d'œuvres de leur art. La variété qui regne dans les airs de tête, exprime avec autant de vérité que de finesse, les différentes nuances de l'intérêt, que la diversité d'âge, de rang & de sexe peuvent mettre entre tous les person-

nages qui viennent offrir leurs présens. Dans la même église, le Tarini, surnommé l'expressif, a représenté Saint Joseph que des Anges amenent aux pieds de la Vierge, pour lui demander pardon des soupçons hasardés qu'il a osé concevoir sur sa grossesse. L'air humilié du bon époux contraste parfaitement avec le visage févere de la chaste Marie. Des voisins & des voisines, témoins de cette explication intéressante, forment un accessoire pris dans la vie commune, & traité avec une naïveté, qui ne déroge point à la dignité du sujet principal.

Parmi les ouvrages des Carraches & de leur école, dont est rempli le monastere de Saint-Michel, sur une montagne hors de Bologne, l'idée de quelques peintures qui ornent la bibliotheque, m'a paru ingénieuse. Vous savez que les livres qui traitent des mêmes matieres, sont ordinairement indiqués par une inscription qui distingue chaque faculté. Ici elle est désignée par deux personnages qui y ont excellé, couchés sur les deux rangs d'un fronton. Ils conférent ensemble vivement ou paisiblement, finement ou lourde-

ment, profondement ou superficiellement, suivant le caractere de leurs écrits, ou selon la matiere qu'ils indiquent. Par exemple, sur le fronton qui domine la philosophie scholastique, le peintre a représenté le docteur angélique & le docteur subtil disputant avec chaleur sur la distinction des degrés métaphysiques, & sur l'universel *à parte rei.*

C'est dans l'église de Saint-Dominique, que se voit ce fameux tableau du massacre des Innocens, peint par le Guide, dont il y a tant de dessins & de copies répandus dans le monde. On y posséde aussi, dans une grande une de marbre blanc, les reliques du fondateur des Freres Prêcheurs, qui mourut dans cette maison, au commencement du treizieme siecle. Le cloître est rempli d'inscriptions & d'épitaphes de professeurs de l'université, & d'écoliers de toutes les nations, morts dans le cours de leurs études. On voit aussi dans l'église du couvent de Sainte-Agnès, religieuse du même ordre, le martyre de cette Vierge, par le Dominicain, l'un des plus beaux morceaux de ce peintre. Le

visage de la Sainte, a l'instant de consommer le sacrifice de sa vie, est d'un caractere admirable, & montre ce que peuvent produire la douleur & la confiance bien exprimées. Le choix des ajustemens & des coëffures est également simple & ingénieux.

Ce qu'il y a de vraiment curieux, ce qui est unique en Italie, c'est la galerie du palais de Caprara, ornée des dépouilles qui furent le partage du général de ce nom, lorsque Sobieski obligea les Turcs de lever le siege de Vienne. On y voit toutes les armes à l'usage des Orientaux, enrichies de ce que l'orfévrerie a de plus riche & de mieux travaillé. Rien n'est plus propre à donner une grande idée de la magnificence Ottomane, que ces trophées élégamment arrangés dans cette galerie, parmi lesquels on trouve aussi une multitude de bijoux & d'ajustemens à l'usage des femmes. Jugez, Madame, par cette portion qui échut à Caprara, de ce que durent avoir le roi de Pologne, le duc de Lorraine & les autres princes & généraux de l'armée victorieuse. Dans le vestibule qui précéde la galerie, est

un grand buste de celui qui en est le héros, orné de la toison d'or, & porté par un esclave Turc courbé, qui lui sert de piédestal; imagination ingénieuse, qui se rapporte également & au général victorieux, & à la galerie qui lui sert de trophée. Il est d'usage, lorsqu'un sénateur est élu chef de la magistrature, d'ouvrir son palais au peuple, que la curiosité y conduit. Dans ces cas, où la représentation extérieure est de devoir, chacun se fait un honneur d'étaler des meubles de prix dans une longue suite d'appartemens, pour donner une grande idée de la richesse & de la magnificence du possesseur.

Bologne, qui existoit déjà du tems des Tarquins, après avoir triomphé de tant de siecles, pensa périr par les guerres civiles, sous le pontificat de Jules II, à qui elle se soumit pour se conserver; mais son sénat, respectable par son antiquité, ses mœurs & ses lumieres, ne laissa au saint siege que l'ombre de la souveraineté jusqu'au tems du despote Sixte-Quint, qui la réduisit sous le joug du pouvoir arbitraire. Aujourd'hui un légat *à latere* taille, tranche, intimide le Sénat.

Cependant

Cependant la ville se dit libre, parce qu'elle a le droit d'entretenir un ambassadeur à Rome, & de ne point avoir de citadelle. Elle est partagée entre un peuple laborieux & une noblesse peu opulente, dont une partie doit son origine à l'ancienne anarchie, & l'autre aux concessions des empereurs. Charles-Quint, qui y fut couronné par Clément VII, créa lui seul deux cens chevaliers à la cérémoie de son sacre. Les familles les plus connues sont les Lambertini, les Spada, les Monti, les Malvezzi, les Marsigli, les Buon-Compagni, les Ludovisi, dont plusieurs ont donné à l'église des souverains pontifes. Cette noblesse, attachée à la cour de Rome par les avantages qu'elle en retire, forme un corps nombreux, dont toute la magnificence est bornée à la grandeur d'un palais & au brillant d'un équipage. Les descendans des grands artistes y sont aussi pauvres que leurs peres. On ne trouve point ailleurs de couvens plus riches ni mieux fondés. Aussi dit-on que ce que Rome est pour les prêtres, ce pays-ci l'est pour les moines : *Roma per i Petri, Bologna per i Monachi.*

Il paroît que l'on y forme aussi beaucoup de musiciens ; car la plus grande partie des chanteurs répandus sur tous les théatres d'Italie, sont Bolonois ; & la plupart s'y distinguent par leurs talens. Tous les dimanches, en hiver, depuis la toussaint jusqu'à pâques, on donne, dans une chapelle des peres de l'oratoire, un concert spirituel destiné à l'instruction & à l'amusement du peuple. J'assistai à un de ces oratorio, dont le sujet étoit la conversion d'un pêcheur à la vue du spectre de sa femme qui lui apparoît dans l'état de damnation. Cette espece de drame exécuté par deux Castrats, étoit précédé d'un salut & coupé par une exhortation morale que faisoit un prêtre de cette maison.

Différentes sortes de manufactures ont été la source des richesses & de la grandeur de cette ville, dont le principal commerce se faisoit en soierie. C'est elle qui a inventé la fabrique des gases, portée ensuite dans le Piémont par deux traîtres qu'elle a condamnés à mort, & dont on voit encore les effigies attachées à une potence. Tout l'univers connoît le ratafiat & les saucissons de Bologne. Le chanvre est

une des plus importantes productions de son territoire : ce seroit peut-être la plus utile, si les habitans savoient en tirer parti ; mais presque toute cette marchandise sort en écru, mal préparée, & au plus vil prix ; à peine s'en sert-on pour la fabrication de quelques mauvaises toiles à l'usage du bas peuple.

On parle ici un idiome particulier ; & l'on y prononce l'Italien ordinaire d'une maniere qui le dénature. Cette mauvaise prononciation se trouve dans la bouche de tous les docteurs des troupes Italiennes ; & le feu pape, Benoît XIV, qui ne l'avoit point oubliée, s'en servoit volontiers lorsqu'il traitoit quelque affaire avec chaleur. Un jour que donnant audience à l'ambassadeur de Venise, celui-ci l'interrompoit par de fréquentes objections, le pontife impatienté lui demanda avec colere, s'il avoit été quelquefois à la comédie ? « Que fait cela à l'affaire, répondit » l'ambassadeur ? Cela fait, repartit le » pape, que vous avez dû y voir, que » *quando parla il Dottore, tace il Pantalone* ».

Léon X choisit Bologne pour cette célebre entrevue, où il partagea, avec

François I, par le fameux concordat, la disposition des richesses de l'église. Il y a eu deux concordats passés entre les papes & quelques souverains. Le premier, entre Nicolas V, d'une part, Fréderic III & les princes d'Allemagne de l'autre, s'appelle le concordat Germanique. Il confirme le clergé Allemand dans la possession d'élire ses évêques, à condition de quelques réserves accordées aux papes sur certains bénéfices. Le second, plus mémorable pour la nation Françoise, est celui de Bologne, dans lequel Léon X donne à François I le droit de nommer à tous les évêchés de son royaume, & interdit aux églises cathédrales la faculté d'élire leur pasteur. La nomination des abbayes & des prieurés électifs est aussi accordée au souverain, à condition de nommer un religieux du même ordre. L'usage des commendes, subsistant alors & continué depuis, a rendu cette réserve inutile. Léon X n'avoit pourtant pas voulu abolir les élections autorisées par des priviléges particuliers du saint siège ; ce point fut spécialement excepté ; mais un bref de

Clément VII, & une bulle de Pie IV y ont dérogé dans la suite; & les seules abbayes gouvernées par leur général se sont maintenues dans le droit de l'élire.

Les autres articles de cette célebre convention renferment plusieurs réglemens sur la création d'une place de théologal dans chaque cathédrale, sur le temps nécessaire aux différens gradués pour requérir ou posséder les bénéfices, sur les mois qui leur sont réservés, les lettres de nomination qu'ils doivent obtenir des universités, les cures des villes murées, les mandats apostoliques, & les appels qui peuvent être portés au saint siege. Un dernier point très-remarquable, est celui qui ordonne, sous peine de nullité, d'articuler la valeur annuelle des bénéfices dans les provisions qui en sont expédiées. La cour de Rome, toujours attentive à se maintenir dans la jouissance des annates, s'est fait autoriser à les percevoir, non-seulement par le concordat, mais encore en vertu de lettres patentes qui la confirment dans cette possession.

Les annates, comme vous savez, sont un droit que les pourvus de béné-

fices à nomination royale, paient au souverain pontife lors de l'expédition de leurs bulles. Il égale le revenu d'une année, suivant l'évaluation, faite au temps du concordat, de la valeur de chaque bénéfice. On attribue le premier établissement de ce droit à Jean XXII, dont les successeurs eurent beaucoup de peine à s'y maintenir. Le concile de Basle le supprima comme simoniaque; mais le concordat de Bologne, en ordonnant aux pourvus d'exprimer la valeur des bénéfices, a fourni au saint-siege un moyen de renouveller ses prétentions. En vain les états d'Orléans ont voulu défendre le transport de l'or & de l'argent en Italie, la constance des papes a triomphé de tous ces obstacles; & le paiement de ce droit si long-temps combattu, a enfin été irrévocablement conservé. Quelque couleur qu'on veuille donner à une loi, dont l'exécution coûte des sommes très-considérables à l'état, il est difficile d'en faire une entiere apologie; car que peut ajouter au droit de nos rois, celui d'annates que perçoit la cour de Rome?

Bologne étant sous la domination Françoise, fut assiégée en 1512, par

les armées combinées du pape & du roi d'Espagne. On commençoit alors à faire usage des mines avec la poudre ; & ce qui sauva la place, fut précisément ce qui devoit la perdre sans ressource. On poussa la sappe sous l'endroit de la muraille où il y avoit une chapelle ; mais par un de ces jeux de la nature, que tout l'art possible ne viendroit pas à bout de produire, la mine fit sauter en l'air la chapelle si perpendiculairement, que sans être aucunement endommagée, elle retomba au même lieu d'où elle avoit été enlevée. Cet événement, que les Assiégeans regarderent comme un miracle, suspendit l'assaut qu'ils étoient prêts à donner ; & le duc de Nemours, qui vint au secours de la ville avec douze mille hommes, acheva de la délivrer des ennemis.

Les voyageurs parcourent avec intérêt les environs de Bologne, célebres par des événemens fameux dans l'histoire. Une péninsule, formée par deux petite rivieres, vous montre l'endroit où Octave, Antoine & Lépide firent entr'eux la partage de l'univers. Dans cette même plaine, sur les bords du

Tanaro, un roi des Lombards acheve de détruire la puiſſance Romaine ; & un roi de Sardaigne, nommé Enzio, eſt fait priſonnier par les Bolonois, & condamné à périr dans une tour. Nos dernieres guerres d'Italie ont auſſi contribué à la célébrité de ce pays ; & il n'en reçoit pas moins de la part des artiſtes fameux, auxquels il ſe glorifie d'avoir donné le jour, & qui l'ont enrichi de leurs chef d'œuvres.

Louis Carrache ne montra pas d'abord tout ce que ſon génie étoit capable de produire ; & il auroit abandonné la peinture, s'il avoit ſuivi les conſeils de ſon maître, qui ne lui croyoit aucun talent livré à lui-même, il s'opiniâtra dans le travail, & forma dès-lors la réſolution de ne plus prendre d'autres avis, que dans les ouvrages des grands peintres. Il parcourut toutes les villes d'Italie qui poſſedent leurs chef-d'œuvres, s'attacha principalement à la maniere du Correge ; & de retour à Bologne, il s'annonça par des tableaux admirables. L'hiſtoire de Saint-Benoît & celle de Sainte-Cécile, qu'il peignit dans le cloître de Saint-Michel, forment une des plus belles ſuites qui

ſoient ſorties des mains de l'art. Ce fut par ſes conſeils, qu'on établit dans cette ville une académie, dont il fut le chef & le modele.

Auguſtin Carrache, ſon couſin, partagea ſon eſprit entre les lettres & les arts, & ſe fixa enfin à celui du burin. Son habileté dans le deſſin lui fit ſouvent corriger ce qu'il trouvoit de défectueux dans ſes modeles; & pluſieurs peintres, tels que le Tintoret & Paul Véroneſe lui en ſurent gré, tandis que d'autres lui en firent un crime. Il n'abandonna pas entiérement la peinture; on voit de ſes tableaux dans pluſieurs villes d'Italie. Il ſe retira chez les Capucins de Parme pour ſe préparer à la mort, & y fit un Saint-Pierre qui pleure ſon péché. Il avoit entrepris de peindre le jugement univerſel, dont il ne reſte que l'ébauche, étant mort avant qu'il pût l'achever.

Son frere Annibal, le plus illuſtre des Carraches, ſaiſiſſoit dans l'inſtant la figure d'une perſonne, & en donnoit, avec quelques coups de crayon, la reſſemblance ſi parfaite, qu'on ne pouvoit la méconnoître. Ayant été

volé dans un grand chemin avec son pere, il en porta sa plaine chez le juge, qui fit arrêter les voleurs sur les portraits qu'il en esquissa. Il n'avoit pas moins de talens pour les caricatures, c'est-à-dire, pour ces portraits qu'on charge de ridicules, en conservant néanmoins la ressemblance. Il existe un livre de sa façon, rempli de ces sortes de dessins, la plupart très-ingénieux & très-plaisans. Les grands morceaux de peinture de cet artiste sont à Rome, à Parme & à Bologne. La fameuse galerie du palais Farnese, chef-d'œuvre de l'art, fera passer son nom à la postérité la plus reculée. Elle lui couta huit années du travail le plus assidu, pendant lesquelles il ne toucha que dix écus par mois, & cinq cents écus d'or quand elle fut achevée. Trompé dans le juste espoir d'une récompense plus honorable, il en conçut tant de chagrin, que cette tristesse, jointe aux maladies que lui avoient laissées ses débauches, l'emporta en 1609, âgé d'environ quarante-six ans.

On rapporte que son frere exaltant un jour en sa présence, le beau morceau de Laocoon, crut s'appercevoir qu'An-

nibal donnoit peu d'attention à ses discours. Il s'en plaignit, comme s'il n'eût pas fait assez de cas d'un ouvrage si admirable. Pendant ce temps-là, Annibal Carrache s'approcha d'une muraille, & y dessina le Laocoon & ses enfans, aussi exactement que s'il les eût eus devant les yeux. S'adressant ensuite à son frere, qui se piquoit de poésie, il dit en riant : « Les poëtes peignent avec » des paroles ; & les peintres parlent » avec le pinceau ».

La conduite de ce frere, qui aimoit le faste, & recherchoit avec empressement la faveur des grands, lui causoit un vrai déplaisir. Le voyant un jour se promener avec des personnes de qualité, il feignit d'avoir quelque chose à lui communiquer ; & le tirant à l'écart, il lui dit : « Augustin, souvenez-vous » que vous êtes le fils d'un tailleur ». Il dessina ensuite sur une feuille de papier son pere, avec des lunettes sur le nez, qui enfiloit une aiguille, & il envoya ce dessin à son frere, qui eut peine à lui pardonner d'avoir humilie son orgueil. Ces deux peintres ne pouvoient vivre ensemble ni séparément ; la jalousie les éloignoit l'un de l'autre ;

le ſang & l'habitude les réuniſſoient.

Le Guide, éleve des Carraches, ne fut pas long-temps ſans ſe diſtinguer par ſes ouvrages. Paul V prenoit plaiſir à le voir travailler, & le faiſoit couvrir en ſa préſence. « S'il ne me » l'eût pas ordonné, diſoit ce peintre, » je me ſerois couvert de moi-même, » comme une choſe due à mon art ». C'eſt pour cette raiſon, qu'il ne vouloit point ſervir les têtes couronnées, chez leſquelles il eût fallu travailler étant découvert. Il avoit une ſi haute idée de ſa profeſſion & de ſon talent, qu'on lui a ſouvent entendu dire, qu'il ne changeroit pas ſon pinceau contre la barrette d'un cardinal. Comme peintre, il étoit fier & ſuperbe, & fort jaloux qu'on lui rendît beaucoup d'honneur. Il obſervoit en travaillant le faſte & l'appareil d'un grand ſeigneur. Il étoit habillé magnifiquement; ſes éleves rangés autour de lui, préparoient ſa palette, nettoyoient ſes pinceaux, & le ſervoient dans le plus grand ſilence. Hors de ſon attelier, il étoit modeſte, ſe livroit à la ſociété, & aimoit à s'y rendre utile. Il auroit fini ſes jours comblé de biens & d'honneurs, ſi le jeu, qui

le détournoit de ſon travail, ne lui eût enlevé tout le fruit de ſon application. Réduit à l'indigence, il ne peignoit plus que pour vivre, & peignoit mal, parce qu'il y mettoit trop peu de temps. Pourſuivi par ſes créanciers, abandonné de ſes amis, il mourut de chagrin en 1642, âgé de ſoixante-ſept ans.

Dominico Zampieri, dit le Dominiquin, mettoit tant de ſoin & de temps à ſes ouvrages, qu'on le comparoit à un bœuf qui laboure à la charrue. Annibal Carrache, qui, dans cette lenteur, pénétroit de grands talens, diſoit que ce bœuf laboureroit un champ ſi fertile entre ſes mains, qu'il nourriroit un jour la peinture. Dans un de ſes tableaux, où l'empereur Othon viſite un Saint abbé, on voit un jeune homme qui ſemble s'éloigner d'un cheval fougueux; c'étoit le portrait d'une fille de Freſcati, dont il étoit amoureux. Quoique ſous un habit d'homme, avec un chapeau garni de plumes, Zampieri avoit ſi bien attrapé l'air de ſon viſage, que les parens irrités de voir leur fille ainſi peinte dans un lieu expoſé aux regards du public, la refuſerent à ce peintre qui la recherchoit en mariage.

Le Pouſſin regardoit comme les trois chef-d'œuvres de la peinture, la transfigaration de Raphaël, la deſcente de croix de Volterre, & la communion de Saint-Jérôme du Dominiquin, qui ſe voit à Rome dans l'égliſe de la Charité.

Toujours livré à la réflexion, Zampieri marchoit enveloppé de ſon manteau comme un philoſophe ; & s'il appercevoit des perſonnes dont les actions euſſent quelque choſe de particulier, il ne manquoit pas de les deſſiner ſur ſes tablettes. S'il avoit quelque paſſion à exprimer, il tachoit de s'en former une vive image, & s'excitoit pour en trouver en lui-même le modele. Il rioit, pleuroit, étoit furieux ou enjoué, ſuivant les ſujets qu'il avoit à traiter. C'eſt ainſi que travaillant au martyre de Saint-André, il fut ſurpris par Annibal Carrache, qui lui trouvant un air menaçant & colere, jugea qu'il peignoit un ſoldat qui maltraitoit le Saint Apôtre. Carrache l'embraſſa & lui dit : « Ah ! mon ami, que » de choſes j'apprends de vous dans ce » moment » !

On n'imagine point les chagrins & les dégoûts que le Dominiquin éprouva de la part de ſes ennemis. On prétend

que leur haine le pourſuivit juſqu'à la mort, & qu'il finit ſes jours par le poiſon à l'âge de ſoixante ans.

François l'Albane fut l'éleve du Guide, qui l'introduiſit dans l'école des Carraches. Il acheva de ſe former à Rome, & méla l'étude de ſon art à celle des belles lettres, qui ne contribuerent pas peu à lui donner les idées agréables & riantes, qui ſont le caractere de tous les ouvrages de cet artiſte. Il avoit épouſé une femme charmante, qui joignoit à une rare beauté l'extrême complaiſance de lui ſervir de modele pour les ſujets galans qui ont ſi ſouvent exercé ſon pinceau. Il en eut douze enfans, beaux comme leur mere, qu'il avoit autant de plaiſir à peindre, qu'elle en témoignoit elle-même à les tenir entre ſes bras dans toutes les attitudes dont il avoit beſoin. Cet avantage ſingulier, de trouver dans ſa propre famille des modeles ſi parfaits, fut cauſe, ſans doute, qu'il mit dans ſes tableaux tant de Vénus, d'Amours, de Nymphes & de Déeſſes ; mais comme il n'eut qu'elle ſous les yeux, ſes têtes & ſes figures ſe reſſemblent preſque toutes. Il paſſoit ſes étés dans une maiſon de

campagne ornée de fontaines & de bosquets, où il trouvoit les situations riantes & les beaux sites qui se voient dans ses ouvragas, dont les scenes se passent dans des jardins ou dans des campagnes délicieuses. Son imagination remplie de la lecture des poëtes, lui a fourni des idées heureuses & des allusions piquantes, qui feront toujours rechercher ses tableaux.

Je suis, &c.

A Bologne, ce 15 Janvier, 1758.



LETTRE CCCXXXVII.

SUITE DE L'ÉTAT ECCLESIASTIQUE.

Des arrangemens particuliers m'ont déterminé, pour me rendre à Rome, à prendre la route d'Ancone plutôt que celle de Florence. On fait assez rapidement ce chemin, sur lequel une ville se présente presque à chaque poste ; & l'on voit ainsi successivement Imola, Faenza, Forli, Cesene, Rimini, la Catolica, San-Marino, Pezaro, Fano, Sinigaglia, & Ancone. Toutes ces villes, qui forment la partie la plus considérable & la plus importante de la Romagne, n'offrent cependant rien de bien intéressant à un voyageur.

Imola a vu naître le poëte Zappi; c'est tout ce qui peut la rendre recommandable. Zappi mêla aux épines de la jurisprudence, dont il faisoit profession comme avocat, les fleurs de la poésie, pour laquelle il avoit beaucoup de talent. Il s'unit avec plusieurs beaux esprits de Rome ; & ils fonderent ou renouvelle-

rent ensemble l'académie des Arcades. Faenza, contente de l'honneur d'avoir donné le jour à Torricelli, & son nom à la faïance, dont elle a vu la premiere invention, n'en fabrique plus que de très-mauvaise. Torricelli montra beaucoup de génie pour la géométrie & pour la physique. Il perfectionna les lunettes d'approche, & fut le premier qui fit usage du tuyau de verre où l'on tient le mercure suspendu dans le barometre. On attendoit de nouvelles merveilles de ce grand physicien, lorsque la mort l'enleva en 1647, âgé de trente-neuf ans.

Forli a été la patrie de Jean-Baptiste Morgagni, un des plus célebres anatomistes de notre siecle. Il professe présentement cette science à Padoue avec deux mille écus d'appointemens. Il a donné son nom à un muscle de la luette, dont il a le premier fait la découverte. Forli fournit presque toute l'Italie de parapluies & de toile cirée.

On s'écarte de la route pour faire une excursion à Ravenne, capitale de la Romagne, qui ne présente plus que le squelette d'une grande ville. Ses rues sont larges, bien alignées, bien

percées ; elle a des places, des fontaines ; & dans la plupart des édifices sacrés, on voit encore d'augustes restes de son ancienne splendeur ; les marbres les plus rares brillent dans les églises. La grande place est terminée, à ses deux extrémités, par les statues de deux papes en regard, assis & donnant des bénédictions.

Ravenne fut le siege de l'empire de Théodoric, roi des Ostrogoths, soumise ensuite aux empereurs de Constantinople, qui la gouvernoient pas des exarques, puis à Charles-Magne qui en donna la souveraineté aux successeurs de Saint-Pierre. Les Romains y avoient fait plusieurs grands ouvrages, dont on voit à peine quelques vestiges. Son port étoit alors un des meilleurs de la mer Adriatique ; & Jules-César y tenoit une flotte pour défendre le golfe. La mer s'étant retirée à la distance de cinq milles, ce même port a disparu ; & on lit sur la porte de la ville, que les vaisseaux ont fait place à la charrue : *Naves cesserunt aratro.* Ce sont les terres entraînées par les pluies & par les orages, qui ont prolongés la côte, & forcé la mer de se retirer. On voit

encore, hors des murs de Ravenne, le tombeau qu'Amalasonte fit ériger à son pere Théodoric. Les François, en prenant cette ville, dégraderent ce monument pour en arracher le bronze. Les habitans indignés jettent encore les hauts cris sur la barbarie d'un attentat qui nous déshonore.

En face d'une des plus belles rues, s'éleve un petit temple, où reposent les restes du Dante. Exilé de Florence, sa patrie, ce poëte mourut dans la pauvreté ; & Ravenne, qui l'avoit laissé manquer de pain, lui consacra un mausolée. Le Dante fut à la fois & le pere & le plus ancien modele de la poésie italienne. Il fit de mauvais imitateurs ; & lui-même étoit, à quelques égards, un mauvais modele. Les italiens l'appellent divin ; mais peu de gens comprennent ses oracles. Le temps, les allusions fréquentes, une précision énergique y répandent de l'obscurité. Il a des commentateurs ; & c'est peut-être une raison de plus pour n'être pas entendu. Sa comédie de l'enfer, du purgatoire, du paradis, ressemble à celle d'Aristophane, qui, comme vous savez, attaquoit les vices des citoyens. Aussi

mordant, aussi satyrique que le poëte grec, les traits piquans de cette critique maligne le firent exiler de son pays. Son poëme est semé d'idées grandes & agréables ; c'est un canevas ourdi & travaillé par un enthousiasme extraordinaire. L'admiration qu'il inspire, a fait établir une chaire dans l'université de Pise, dont l'objet est de l'éclaircir par des remarques. Pour se réconcilier avec les mânes d'un citoyen illustre qu'elle avoit persécuté pendant sa vie, Florence a demandé souvent qu'il lui fût permis d'emporter les cendres de ce poëte ; mais les habitans de Ravenne n'ont pas encore souffert qu'il sortît de leurs murs.

Ce que cette ville offre encore de remarquable, est la maison des bénédictins, où se trouvent toutes les ressources, tous les expédiens imaginables, soit pour le traitemens, soit pour la commodité des malades. Outre une pharmacie bien assortie, on voit, dans six grandes salles de plein pié, d'abord un assemblage complet de pieces d'anatomie, ensuite tous les instrumens, jusqu'ici imaginés, pour les diverses opérations chirurgicales, avec le fil,

les aiguilles, les tentes, les bandages convenables à chaque opération ; enfin, un magasin de lits, de draps, de matelas, de sieges, d'oreillers; le tout taillé, préparé pour faciliter les soins que demande chaque espece de maladie, avec le moins d'incommodité pour le malade, & le plus d'aisance pour ceux qui le soignent. Dans les cas où les médecins prescrivent l'équitation, on a suspendu un dragon, qui prend, au moyens de différens ressorts, tous les mouvemens du cheval. Vous auriez ri de voir le moine, inventeur de cette machine, guindé sur cet animal à ressorts, faire aller sa monture au pas, au trot & au grand galop.

Sous les murs de Ravenne, on montre le lieu où se donna, le jour de pâques 1512, cette bataille mémorable pour la bravoure françoise, qui avoit en tête toutes les forces de l'Espagne & de l'Italie. Déja Gaston de Foix, duc de Nemours, s'applaudissoit de sa victoire, lorsqu'il apperçut un corps d'Espagnols, qui se retiroit en bon ordre. Il fondit sur eux avec un petit nombre de gens d'armes; & c'étoit-là que l'attendoit sa malheureuse destinée. Il y

perdit la vie, pour n'avoir pas voulu attendre de ſecours; mais la victoire n'en fut ni moins complette, ni moins utile dans ſes ſuites; car Ravenne, Forli, Ceſene, Rimini, Imola & tous les châteaux de la Romagne ouvrirent leurs portes aux François. Ce qui rendit cette action très-funeſte, c'eſt la multitude des braves gens qui y périrent.

De retour à Forli, je m'avançai vers Ceſene, & ſaluai le Rubicon avant que d'arriver à Rimini. Vous avez lu la Pharſale; vous ſavez que Lucain ne parle pas de ce fleuve comme d'une grande riviere; auſſi, lorſque Céſar héſite à le traverſer, ce n'eſt point la difficulté du paſſage qui l'arrête, c'eſt le décret du ſénat, qui dévoue aux Dieux infernaux, & déclare impie, ſacrilege & parricide tout Romain qui le paſſera avec des troupes. Ce n'eſt point ſans frayeur, que Céſar oſe enfreindre cette loi redoutable, ſur-tout lorſqu'il croit voir, & entendre ſa patrie défigurée, languiſſante, les bras nuds, les cheveux épars, lui adreſſer ces paroles: « Où vas-» tu porter mes étendards? Si l'honneur » accompagne tes armes, connois ta

» mere ; respecte ses pleurs ; & dé» tourne ce fer parricide que je te vois » diriger contre son sein ». A ces mots entre-coupés de soupirs & de plaintes, une secrette horreur s'empare du héros ; une crainte inconnue suspend son audace ; il s'arrête, il délibere ; mais bientôt s'accusant de foiblesse, il ne prend plus conseil que de son courage, passe le fleuve, & s'écrie : le sort en est jeté : *Alea jacta est*. On lit sur une colonne qui s'éleve au milieu de la place de Rimini : » C'est ici que Jules César, » après avoir franchi le Rubicon pour » se rendre maître de Rome & du mon» de, harangua ses soldats ». On prétend conserver aussi dans la même place, la pierre sur laquelle ce Romain fit sa harangue.

Rimini est une ville ancienne, autrefois considérable, comme l'annoncent quelques restes des monumens dont les Romains l'avoient embellie. On y arrive par un pont bâti de marbre, dont l'inscription, qui subsiste encore, fait honneur de sa construction à Auguste & à Tibere. Le temps, en dégradant les édifices de pure ostentation, semble avoir respecté celui-

celui-ci en faveur de son utilité. Il n'a encore rien perdu ni de sa solidité, ni des belles proportions qui causoient l'admiration de Palladio. L'arc de triomphe, érigé à Auguste après le rétablissement des voies Romaines qui venoient aboutir à Rimini, n'a de remarquable que son antiquité Il est du même tems & du même marbre que le pont, mais d'une construction moins belle, & moins solide. Cette ville eut aussi un port que le même empereur fit revêtir avec magnificence; mais devenu inutile par la retraite de la mer, il fut démoli vers le milieu du quinzieme siecle; & l'on employa les matériaux à bâtir plusieurs églises.

Le nom de Rimini rappelle l'idée de ce fameux concile, où l'arianisme triompha par la violence, & un pape scandalisa l'église par une chûte. Il fut convoqué en 359 par l'ordre de l'empereur Constance, qui y appela tous les évêques d'Occident, leur fournit des voitures & des vivres, & tout ce qui étoit nécessaire pour leur entretien; mais les prélats des Gaules, pour se rendre plus indépendans du monarque, voulurent vivre à leur propres frais.

L'assemblée étoit composée de plus de quatre cents évêques, dont quatre-vingts étoient ariens. Ceux-ci tenterent de surprendre les catholiques par divers artifices, en représentant que le terme de *consubstantiel* étoit inutile ; qu'il valoit mieux dire que le fils étoit semblable au pere en toutes choses, que d'introduire des mots nouveaux, qui n'étant point dans l'écriture, ne servoient qu'à exciter des divisions. Ils dresserent en conséquence une confession de foi, où le mot fut supprimé ; & l'empereur fit défendre au concile de se séparer, jusqu'à ce que tous les peres eussent signé ce formulaire. La plupart d'entr'eux, vaincus par foiblesse ou par ennui, céderent à la violence ; & il n'y en eut que vingt, qui refuserent de souscrire ; encore les trompa-t-on par d'autres artifices ; & tout l'univers alors, selon la célebre expression de Saint Jérôme, s'étonna d'être arien.

Constance, qui avoit tenté vainement de faire signer au pape Libere la condamnation de saint Athanase, le relégua dans la Thrace. la rigueur avec laquelle on le traita dans son exil,

ébranla sa constance ; & il souscrivit enfin à la confession de foi de Rimini. L'empereur lui permit alors de retourner à Rome, où le peuple le reçut froidement. Cet accueil le fit rentrer en lui-même ; il reconnut sa faute, la pleura, & se rétracta authentiquement. Tous les évêques qui n'étoient point à Rimini, détesterent ce concile ; & la plupart de ceux qui avoient donné dans le piege des Ariens protesterent par tout ce que l'église a de plus sacré, qu'ils étoient toujours demeurés dans la pureté de la foi ; qu'ils n'avoient manqué que de prudence, & qu'ils condamnoient à la fois & leur propre signature, & tous les blasphêmes des ariens.

Sur la route de Rimini à Pezaro, on rencontre la Catolica, petit village, dont l'église, encore susistante, est célebre par la retraite de plusieurs évêques, qui, indignés de ce qui se passoit au concile, protesterent contre ses décisions, & se séparerent de la communion des fauteurs de l'hérésie. Cet événement est consacré par une inscription qu'on lit au devant de l'église ; & cet acte de catholicité

est ce qui a donné le nom au village, distant de quelques lieues de la république de Saint-Marin.

Ce petit état, dont le territoire se réduit presque à celui de sa capitale située sur une montagne, contient à peine sept à huit mille habitans. Malgré son peu d'étendue, la sagesse de son gouvernement l'a toujours sauvé des révolutions qui ont bouleversé le reste de l'Italie. Si son histoire ne présente pas des actions brillantes, elle offre du moins près d'onze siecles de paix & de bonheur. On ne sait pas précisement la date de sa fondation; voici pourtant ce qu'on raconte de son origine: « Au » commencement du sixieme siecle, » un maçon de Dalmatie, nommé ma- » rin, fut appelé pour travailler aux » réparations de Rimini. Cet ouvrage » dura trente ans; & lorsqu'il l'eut » achevé, il se retira sur le sommet » d'une montagne, pour y vivre dans » la solitude. Malgré le soin qu'il pre- » noit de cacher sa vie, ses vertus lui » attirerent des admirateurs & des » disciples. Une princesse, à qui ap- » partenoit cette montagne, lui en » donna la propriété; Marin résolut

» d'y établir une république, dont les
» loix puisées dans l'évangile, forme-
» roient des citoyens à l'exercice de
» toutes les vertus. Il ne prétendit point
» fonder un couvent de moines céli-
» bataires ; il crut qu'on pouvoit être
» juste & saint en aimant & peuplant
» sa patrie ».

Ce peuple paroît tenir encore de sa première institution : il est pauvre, mais vertueux, & fait peu de cas des richesses qu'il n'eût peut-être acquises qu'aux dépens de sa liberté. C'est dans la nation même, que réside le souverain pouvoir, sous la protection du saint siege. Chaque maison a un représentant, qui compose le conseil général qu'on n'assemble que pour les cas extraordinaires, mais dans lequel on choisit un particulier, pour exercer l'autorité de la république. Tout s'y regle par un scrutin ; & il est composé d'autant de Plébéïens que de nobles. Il faut au moins les deux tiers des voix pour prendre une résolution ou former un jugement. On n'est point admis au conseil avant l'âge de vingt-cinq ans ; & il ne peut y avoir deux personnes de la même famille. Tous les deux

mois on élit deux officiers, qui, sous le nom de capitaines, font les fonctions des anciens consuls. Un troisieme juge les affaires civiles & criminelles, & n'est que trois ans en charge. Il doit être étranger, docteur en droit, & d'une intégrité reconnue. Le médecin, qui est la quatrieme personne de l'état, ne reste pas plus long-tems en place, & ne peut être pris parmi les gens du pays : l'un & l'autre sont entretenus aux frais de la république. Il n'est pas jusqu'au maître d'école, qui ne soit l'objet de l'attention du gouvernement. Il est choisi par le conseil, & jouit d'une distinction particuliere.

Pezaro étoit la partie le plus agréable du duché d'Urbin. Jules II démembra ce petit état de ses conquêtes dans la Romagne, & l'inféoda à sa famille, à l'extinction de laquelle il est revenu au saint siege. Tant qu'a duré cette principauté, la cour d'Urbin a été un des principaux ornemens de l'Italie. Un bel esprit, un artiste, un cavalier étoit sûr de réussir par-tout, lorsqu'il avoit eu le bonheur de plaire à une cour, dont l'attache étoit le sceau des réputations en tout genre. Un goût

épuré pour les sciences & pour les arts, une connoissance réfléchie du monde, des hommes & des femmes, l'enjouement, la finesse, la bonne plaisanterie, tous les agrémens que l'esprit peut mettre dans la société, formoient le ton de cette cour brillante, qui passoit l'hiver à Pezaro, dans un palais dont il ne reste plus que quelques débris, & l'été à la campagne. Cette ville m'a paru moins grande, mais mieux bâtie & plus peuplée que Rimini. Ses figues soutiennent leur ancienne réputation, & sont toujours les meilleures de l'Italie. On voit, dans les églises, quelques tableaux de Paul Véronese & du Guide, & dans le cabinet de M. Olivieri, un morceau de pourpre Romaine, qui, malgré deux mille ans d'antiquité, conserve encore un très-beau rouge d'écarlate.

Fano faisoit aussi partie du duché d'Urbin. Son nom lui vient de celui de *Fanum Fortunæ* que lui donnoient les Romains à cause d'un temple dédié à la fortune. Plus peuplée que Pezaro, elle lui ressemble à bien des égards; mais elle a plus qu'elle, un des

plus beaux théatres de l'Italie pour l'opéra. Les plus petits espaces y sont mis à profit ; & les spectateurs eux-mêmes font partie du spectacle. Il a été construit par Jacques Torelli, qui, après avoir passé quelques années en France, voulut, à son retour, illustrer sa patrie par un monument qui donnât des preuves de son habileté & de son goût. Les églises de Fano sont pleines de tableaux des plus grands maîtres de l'école de Bologne. On y voit les restes d'un arc de triomphe en marbre blanc ruiné par l'artillerie d'un pape qui assiégeoit cette place. Une curiosité d'un autre genre est une miniature, dans la bibliotheque des peres de l'Oratoire, où Jesus-Christ, la Sainte Vierge & Saint Jean, sont renfermés dans un cadre formé par les quatre histoires de la passion, tirées des quatre évangélistes. A une lieue de la ville, un voyageur instruit considere l'endroit où Asdrubal, frere d'Annibal, fut défait par l'armée Romaine.

On ne s'arrête à Sinigaglia, que dans le tems de la foire, aussi fameuse en Italie, que celle de Beaucaire l'est

en France. Elle se tient les huit derniers jours de juillet, & attire des étrangers de toutes les nations. Le troisieme jour, Venise ne manque pas d'envoyer une escadre à la hauteur du port, sous prétexte de la protéger, mais en effet pour exiger un tribut, comme souveraine du golfe Adriatique. Un pape contestant ce droit, demanda les titres de la république? Vous connoissez la réponse de l'ambassadeur : « Vous les trouvez au dos » de la donation de Constantin ». On croit que cette ville a été fondée par les Gaulois Senonois, & que c'est de-là qu'elle tire son nom.

La plupart de celles dont je viens de parler, n'ont ni manufactures ni commerce. Une bourgeoisie oisive & noble en compose presque tous les habitans. L'intérêt des princes de l'Europe, c'est-à-dire, la chose du monde qui devroit les intéresser le moins, est leur affaire la plus importante, leur affaire unique. La place où ils se rassemblent tous les soir, est actuellement partagée entre les Autrichiens & les Prussiens, qui forment les deux partis dominans, & dont l'un n'em-

piette jamais ſur le terrein de l'autre. Il ſuffit de la traverſer, pour ſavoir de quel côté eſt l'avantage ; cela ſe voit à l'air triomphant des vainqueurs, & la conſternation des vaincus. Dans les actions déciſives, ces derniers ne reparoiſſent qu'au premier ſuccès qui releve leur eſpérance ; & les victorieux, maîtres de toute la place, y font quelquefois éclater leur joie par des fêtes que tolere le gouvernement. Dans toutes les villes, & juſques dans les villages d'Italie, les puiſſances de l'Europe ont de très-chauds partiſans. Ils le ſont de pere en fils & haïſſent de la meilleure foi du monde les gens du parti contraire. Ces querelles remplacent celles de religion, qui partagent les eſprits en France, en Angleterre & en Allemagne. Un Italien, partiſan des François, déteſte auſſi ſincérement les Anglois, qu'un janſéniſte hait les Moliniſtes. En un mot, les guerres des princes de l'Europe ſont pour ces Ultramontains, ce qu'étoient chez les Romains, les combats de gladiateurs ; ils amuſent l'oiſiveté du peuple.

Je ne connois guere de voyage plus agréable que celui de la Romagne, le

long de la mer Adriatique : on va de port en port jusqu'à celui d'Ancone, un des meilleurs & des plus fréquentés de tout le golfe. En faveur de son commerce, toutes les religions y sont tolérées, pourvu qu'on ne les y exerce pas trop publiquement. De nombreux & riches magasins, des maisons de commerce liées d'affaires avec les principales places de l'Europe, des comtes, des marquis, guéris des anciens préjugés, devenus négocians & occupés de bordereaux & de factures ; dans le peuple, même activité, même ardeur pour le travail ; les hommes occupés au transport des marchandises, les femmes fabriquans des toiles à voiles, des enfans gagnant leur journée à transporter des fardeaux proportionnés à leur âge ; les maçons, les matelots travaillant, chacun de leur côté, les uns à conduire des pierres pour construire un nouveau mole, les autres à réparer le port, à le nettoyer ; vous croiriez voir les Tyriens en mouvement, occupés à rétablir la ville & le commerce de Carthage.

Ancone, que les Syracusains fonderent en fuyant la tyrannie de Denis,

tire ſon nom du Cap, promontoire ou coude où elle eſt ſituée; ils y bâtirent un temple de Vénus, aujourd'hui remplacé par la cathédrale. Du parvis de cette égliſe on voit, à vue d'oiſeau, la mer, le port, la ville, ſes défenſes & ſes dehors rians & bien cultivés. Cette ſituation me parut reſſembler à celle de Marſeille; reſſemblance d'autant plus exacte, que les habitans ont abandonné la montagne, pour s'étendre dans le plain-pied de la marine. Devenue colonie Romaine, elle eut fort à ſe louer de Trajan, à qui elle fit élever un arc de triomphe. Deux Papes ont partagé la gloire de cet empereur, Clément XII, en bâtiſſant un Lazaret; & Benoît XIV, en conſtruiſant le mole commencé par ſon prédéceſſeur. Un marbre en face de l'arc de Trajan conſacre la mémoire de ces deux vicaires de Jeſus-Chriſt.

Sixte-Quint, moins propre à gouverner des chrétiens que des Turcs, naquit dans un village de la marche d'Ancone, ſur le territoire de la ſeigneurie de Montalte, où j'eus la curioſité de me faire conduire. Les payſans du lieu ſont encore tout fiers de cette

naiſſance, & ſe plaiſent à raconter aux étrangers les principaux traits de la vie de ce pontife. J'en ai la tête ſi remplie, que je ne puis réſiſter à l'envie de vous en entretenir. Ces détails répandront quelque variété ſur la fin de cette lettre.

Félix Peretti fut un de ces perſonnages extraordinaires, que la providence donne quelquefois en ſpectacle, pour nous apprendre que dans les conditions les plus viles, on peut trouver des hommes capables de remplir avec gloire les premieres places du monde. Son pere, vigneron dans ſon village, obligé de quitter le pays, où il étoit pourſuivi par ſes créanciers, mit ſon fils au ſervice d'un fermier qui lui donna le ſoin de conduire ſes brebis; & comme il s'acquittoit mal de cet emploi, on le punit en lui faiſant garder les cochons.

Un jour qu'il étoit à la campagne avec ces animaux, il apperçut un religieux de l'ordre de Saint François, qui ſe trouvant entre quatre chemins, ne ſavoit lequel prendre. Félix courut à lui, & non ſeulement lui indiqua la route, mais voulut encore l'accompagner. Il laiſſa là ſes cochons, & ſe

rendit au couvent des cordeliers d'Ascoli, où il obtint, à force de prieres & de larmes, l'habit des freres convers. On lui apprit à lire & à écrire ; il étudia la grammaire, & montra de si heureuses dispositions, qu'on le reçut enfin au nombre des novices. Il se fit haïr, par son humeur fiere & chagrine, de ses égaux & de ses supérieurs qui le punirent souvent, & furent plusieurs fois sur le point de le chasser de l'ordre. Le trait suivant vous donnera une idée de la violence de son caractere.

Quelques religieux, pour l'humilier, contrefaisoient le cri des cochons. Frere Félix, ennuyé de cette plaisanterie, dit tout haut, qu'il casseroit la tête au premier qui lui feroit cette insulte. Il se saisit en effet d'un gros bâton où étoient attachées les clefs de l'église. Le neveu du provincial, peu effrayé de ces menaces, s'avisa de répéter les mêmes cris. Félix lui déchargea sur la tête un si furieux coup de son bâton, qu'il l'étendit par terre presque mort ; il en fut quitte pour quelques mois de prison.

Elevé à la prêtrise, il ne voulut plus être appellé ni Peretti, ni Félix ; il prit le

nom de Montalte ; & malgré les brigues & les efforts de ses ennemis, malgré sa pétulance & son indocilité, qui devoient naturellement mettre des bornes à sa fortune, il sut, par son mérite & son adresse, franchir tous les obstacles, & s'élever de grade en grade jusqu'au généralat de son ordre.

La thiare fut toujours l'objet de son ambition. La premiere fois qu'il eut occasion de se présenter devant le souverain pontife, il dit en plaisantant : « Je vais prendre l'air de la papauté, » pour voir comment je m'en accom» moderois ». Il tint plusieurs discours semblables, qui donnerent lieu de présumer, que cet homme n'étoit pas fait pour passer sa vie dans l'obscurité d'un cloître. Il fut d'abord fait évêque, ensuite cardinal ; & dès qu'il se vit revêtu de la pourpre, il changea son humeur & sa maniere de vivre. Il acheta une petite maison voisine de Sainte-Marie Majeure, & vécut dans le silence & la retraite. Il ne sortoit que pour aller voir des malades ; il caressoit tout le monde, faisoit des aumônes aux pauvres, donnoit modestement son avis dans les consistoires, fuyoit les charges

& les honneurs, penchoit dans toutes les occasions pour le parti le plus modéré, affectoit d'être dépourvu d'esprit & de lumieres, & s'efforçoit surtout de paroître succomber sous le poids de l'âge & des infirmités. Il tenoit son corps courbé sur un bâton, & sa tête appuyée sur une épaule. Ses jambes trembloient sous lui; il se montroit en public comme un squelette; & lorsqu'il étoit obligé de faire des visites, il s'arrêtoit à plusieurs reprises sur l'escalier pour prendre haleine. Quand il étoit entré dans les appartemens, il différoit de parler, comme pour avoir le tems de respirer, racontoit en détail toutes ses infirmités, & faisoit de tems en tems des retraites pour se préparer à la mort.

Lorsque Grégoire XV mourut, plusieurs brigues se formerent; Montalte paroissoit les favoriser toutes, & ne tenoit à aucune. Il disoit à chaque cardinal, que s'il étoit cru, on n'éliroit point d'autre pape, que celui à qui il parloit. Ce manege lui réussit; on le mit sur les rangs; il le sut & fit semblant de l'ignorer. Lorsque les cardinaux d'Est & de Médicis lui annonce-

rent que les suffrages pourroient bien se réunir en sa faveur, il lui prit une toux à faire croire qu'il alloit rendre le dernier soupir. « Je n'ai pas assez » de force, leur dit-il, pour soutenir » un si pesant fardeau; mon peu d'expé» rience dans les affaires me rend inca» pable de me charger de celles de » l'église, à moins de trouver du se» cours dans mes collegues; & je ne » me déterminerai jamais à monter sur » le trône de Saint Pierre, si vous ne » m'assurez de ne point m'abandonner » & de gouverner conjointement avec » moi ». Il tint à plusieurs le même discours, & répondoit à ceux qui lui promettoient leur voix : « si vous » me faites pape, vous vous placerez » vous-même sur le saint siege; nous » partagerons ensemble le pontificat; » je n'en aurai que le nom & le titre; » & vous en aurez l'autorité ».

Tous les cardinaux se laisserent tromper à cette fausse simplicité; tous se flatterent d'avoir part au gouvernement, & de jouir du moins de la plus grande liberté sous un pontife aussi facile, aussi complaisant. Le cardinal Farnese, entr'autres, approuvant son

élection, disoit que Montalte n'avoit pas assez d'esprit pour faire du mal, ni assez de discernement pour faire du bien. L'élection se fit enfin ; & Montalte eut le plus grand nombre des suffrages. Lorsqu'il en fut assuré, il sortit de sa place ; & jetant au milieu de la salle le bâton sur lequel il s'appuyoit, il se redressa, parut d'une taille plus grande qu'à son ordinaire, & entonna le *Te Deum* d'une voix si forte, qu'il fit retentir la voûte de la chapelle. On lui demanda, suivant l'usage, s'il acceptoit le pontificat ? « Je ne saurois plus re-
» cevoir ce que j'ai déjà, répondit-il ;
» mais j'en recevrois volontiers encore
» autant, me sentant assez de force pour
» gouverner non seulement l'église,
» mais l'univers ». Il prit le nom de
» Sixte V, en mémoire de Sixte IV,
» qui, comme lui, avoit été cordelier.

Lorsque ce pontife sortit du conclave, le peuple accourut en foule, & demanda où étoit le pape, ne reconnoissant pas le cardinal de Montalte qu'il avoit coutume de voir tomber en foiblesse dans les rues. Quelqu'un lui témoignant de l'étonnement de ce qu'il étoit si auparavant si courbé : « Je cher-

» chois alors, répondit-il, les clefs » du paradis ; & pour les trouver, je » baissois la tête ; mais depuis qu'elles » sont entre mes mains, je ne regarde » que le ciel ».

Au premier bruit de son exaltation, tous les coupables de Rome & des environs se rendirent prisonniers, parce qu'au couronnement du pape l'usage est de leur faire grace. Le gouverneur de la ville & le gouverneur du château Saint-Ange l'étant allés voir, pour régler avec lui la maniere de rendre la liberté aux criminels, Sixte indigné de cette proposition, leur dit, que loin d'accorder la grace d'aucun malfaiteur, il leur ordonnoit d'instruire promptement leur procès. « Je veux, ajouta-t-il, » que vous en jugiez quatre dès demain, » deux desquels seront pendus, & les » deux autres décapités le jour de mon » entrée ». Ces ordres cruels jeterent la consternation dans Rome. Les ambassadeur, les cardinaux, les prélats avoient tous dans les prisons, leurs amis, leurs parens, qui ne s'y étoient rendus que dans l'espérance certaine, en obtenant leur pardon, de n'être plus inquiétés par la justice. Ils se plaignirent

au pape qui leur parla de maniere à leur ôter l'envie de lui faire désormais aucune remontrance.

Le cardinal de Médicis s'étant avisé de lui donner quelques conseils, Sixte l'écouta avec beaucoup de patience, & lui répondit : « Je consens que vous » preniez, vous & vos confreres, la » qualité de princes de l'église, mais » non pas celle de princes de mon état». Le jour même de son élection, un cardinal voulut redresser le camail du nouveau pape, qui faisoit quelques plis sur son épaule ; Sixte voyant qu'on l'approchoit avec trop de liberté, dit fierement : « Il ne faut pas en user si familiérement avec un souverain pontife ». Pendant une maladie qu'il essuya, il se trouva un jour si foible, qu'il perdit l'usage de la parole. Son médecin le toucha au bout du nez, pour voir s'il lui restoit encore quelque chaleur. Sixte se réveilla comme s'il eût été effrayé de quelque fâcheuse vision ; & regardant son médecin en face, il lui dit : «Eh! quoi, vous avec la hardiesse de » toucher au nez du Saint pere !» Le comte d'Olivarès, ambassadeur d'Espagne, faisant à ce pontife quelques

représentation de la part de son maître, parla avec beaucoup de chaleur, & termina son discours par ces paroles : « Votre sainteté ne me répond rien ; » & je ne puis deviner ce qu'elle pense. » Je pense, répondit le pape en colere, » à vous faire jeter par les fenêtres, » pour vous apprendre avec quel res- » pect vous devez parler au chef de » l'église ». Un envoyé du duc de Ferrare ne pouvant obtenir audience, déclara qu'il resteroit dans l'anti-chambre, jusqu'à ce qu'on lui eût accordé ce qu'il demandoit. Le pontife irrité, lui envoya dire, que s'il ne sortoit de Rome en deux jours, on l'en chasseroit honteusement monté sur un âne, comme un voleur condamné au fouet.

Sixte, qui soutenoit son rang avec tant de fierté, n'avoit cependant pas ce sot orgueil qui est la partage des ames communes. Il étoit le premier à plaisanter sur la bassesse de sa naissance. » La maison de mon pere, disoit-il, est » à demi découverte. Les murailles n'en » sont faites que de vieilles nattes rom- » pues ; en sorte que le soleil y entre » de tous côtés ; je puis donc me vanter » qu'elle est une des plus éclatantes

» de l'Europe ». Un cordelier de la principauté de Tarente, nommé Peretti, demanda au saint pere, que sa famille eût l'honneur d'être alliée à la » sienne. « J'y consens, répondit le pape, » pourvu que nous observions quel- » que proportion entre ma naissance » & la vôtre. Dites-moi d'abord, quelle » est votre origine? Ma maison, re- » prit le moine, est, graces à Dieu, » l'une des plus riches & des plus an- » ciennes du royaume de Naples. » Tant pis, répliqua le pontife; nous » sommes trop éloignés l'un de l'autre; » & je ne puis consentir à ce que vous » desirez, à moins que vous ne » quittiez votre habit, & que vous » n'alliez garder les cochons à la cam- » pagne; ce n'est qu'à cette condition » que nous pouvons devenir parens ».

Vous avez vu que les premiers jours du pontificat de Sixte-Quint furent marqués par l'horreur des supplices. Le sang ruisseloit de toutes parts; on ne voyoit que des hommes décapités, pendus, fouettés, envoyés aux galeres, des têtes, des bras attachés à des poteaux dans les rues, des sbirres traînant des malheureux dans des cachots.

On n'entendoit que les gémissemens, des peres, des meres, des freres, des sœurs qui pleuroient le supplice de quelque parent coupable; tout retentissoit des clameurs des héraults publics, qui crioient des sentences de mort. Sixte fit examiner de nouveaux tous les procès terminés depuis dix ans; les magistrats & les parties qui se croyoient en sureté, furent recherchés & punis pour des fautes, que le tems & des jugemens solennels avoient abolies.

Un jeune homme, neveu d'un chanoine ami du souverain pontife, avoit anciennement enlevé une fille, avec laquelle il s'étoit marié depuis, du consentement des deux familles. Ce malheureux fut poursuivi & pendu par ordre du pape, malgré les prieres des parens; & le Juge, pour ne l'avoir pas condamné, subit la peine du fouet. Un autre, pour avoir embrassé publiquement une fille qu'il épousa peu de jours après, fut envoyé aux galeres. L'épouse & sa famille coururent se jetter aux pieds du saint pere, pour obtenir la grace d'une faute réparée par le mariage. « Vous êtes satis» fait, répondit le pape; mais la » justice ne l'est pas ». Un troisieme

enfin, qui n'avoit pas ſeize ans, fut exécuté à mort, pour avoir fait quelque réſiſtance à des sbirres. Toute la ville eut pitié de ſon ſort : les ambaſſadeurs & les cardinaux intercéderent pour lui inutilement. Les juges même eurent beau repréſenter, que la loi ne permettoit pas de faire mourir un coupable ſi jeune ; l'inflexible pontife leur répondit froidement, qu'il donnoit dix de ſes années au criminel, pour le rendre ſujet à la loi.

Un citoyen de Rome, qui ſollicitoit depuis vingt ans la déciſion d'un procès, alla ſe plaindre des délais éternels qu'on lui faiſoit eſſuyer. Le pape manda le procureur, & lui ordonna de terminer en trois jours l'affaire de ſon client. Elle fut jugée le lendemain matin, & le procureur pendu l'après midi.

Il ne tint pas à ce ſevere pontife, que Ranuſe Farneſe, fils du duc de Parme, & neveu du cardinal de ce nom, ne ſubît le même ſort, pour avoir ſeulement paru armé à l'audience de ſa ſainteté. Sixte, qui avoit défendu ſous peine de la vie, qu'on portât des armes dans Rome, le fit arrêter

arrêter & conduire au château Saint-Ange. Cette affaire fit beaucoup de bruit ; & les plus grands ſeigneurs s'employerent pour l'élargiſſement du jeune prince. Le pape envoya ſur le champ ordre au gouverneur de le faire exécuter, & donna cependant un billet au cardinal Farneſe, par lequel il enjoignoit à ce même gouverneur, de mettre en liberté le priſonnier à une certaine heure, ne doutant pas qu'on ne lui eût déjà coupé la tête ; mais le cardinal alla lui-même dans le moment délivrer ſon neveu, & prit la fuite avec lui. Sans cette active précaution, Sixte ſe rendoit coupable de la mort du fils d'un ſouverain. Ayant appris que la reine d'Angleterre venoit de faire trancher la tête à Marie d'Ecoſſe, il s'écria avec une ſorte d'enthouſiaſme : « Heureuſe femme, qui a goûté le » plaiſir de faire ſauter une tête cou- » ronnée » !

Un poëte, nommé Matere, avoit fait des vers, dans leſquels une dame Romaine ſe trouvoit inſultée. L'auteur, pour ſe juſtifier, allégua la néceſſité de la rime ; le mot de Fontana, qui finiſſoit un de ſes vers, l'avoit

obligé, disoit-il, de terminer le suivant par Putana, sans avoir eu dessein d'insulter cette femme, mais seulement pour donner plus d'harmonie à sa piece. Alors le pape, usant à son tour du privilege de la rime, lui répondit : « Vous » méritez, seigneur Matere, de rimer » dans une galere »; & cette sentence fut exécutée.

Sixte-Quint ayant établi à Rome, la peine de mort pour le crime d'adultere, fit couper la tête à plusieurs gentilhommes des plus grandes maisons d'Italie. Un Napolitain vivoit publiquement avec la femme de son homme d'affaires, sans que le mari s'en formalisât. Les juges ne crurent pas qu'un étranger, qui n'étoit que pour peu de tems dans cette ville, logé dans une auberge, & protégé par le droit des gens, dût être aussi séverement traité qu'un sujet du saint siege. Sixte irrité de cette indulgence, leur dit : « Que » l'on pende l'adultere, la femme & le » mari avec des cordes faites à Naples, » pour guérir vos scrupules sur leur » prétendue indépendance de ma ju» risdiction ».

Un gentilhomme Espagnol ayant

reçu dans l'église un coup de hallebarde d'un Suisse, s'en vengea en le frappant si rudement avec un bâton de pelerin, que le Suisse en mourut. Le pape fit dire au gouverneur, qu'il vouloit que le gentilhomme fut exécuté avant que sa sainteté, qui devoit dîner de bonne heure, se mît à table. L'ambassadeur d'Espagne & quatre cardinaux allerent le supplier, non d'accorder la vie au meurtrier, mais de permettre qu'on lui tranchât la tête, parce qu'il étoit gentilhomme. « Il sera pendu, répondit le pontife ; je veux bien » cependant adoucir la honte de sa famille, en faisant au coupable l'honneur » d'assister à son supplice ». En effet, il fit planter la potence devant sa fenêtre, & s'y tint jusqu'après l'exécution. Puis se tournant vers ses domestiques : « Qu'on m'apporte à manger, leur dit-il ; cette justice vient » encore d'augmenter mon appétit ». On vit le lendemain Pasquin, avec un bassin rempli de chaînes, de haches, de potences, de cordes & de roues, répondant à Marforio qui lui demandoit où il alloit : " Je porte un ragoût " pour réveiller l'appétit du saint pere ".

Ce Pasquin & cé Marforio sont deux statues mutilées, que les Romains mécontens chargeoient souvent d'inscriptions injurieuses au gouvernement.

Dans une autre occasion, on vit Pasquin en chemise salle, répondant à Marforio qui lui demandoit la raison de sa malpropreté : " C'est que ma " blanchisseuse est devenue princesse ", par allusion à la signora Camilla, sœur du pape, qui effectivement avoit été blanchisseuse. Sixte, pour découvrir l'auteur de cette insulte, fit publier à son de trompe, qu'il engageoit sa parole de vicaire de Jesus Christ, de faire grace de la vie, & présent de deux milles pistoles à celui qui avoit affiché cette pasquinade. L'imprudent auteur donna dans le piege, & osa se présenter au pontife, qui réellement lui accorda la vie & lui donna les deux mille pistoles; mais il lui fit couper les mains & la langue.

Le nom de Pasquin, que portoit une de ces statues, étoit celui d'un tailleur, homme plaisant & caustique, frondeur d'habitude & grand nouvelliste, chez lequel s'assembloient tous les gens de ce caractere. Dans le voisinage

de sa maison étoit une autre statue, connue sous le nom de Marforio, autour de laquelle, comme je l'ai dit, on affichoit des placards satyriques, qui se répondoient réciproquement. Cet usage, qui a duré assez long-tems, ne subsiste plus. Marforio a été transféré au capitole; & Pasquin ne sert actuellement qu'à donner son nom au lieu où il est placé. Les dialogues de ces deux hardis satyriques sont interrompus; mais la satyre ne l'est pas; on affiche les placards à la porte des gens qu'on veut insulter.

Sixte-Quint avoit fait venir à Rome douze bourreaux de différentes nations, afin que chaque malfaiteur eût la consolation de périr par la main d'un exécuteur de son pays. Ces bourreaux se promenoient par la ville, deux à deux, une fois la semaine, avec des cordes & des haches sur les épaules. Des prêtres & des moines distribués dans les cours étrangeres, dans l'état ecclésiastique, & sur-tout à Rome, lui servoient d'espions sans se connoître, & lui écrivoient directement, chacun avec un chiffre particulier. Un mari, qui n'alloit pas se plaindre des débauches de sa femme, étoit puni de mort.

Suivant les maximes de ce pontife redoutable, deux choses sont absolument nécessaires pour maintenir le peuple dans l'obéissance, le pain & le fer. Il avoit inspiré tant de frayeur à la populace, que lorsqu'il sortoit, les passans prenoient la fuite, & s'éloignoient de son chemin. Les meres & les nourrices, pour intimider les enfans, les menaçoient du pape Sixte.

Il eut cependant de grandes qualités, & se fit respecter, craindre & rechercher de tous les princes de l'Europe. La superbe Elisabeth avoit la plus grande idée de son génie & de son administration. Il se conduisit avec autant de sagesse que de politique dans les affaires de la ligue, purgea ses états des bandits qui exerçoient impunément leurs brigandages jusques dans les villes, embellit Rome de fontaines & d'édifices superbes, rétablit plusieurs monumens antiques, forma une milice réglée de vingt-deux mille hommes, fonda un hôpital de cinquante mille livres de rente, institua plusieurs colleges & forma la bibliotheque du vatican. Le magnifique dôme de Saint-Pierre est encore un monument de son pontificat;

enfin, si l'on fait abstraction de la hauteur & de la cruauté de son caractere, on conviendra que Sixte-Quint est un des plus grands pontifes qui aient occupé le trône du christianisme.

Je suis, &c.

A Ancône, ce 25 Janvier 1758.



LETTRE CCCXXXVIII.

SUITE DE L'ÉTAT ECCLESIASTIQUE.

LA ville de Lorette, à deux postes d'Ancone, est célebre par un pélerinage renommé dans toute l'Europe chrétienne, & curieuse par le trésor & les richesses immenses que renferme son église. Ce trésor est effectivement une chose étonnante, mais dont la vue éblouit plus qu'elle n'intéresse. Deux cents lampes d'argent, vingt-deux lampes d'or, une énorme quantité de vases sacrés, de reliquaires, d'ex-voto, également riches par la matiere & par le travail ; tout cela est effacé par les perles, les émeraudes, les topases, les rubis, les diamans. Une seule robe de la Vierge, & elle en change souvent, est estimée quarante mille ducats; c'est un présent d'Isabelle, infante d'Espagne. Presque tous les princes chrétiens, & nombre de riches particuliers ont fait leurs dons de siecles en siecles. On y voit ceux de notre Henri III,

qui prodiguoit en dévotions & en débauches le bien de son peuple ; le collier de la toison d'or de Philippe IV, plus merveilleux encore par l'art de l'ouvrier, que par la quantité de pierreries dont il est couvert ; deux couronnes d'or, enrichies de diamans, qu'envoya la veuve de Louis XIII, dans le tems qu'elle s'emparoit à Paris des rentes de l'hôtel-de-ville ; une autre donnée par Christine de Suede, qui abdiquant un royaume, où elle pouvoit faire tant d'heureux, voyageoit à Lorette avec si peu de dévotion. Ajoutez à toutes ces richesses, des sommes considérables en argent monnoyé, qu'augmentent encore tous les ans les charités des fideles.

Vous demandez si un pareil trésor n'a point tenté l'avidité de quelques forbans, ou si les papes & leurs neveux n'y ont jamais mis la main ? Je réponds que les premiers ont fait diverses tentatives qui n'ont pas réussi ; & que si, dans des circonstances où ils n'avoient point d'autre ressource, les souverains pontifes en ont tiré quelques secours, ils ont été très-exacts à les restituer. Ce trésor seroit hors d'insulte, s'il n'étoit

composé que d'offrandes semblables à celle de Juste-Lipse, qui consacra sa plume à Notre-Dame de Lorette; exemple qu'ont suivi de pauvres poëtes, qui n'ont pu lui offrir que de pauvres plumes.

La ville de Lorette doit son origine à la maison, dans laquelle on prétend que l'ange Gabriel vint annoncer à Marie le mystere de sa maternité, & où fut élevé le Sauveur du monde. Si vous demandez comment cette maison a été transférée à Lorette, la légende vous répond, que la Galilée s'étant rendue indigne, par son attachement à la loi de Mahomet, de posséder ce précieux trésor, les Anges le transporterent en Dalmatie; mais le pays ne méritant pas cette faveur, ils reprirent ce saint dépôt, lui firent passer le golfe Adriatique, & le placerent enfin dans l'endroit qu'il occupe irrévocablement près d'un bois, qui appartenoit à une dame nommée Lorette; il n'en faut pas demander davantage.

On commença par bâtir une église, dont la sainte maison occupe le centre, mais qui ne répond ni par sa beauté, ni par sa grandeur, aux trésors dont elle est dotée. Un encaissement de mar-

bre blanc, où ſont entaſſées toutes les richeſſes de la ſculpture, enveloppe le bâtiment antique. Les bas-reliefs dont il eſt revêtu, repréſentent les myſteres de la Vierge ; les plus célebres artiſtes y ont travaillé en concurrence, & ont épuiſé à l'envi toutes les reſſources de leur art. Les ornemens de ce morceau ſuffiroient ſeuls pour la décoration de deux égliſes. Celle-ci n'a pas toujours eu la célébrité dont elle jouit depuis deux ſiecles. Jules II la mit en vogue par un vœu qu'il fit au ſiege de la Mirandole, par les indulgences qu'il y attacha, par les établiſſemens qu'il y inſtitua, & par les augmentations qu'y firent ſes ſucceſſeurs.

Toutes ces circonſtances donnerent une nouvelle impulſion au concours des fideles : point d'égliſe dans le monde chrétien, plus fréquentée, plus fêtée que celle-ci. On y prie, on y adminiſtre les ſacremens, on y chante à toute heure. Du point où l'on commence à l'appercevoir, les pélerins tombent à genoux, & achevent ainſi le reſte du chemin ; une de leurs grandes dévotions eſt de faire, dans cette attitude, le tour de la maiſon ſainte, &

de multiplier cet exercice en raiſon de leur piété ou de leurs forces. Ce pélerinage ſingulier eſt accompagné de battemens de poitrine, d'élans, de ſoupirs, & de ces larmes abondantes qui ne coûtent rien aux Italiens. Le pavé ſur lequel on ſe traîne ainſi, quoique de marbre, eſt ſillonné de plus d'un pouce de profondeur, par le frottement continuel des pieds & des genoux. Le concours eſt ſi prodigieux, qu'on eſt ſouvent obligé d'en renouveler le marbre. Les vrais dévots, ceux qui font le voyage à pied, entrent par troupes dans la ville. Ils commencent à la porte les litanies de la Vierge, qu'ils chantent à deux chœurs, traverſent les rues avec ordre, vont droit à l'égliſe dont ils baiſent les murs, y font leurs dévotions, & ſe retirent le viſage tourné du côté du ſaint lieu. Ils continuent à marcher ainſi à reculons juſqu'à l'extrêmité de la place. Alors ils ſe mettent à genoux, ſaluent dévotement la maiſon ſainte, & ſortent de la ville dans le même ordre qu'ils y ſont venus.

Ce pélerinage, objet de dévotion pour les uns, de curioſité pour les autres, eſt une partie de plaiſir pour les dames Italiennes, qui ſe ſervent de ce

prétexte, pour se délivrer, pendant quelques jours, de la contrainte où les retiennent des parens séveres, ou des maris jaloux. On rencontre assez fréquemment dans les villes voisines, de jolies femmes en habits de pélerines très-galant, accompagnées d'un écuyer de bonne mine, vêtu de même, demandant l'aumône de porte en porte, & distribuant aux pauvres l'argent qu'on leur donne. Le peuple en est édifié; les maris n'en prennent aucun ombrage; & l'on passeroit pour un impie, si l'on imaginoit qu'une œuvre si sainte pût servir de manteau à quelque galant arrangement.

Je ne puis vous rendre un compte bien exact de l'intérieur de la chambre où Gabriel apparut à la Vierge. On y est ébloui par l'or & les pierreries; on y est étouffé par la vapeur des bougies & des cierges; on y est écrasé par la foule empressée de jouir du spectacle de ce ce lieu célebre. On y montre la fenêtre par où entra l'envoyé du seigneur, lorsqu'il vint annoncer à Marie le mystere qui devoit la rendre mere. L'édifice est un quarré long d'environ

trente pieds, large de quinze, haut de dix-huit, voûté, & bâti de pierres mêlées de briques. On lit fur la porte une excommunication contre ceux qui y entrent avec des armes.

Parmi les ornemens qui décorent ce lieu vénérable, les François doivent y remarquer un ange d'argent, tenant la figure d'un enfant d'or maſſif, avec une légende latine, qui ſignifie « que » la France préſente à la Vierge le Dau- » phin qu'elle a reçu d'elle ». Ce Dauphin a été depuis Louis XIV.

Dans le mur, à main droite, eſt pratiquée une petite armoire, où l'on conſerve quelque vaiſſelle de terre, qui a ſervi à la ſainte famille. On y fait voir ſur-tout une écuelle caſſée en pluſieurs endroits, & couverte d'un même émail que la faïance ordinaire : point de pélerin qui n'y promene ſon chapelet; point de malade qui ne demande à y boire, Ce petit meuble, anciennement à l'uſage de la ſainte Vierge, eſt enchâſſé dans un vaſe de la plus grande richeſſe.

La mere de Dieu, tenant Jeſus-Chriſt ſur ſes genoux, ouvrage de l'immortel Raphael, eſt, de tous les tableaux de cette égliſe, celui où mes

regards se sont arrêtés avec le plus d'admiration. On perd l'idée du peintre par la puissance de l'objet. Ce n'est plus une simple représentation ; elle inspire les mêmes sentimens que feroit la réalité. Il y a, dans les traits de la Vierge, quelque chose de plus qu'humain ; & l'enfant Jesus, quoique dans l'attitude innocente de laisser aller ses jambes & ses bras, annonce la divinité dans toutes les parties de so. corps. Quand on le considéreroit seul & hors du tableau, on le reconnoîtroit pour le sauveur du monde, à la seule expression de son visage.

Les carmes desservirent cette chapelle, tant qu'elle ne fut connue & révérée que par les peuples du voisinage ; mais la dévotion s'étant accrue, & l'église ayant acquis plus de célébrité, le fondateur des jesuites alla lui-même y établir quatorze de ses disciples. Jules III pourvut à leur logement & à leur subsistance. A ces quatorze Jesuites Paul IV en ajouta six autres, & abandonna à cette communauté le palais pontifical bâti par ses prédécesseurs.

La statue de Sixte V, de grandeur plus que naturelle, bien exécutée en bonze,

décore le parvis de ce temple ; & les portes du même métal, chargées de bas-reliefs qui représentent l'histoire de l'ancien testament, sont en partie effacées par les baisers continuels des pélerins. Ainsi en usoient les anciens à l'égard de leurs Dieux ; témoin ce que dit Cicéron de cette statue d'Hercule, dont la bouche & le menton étoient usés par les baisers de ses adorateurs.

Un des côtés de l'église est occupé par les confessionnaux des Jesuites pénitenciers. Il y en a pour chaque langue indiquée par une étiquette. Ces peres y passent la matinée en faction, ayant chacun à la porte de sa guérite une grande baguette, dont ils frappent la tête de ceux qui n'ayant point de péchés mortels sur la conscience, expient les véniels en se présentant à genoux à la portée de la baguette.

La commerce de Lorette est comme celui de toutes les villes fréquentées par des pélerins ; commerce de consommation en denrées ; commerce de débit en Madone, en chapelets, en médailles. Les habitans sont presque tous marchands de rosaires, tailleurs

ou cordonniers, pour réparer l'énorme dévaſtation d'habits & des ſouliers, que le voyage & ces longues proceſſions où l'on ſe traîne à genoux ſur un pavé de marbre, mettent en lambeaux. Les papes n'ont rien épargné pour l'agrément & l'utilité de cette ville, qui doit ſon exiſtence à la religion & à leurs ſoins. Son territoire, juſqu'à la mer, eſt preſque par-tout couvert de maiſons de campagne & de jardins qui forment le tableau le plus riant.

Le pays eſt à peu près le même juſqu'à Macerata, ancienne capitale de la marche d'Ancône; le ſiege d'un évêque, la réſidence du légat, de la nobleſſe, de la chancellerie, & d'une cour de juſtice. Au premier coup d'œil cette ville me parut d'autant plus peuplée, que j'y arrivai comme finiſſoit une courſe de chevaux, c'eſt-à-dire, une de grandes fêtes, & le ſeul ſpectacle qu'aient aujourd'hui la plupart des villes d'Italie. Les prêtres & les moines faiſoient partie de cette foule, que je ſuivis juſques ſur la place toute garnie de bateleurs. Un de ces charlatans vendoit de petites Vierges enchâſſées

ſous verre, &, pour en faciliter le débit, racontoit mille hiſtoires, où ſa Madone, qui n'étoit pas celle de Lorette, avoit ſignalé ſa protection. Il avoit pour interlocuteur un vieux ſinge, qui, interrogé ſur la vérité de ces récits, répondoit par une grimace. Le bateleur ne manquoit jamais de mêler à ſa narration de fréquens éloges des prêtres & des moines, de leur zele pour le ſalut des ames, de leur auſtérité, de leur ſollicitude pour le maintien de la paix dans les villes & dans les familles; éloges qui ſervent de paſſe-port aux abſurdités que ſe permettent ces ſaltinbanques.

La poſte ſuivante conduit à Tolentin, patrie de Saint Nicolas, moine auguſtin, dont on conſerve les reliques & le portrait dans une égliſe de ſon ordre & de ſon nom, avec une inſcription qui apprend que cette effigie parut couverte d'une ſueur extraordinaire à la mort d'un pape Eugene. On ne trouve rien de remarquable juſqu'à Foligno, renommé pour ſes pâturages, d'où Virgile nous apprend que les Romains tiroient leurs victimes d'élite pour les ſacrifices. Parmi pluſieurs corps ſaints

que possede sa cathédrale, on montre celui d'une Vierge, dont aucune mere ne voudroit donner le nom à sa fille. Sainte Messaline.

La ville de Perouse a des palais, des églises & des tableaux qui attirent les voyageurs. Le lac qui porte son nom, connu autrefois sous celui de Trasimene, est célebre par la bataille qu'Annibal gagna contre les Romains. Ce général, qui les avoit déjà vaincus deux fois en Italie, mouroit d'impatience de se mesurer encore avec eux. De nouveaux consuls venoient d'être mis à la tête de l'armée. Flaminius lui étoit opposé; Annibal le provoqua, le brava au point, que le consul se croyant insulté, marcha droit aux Africains. Il se tenoit si assuré de la victoire, qu'il ne craignoit point de se faire suivre par une vile populace, portant les fers qu'il destinoit aux vaincus. Cette folle présomption & un brouillard épais lui déroboient la vue des troupes qui dominoient sur des hauteurs. Il s'y engage; & lorsque le Général ennemi juge qu'il ne pourra plus se retirer, il l'attaque en tête, en queue & en flanc. Quinze mille Ro-

mains restent sur la place, parmi lesquels se trouve Flaminius lui-même. Rome n'étoit pas accoutumé à tant de défaites consécutives ; elles lui paroissent une calamité qui exige les derniers remedes. On crée un dictateur ; & ce dictateur est Fabius, un homme aussi sage, que Flaminius avoit été présomptueux. Sa lenteur sauve la république : *Cunctando restituit rem.*

Le Duché de Spolette présente d'autres objets de curiosité : d'abord sa capitale, dont les habitans résisterent les premiers au général Carthaginois, & l'obligerent de se retirer avec perte, comme le prouvent deux inscriptions gravées sur les principales portes. Aux deux côtés, en-dehors de la cathédrale, on a conservé deux tribunes, où on lisoit l'épître & l'évangile au peuple assemblé dans la place ; monument singulier d'antiquité ecclésiastique. Il est, hors de la ville, un aqueduc d'une construction hardie & d'une élévation prodigieuse, qui remonte au moins au siecle de Théodoric. Plus loin, est une montagne anciennement peuplée par une troupe d'anachorettes, & où l'on voit encore douze habitations pour autant de

particuliers laïcs, qui vivent chacun chez eux, avec leurs domestiques, dans le célibat. Quand une de ces maisons est vacante, il faut le consentement des onze autres pour l'occuper. On les appelle les hermites de Spolette : ils élisent entr'eux un supérieur sous le nom de prévôt. Ce sont ordinairement des gentilshommes qui ayant un revenu honnête, vont le manger dans la solitude. Ils ont, dans les marchés, le privilége de se pourvoir, avant les bourgeois, des denrées qui leur sont nécessaires. Ces habitations placées à différentes hauteurs, accompagnées de plantations & de jardins, forment de loin un coup d'œil agréable.

Deux fondateurs de deux ordres fameux, l'un par ses richesses, l'autre par sa pauvreté, ont pris naissance dans le duché de Spolette ; Saint Benoît à Norcia ; Saint François à Assise ; le premier, au cinquieme ; le second, au douzieme siecle. Benoît renonce de bonne heure aux avantages de sa naissance, pour se consacrer à Dieu dans la retraite. A dix-sept ans il se retire dans une caverne, où il médite les premiers statuts de son ordre ; changeant ensuite

un temple d'Apollon en un oratoire, il en fait le berceau de son institut. On dit que Totila voulut le voir ; qu'il lui fit proposer une couronne, sans doute pour l'éprouver ; mais que le saint soupçonnant le piege, refusa ces offres insidieuses ; & le barbare finit par l'admirer. François d'Assise, créateur d'un autre ordre, s'appliqua d'abord au commerce. Il y renonça pour suivre & prêcher la pauvreté évangélique. Il eut des disciples, dont il forma des religieux qui, bien que d'habits, de mœurs & de genre de vie différens, se prétendent tous ses imitateurs.

Quoique soumise au pape, la ville de Norcia forme une espece de république; ses habitans ont le privilége de choisir leurs magistrats, & n'obéissent qu'aux loix qu'ils font eux-mêmes. Une des principales, c'est que tout homme qui sait lire ou écrire, ne peut posséder aucune charge; ils sont persuadés que les lettres sont dangereuses dans un état. Si le savant discours de Jean-Jacques Rousseau eût été prononcé dans ce sénat d'ignorans, quels applaudissemens n'y auroit-il pas

reçus ! Reste à savoir si l'on est plus vertueux à Norcia qu'ailleurs.

Le couvent des cordeliers d'Assise est le chef-lieu de l'ordre Séraphique, dont l'église possede le corps de son fondateur. Celle des récolets est bâtie dans l'emplacement qu'occupoit la maison où il est né, & la portioncule, qui n'étoit d'abord qu'une petite chapelle dédiée à la Vierge, & le couvent où il est mort.

A quelques lieues de Spolette, en suivant la route de Rome, on rencontre la fameuse cascade de Terni, l'un de plus beaux spectacles que la nature offre en Europe. La hauteur prodigieuse de la chûte, la force & l'abondance de l'eau, la pluie éternelle qui jaillit du souffre, cent Iris qui se régenerent sans cesse aux rayons du soleil, présentent aux voyageurs un objet de curiosité, qu'augmente encore le bruit affreux de l'onde qui se brise.

Un des grands titres d'honneur de la ville de Terni, est d'avoir donné naissance aux deux Tacite, l'un historien, l'autre empereur, tous deux dignes de l'admiration des siecles.

Le spectacle de la premiere république du monde, changée par un

Usurpateur en une monarchie immense, &, par ses successeurs, en une cruelle tyrannie, est ce qui se présente dans les annales de Tacite. Cet auteur, qui se piquoit d'écrire avec bonne foi, & de n'avoir en vue que la vérité, creuse avec une rare sagacité jusqu'au fond du cœur humain. Il saisit les moindres nuances des passions, les petits ressorts des grands desseins, le manege sourd des cours, & le véritable objet de leurs démarches. Jamais historien ne pensa si profondément; mais peut-être qu'à force de vouloir tout expliquer, son imagination bâtit-elle des systêmes. Il ne se défie point assez d'une certaine aigreur, pardonnable en quelque sorte, à ceux qui ayant long-tems vécu dans le monde, en viennent enfin à se persuader qu'ils n'y ont vu que des vertus feintes ou des vices déguisés. Cette disposition perce à chaque instant dans l'histoire de Tacite; peut-être même étoit-elle chez lui le fruit du caractere, autant que de la réflexion. On apperçoit sans peine, que son style étoit naturellement amer, & qu'ayant dans l'esprit moins de légéreté que de force,

force, son tempérament le rendoit plus propre à donner un coloris vigoureux à la satyre, qu'à se perdre dans les fadeurs du panégyrique. Tacite a peint les hommes avec beaucoup d'énergie, de finesse & de vérité; les événemens touchans, d'une maniere pathétique; & la vertu, avec autant de sentiment que de goût. Il possede, dans le plus haut degré, le talent de dire simplement de grandes choses; c'est un des meilleurs maîtres de morale, par l'utile connoissance des hommes qu'on peut acquérir dans ses ouvrages. On l'accuse néanmoins d'avoir peint trop en mal la nature humaine, c'est-à-dire, de l'avoir peut-être trop étudiée. On lui reproche encore d'être obscur; ce qui signifie seulement, qu'il n'a pas écrit pour la multitude. Il vouloit être concis, & dire beaucoup de choses en peu de mots. Sa phrase est une sentence qui donne continuellement à penser; & lors même qu'on l'entend le moins, les efforts que l'on fait pour l'entendre ne sont pas inutiles.

L'empereur Tacite, qui se faisoit honneur de descendre de cet his-

rien, ordonna que ses ouvrages fussent répandus dans toutes les bibliotheques, & qu'on en fît tous les ans dix copies aux frais du public, pour les mieux conserver dans toute leur intégrité. Ces précautions n'ont pas empêché qu'il ne s'en soit perdu une grande partie. Ses annales renfermoient l'histoire de quatre empereurs, Tibere, Caligula, Claude & Néron. Il ne nous reste que celle du premier & du dernier, la fin du regne de Claude, & rien de Caligula. Son traité des mœurs des Germains, & la vie d'Agricola son beau-pere, conquérant de la Grande-Bretagne, sont deux morceaux précieux de la plus grande réputation.

Claude Tacite fut élu empereur par le sénat en la place d'Aurélien, & rendit à ce premier corps de l'état une partie de son autorité. Il fut si désintéressé, qu'au lieu de profiter des revenus de l'empire, il lui sacrifia ses propres biens qui montoient à plus de dix millions. Ce prince fit des loix très-sages contre la dépravation des mœurs & la corruption de la justice. Les mauvaises coutumes furent abolies,

les lieux de proftitution condamnés, & les bains publics fermés après le coucher du foleil. Il ne fe conduifoit que par les confeils du fénat; & jamais empereur ne jouit d'une plus grande autorité. Malheureufement il ne régna que fix mois, étant mort de la fievre lorfqu'il faifoit la guerre contre les Perfes.

Narni fe glorifie également de la naiffance de l'empereur Nerva : c'eft à peu près tout ce qu'on peut dire de cette ville, où l'on voit cependant encore les magnifiques reftes d'un pont bâti par Augufte. Nerva étoit originaire de l'ifle de Crete, & petit-fils de ce célebre conful, qui, dit-on, fe laiffa mourir de faim dans l'ifle de Caprée, pour n'être plus témoin des infâmes débauches de Tibere. Son pere fut un favant jurifconfulte, que Vefpafien combla de biens & d'honneurs. Nerva fut digne de lui par fa fageffe, fa générofité & fa vigilance. Son premier foin fut de rappeler tous les chrétiens exilés pour caufe de religion, & de leur permettre l'exercice de leur culte. Une de fes plus belles loix eft celle qui défend de faire des eunuques. Il jura folennellement qu'au-

cun sénateur ne seroit condamné à mort durant son regne, & fut si fidele à sa parole, qu'au lieu de punir ceux d'entr'eux qui avoient conspiré contre sa vie, il se contenta de leur faire connoître qu'il n'ignoroit rien de leur projet. Il les mena même au théatre, les plaça à ses côtés, & leur montrant les épées qu'on lui présentoit suivant l'usage, il leur dit : « Essayez sur moi si elles sont » bonnes ».

J'ai vu le Tibre ; j'ai cottoyé ses bords ; & tous mes sens se sont émus au souvenir des événemens dont ils ont été le théatre. Vous marchez, pour ainsi dire, sur l'histoire ; chaque pas vous rappelle un fait, vous offre un monument. La gauche du fleuve retrace l'enlevement de ces jeunes Sabines, qui, conduites par leurs meres aux spectacles de Rome, sont étonnées de trouver, en si peu de tems, des époux chéris dans d'odieux ravisseurs. Le Mont Sacré semble dire aux voyageurs ; c'est ici que le peuple Romain, trompé par le sénat se retira mécontent, renvoya avec mépris les premiers députés, écouta les seconds avec respect, & se rendit enfin à cet apologue si connu, d'une

conſpiration des membres contre l'eſtomach, ſous prétexte que ſans rien faire, il jouit ſeul du travail de tous.

Civita-Caſtellana, ancienne ville des Faliſques, ſe trouve ſur ma route. Le dictateur Camille en fait le ſiege, un acte de vertu lui en ouvre les portes. Il renvoie dans la place les écoliers qui lui ont été livrés par un traître, c'eſt leur maître même : ce trait de généroſité détermine les Faliſques à ſe ſoumettre. On laiſſe à gauche le Mont Soracte, couvert de neige juſqu'au mois de mai ; Horace qui le voit de ſa maiſon de Tivoli, ſe plaint de ſon voiſinage qui gele ſes appartemens. On arrive à Rome par le pont Milvius, aujourd'hui Ponte-Molle ; on croit y voir Conſtantin & Maxence ſe battre pour l'empire, & Maxence renverſé dans le fleuve, perdre la couronne & la vie. A la tête de ce pont, eſt la tour de Béliſaire, qui, après avoir commandé les armées de Juſtinien, devient un triſte exemple des viciſſitudes humaines. Plus vous réuniſſez de connoiſſances dans les arts, dans l'antiquité, dans l'hiſtoire, plus ce pays s'aggrandit ſous vos yeux.

Enfin j'ai vu cette ancienne reine des empires, cette capitale de l'univers, d'où les vainqueurs du monde régloient le fort du reste des mortels ; où se réunissoit, avec le faste des conquêtes, la licence des mœurs, avec le génie militaire, le goût de la volupté; où le monde subjugué sembloit n'avoir reçu des fers, que pour y laisser tous les vices de l'esclavage ; qui donnoit des loix à toutes les nations, & à qui toutes les nations avoient donné des Dieux ; qui, dans les mêmes temples où son orgueil plaçoit les drapeaux des peuples vaincus, érigeoit des autels à leurs idoles ; qui n'aimoit dans son culte, que la liberté de le varier au gré de ses intérêts, de l'accréditer ou de le suprimer au gré de ses passions, & après avoir divinisé ses maîtres, consacroit jusqu'à leurs crimes. J'ai vu Rome, en un mot, le centre des talens & des superstitions, l'asyle des sciences & des erreurs, l'école de la philosophie & de l'incrédulité; jalouse de dominer sur toutes les religions, plus jalouse encore de dominer sur tous les empires.

Je suis, &c.

A Rome, ce 30 Janvier 1758.

LETTRE CCCXXXIX.

LA VILLE DE ROME.

J'AI vu Rome; & son histoire, je le répete, la premiere qu'on nous fait apprendre, se développe à mesure qu'on suit, sur les lieux, la trace des principaux événemens. C'est ici, vous dit-on, entre le Mont Palatin & le capitole, qu'un jeune prince, d'une naissance incertaine, nourri par une femme prostituée, élevé par des bergers, & devenu chef de brigands, jette les premiers fondemens de cette ville superbe, la métropole du monde, la cité éternelle, la maîtresse des nations, l'an 3252 depuis la création; 428 après la prise de Troies; 121 depuis la fondation de Carthage; 214 avant l'empire des Perses; & 752 avant la naissance de Jesus-Christ. Romulus la consacre au Dieu de la guerre, dont il veut qu'on le croie sorti, & admet pour habitans des gens de toute condition, de tout pays, Grecs, Latins, Albains, Tos-

cans, la plupart pâtres & bandits, mais tous d'une valeur déterminée. C'eſt donc, comme vous voyez, d'une retraite de voleurs, que ſont ſortis les conquérans de l'univers.

Le premier roi de Rome eſt en même tems le chef de la religion, qui, dans ces tems groſſiers, ne conſiſtoit que dans les augures & les aruſpices. C'étoient, comme vous ſavez, des pronoſtics tirés des entrailles des bêtes ou du vol des oiſeaux. Les prêtres faiſoient croire à la multitude, qu'ils y liſoient la deſtinée des humains, & cette fraude, fondée ſur l'ignorance des premiers ſiecles, devint un des myſteres du gouvernement. Le prince voulut être le premier augure, de peur qu'un autre, à la faveur de ces ſuperſtitions, ne s'emparât de la confiance du peuple. Il établit auſſi différentes loix, dont une des principales regarde les femmes. Elle leur défend de ſe ſéparer de leurs maris, en même tems qu'elle permet à ceux-ci de les répudier, de les tuer même, ſi elles ſont convaincues d'adultere, d'empoiſonnement, d'ivreſſe, ou de fabrication de fauſſes clefs. Ces mêmes loix donnent

aux peres un empire absolu sur la liberté, les biens & la vie de leurs enfans.

Romulus fait le dénombrement de son peuple, le divise en dix curies, & distribue à chacun deux arpens pour sa subsistance. L'établissement d'un sénat succéde à ce partage; ce sont les principaux citoyens, qui doivent être à la fois les ministres du prince & les protecteurs du peuple. Les affaires les plus importantes sont portées à ce tribunal, où tout se décide a la pluralité des voix. On les nomma peres, & leurs descendans patriciens, origine de la premiere noblesse. Les dignités civiles, militaires & religieuses leur appartenoient à l'exclusion des plébéiens. Ceux-ci obéissoient à des magistrats particuliers, qui recevoient les ordres du sénat. On tira de chaque curie dix hommes de cheval, qui formerent l'ordre des chevaliers, & tinrent le milieu entre les patriciens & le peuple. Ce dernier, quoique composé, d'esclaves, & de pâtres, voulut, comme les autres, participer au gouvernement. Tout ce qui regardoit la

guerre ou la paix, la création des magiſtrats, l'élection même du ſouverain, dépendoit de ſes ſuffrages.

Telle étoit la conſtitution fondamentale de cet état, qui n'étoit ni purement monarchique, ni entiérement républicain. Le roi, le ſénat & le peuple vivoient, pour ainſi dire, dans une dépendance réciproque, d'où il réſultoit un équilibre d'autorité, qui, en modérant celle du prince, aſſuroit le pouvoir du ſénat & la liberté du peuple. Pour attacher ces différens ordres par des liens & des bienfaits mutuels, il fut permis aux plébeïens de ſe choiſir, parmi les ſénateurs, des patrons obligés de les aſſiſter de leur crédit & de leurs conſeils. Chaque particulier, ſous le nom de client, prenoit, de ſon côté, les intérêts de ſon patron, contribuoit à la dot de ſes filles, au paiement de ſes dettes; & ces devoirs réciproques formoient autant d'engagemens ſacrés, qu'on n'auroit pas violés impunement.

Numa ſuccede à Romulus. Sage, modéré, équitable, mais manquant des qualités guerrieres, il cherche à faire briller des vertus pacifiques, & travaille à tourner les eſprits du côté de la religion. Il bâtit des temples,

établit des fêtes ; & pour autoriser ces pieuses institutions, il feint de les avoir reçues de la nymphe Egerie, qui lui a révélé la maniere dont les Dieux veulent être servis & adorés. C'est elle, dit-on, qui lui inspira la création des vestales.

Le respect qu'on portoit à ces Vierges spécialement consacrées à la religion, leur donnoit plus de pouvoir que les loix n'en accordoient aux premiers magistrats. Un licteur portoit les faisceaux devant elles lorsqu'elles marchoient en public ; & les consuls mêmes se détournoient de leur chemin pour leur faire honneur. Quand elles rencontroient un criminel qu'on menoit au supplice, elles lui sauvoient la vie, pourvu qu'elles assurassent qu'elles n'avoient point prévu cette rencontre. On les croyoit aussi en justice sur leur simple parole ; il n'étoit pas permis de leur faire prêter serment ; & leur entremise n'étoit jamais sans effet. Elles avoient une place distinguée aux jeux, aux spectacles, & dans toutes les cérémonies publiques. C'étoit entre leurs mains, que les premiers de Rome déposoient leurs testamens,

& qu'on remettoit les actes les plus importans & plus secrets. Si elles tomboient malades, les femmes de qualité se faisoient honneur de leur tenir compagnie & de les servir.

Malgré tant de distinction, on trouvoit peu de peres qui voulussent donner leurs filles pour remplir les places vacantes. Ce qui n'est pas étonnant, quand on considere le genre de mort auquel étoient condamnées celles qui violoient le vœu de chasteté qu'elles faisoient profession de garder toute leur vie. Le chef des prêtres, après avoir dégradé la coupable, lui ôtoit ses vêtemens; ensuite on l'étendoit dans une bierre sur un brancard; & lorsque par une marche lugubre & effrayante, elle étoit arrivée au lieu du supplice, on la descendoit toute en vie dans une fosse; on lui laissoit une lampe allumée, une cruche d'eau, du pain & du lait; & on refermoit la fosse. Le complice de son crime étoit fouetté jusqu'à ce qu'il expirât sous les coups.

L'histoire place sous le regne de Tullus Hostilius, successeur de Numa, le fameux combat des Horaces & des Curiaces. Albe & Rome étoient en guerre; pour épargner le sang des deux

peuples, on propose de choisir de part & d'autre trois combattans qui décideront de la destinée des deux villes. L'empire doit être le prix du parti victorieux. Vous savez le sort des trois Curiaces & des deux Horaces qui périssent dans le combat. Rome triomphe par le courage & l'adresse du troisieme frere. On montre l'endroit, où rentrant dans la ville revêtu de la cotte d'armes de son ennemi, il rencontre sa sœur, Amante d'un des Curiaces, répandant un torrent de larmes, s'arrachant les cheveux, & faisant contre son frere les plus terribles imprécations. Irrité d'une douleur si déplacée, le jeune héros, dans les transports de sa colere dit à cette fille désolée, en la frappant du même fer dont il venoit d'immoler son amant : « porte » lui cette passion insensée, qui te fait » préférer un ennemi mort à la gloire » de ton frere & de ta patrie ».

Ancus Martius, petit-fils de Numa, succéde à Tullus; & comme il tiroit toute sa gloire de son aïeul, il crut devoir imiter ses vertus pacifiques & son attachement à la religion. Parmi les circonstances de son regne, qui font époque, on se rappelle qu'il institua les

cérémonies sacrées, qui, sous le nom de Féciales, devoient précéder les déclarations de guerre. Avant que de prendre les armes, on envoyoit aux ennemis un hérault, qui, en arrivant sur la frontiere, s'écrioit à haute voix : « Ecoutez Jupiter ; & vous Junon, » écoutez ; écoutez, Dieux du ciel, » de la terre & des enfers ; je vous » prends à témoins que ce peuple est » injuste ; & comme il a outragé le » peuple Romain, le peuple Romain » & moi, du consentement du sénat, » lui déclarons la guerre ».

Ancus & son prédécesseur ruinerent la ville d'Albe & le pays Latin, en transporterent les habitans à Rome, & réunirent leur territoire à celui de cette capitale. Tarquin l'ancien vient après eux, & crée cent nouveaux sénateurs choisis parmi les familles Plébeïennes. Il profite du loisir de la paix, pour faire rebâtir les murs de Rome, environne la place de galeries, l'orne de temples & de salles destinées aux tribunaux de justice, aux écoles publiques, & fait construire des conduits souterrains, qui entraînent toutes les immondices hors de la ville. Un peuple

naiſſant qui débute ainſi, paroît fait pour être le modele des autres peuples. Le beau ſiecle de Louis XIV ne s'aviſa pas de cette derniere & utile entrepriſe; il étoit réſervé à M. de Turgot de l'imaginer & de l'exécuter.

Servius, ſucceſſeur de Tarquin, entreprend de faire paſſer toute l'autorité dans le corps des patriciens; & dans ce deſſein, il établit des diſtinctions entre les divers ordres de l'état. Pour achever ſon ouvrage, il ſonge à abdiquer la royauté, & à réduire le gouvernement en pure ariſtocratie; mais ce projet n'a aucun effet par l'ambition de ſon gendre, Tarquin le ſuperbe, qui, dans l'impatience de régner, fait aſſaſſiner ſon beau-pere, & s'empare de la couronne.

Le nouveau roi embellit la ville d'édifices publics; & comme on travailloit aux fondemens d'un temple commencé par ſon aïeul, on trouva la tête d'un homme encore en chair, d'autres diſent d'un cheval, qui s'étoit conſervée ſans corruption, & fit donner à cette conſtruction le nom de capitole. Les augures, qui tiroient avantage des moindres événemens, en prirent occaſion de publier que Rome

seroit un jour la capitale de l'univers.

Le projet de bâtir un temple à Jupiter avoit été formé par Romulus lui-même, lorsqu'après l'enlevement des Sabines, il eut triomphé de ses plus proches voisins. Sa reconnoissance pour les Dieux lui fit concevoir ce dessein, dont il désigna la place sur le Mont Tarpeïen, nom que portoit alors la double colline, sur laquelle fut construit, d'une part, le temple de Jupiter Capitolin, de l'autre, une citadelle. Ainsi le capitole devint, à juste titre, l'objet de la vénération du peuple Romain. Sans déterminer l'étendue, ni donner la description de ce qu'étoit alors ce double édifice, je dirai seulement que Sylla y ajouta de nouveaux ornemens; qu'il fut brûlé sous Vitellius, rétabli par Vespasien, & que Domitien y fit transporter des colonnes d'Athenes.

La statue du Dieu le représentoit assis, la foudre d'une main, la lance de l'autre. C'est-là qu'étoient les trophées des vainqueurs, les dépouilles des vaincus, une quantité immense de présens faits par les consuls, les généraux, les rois, les empereurs; on y voyoit les tables de bronze, sur lesquelles on avoit gravé les principaux

événemens & les loix de la république. Au-dessous du temple étoient les livres de la Sybile de Cumes, enfermés sous la garde des Décemvirs. Quelle imagination ne remue pas la premiere vue de ce siege fameux de l'empire du monde, où furent conduits en triomphe les rois & les dépouilles des nations, & qui jouit encore de l'éternité attachée aux destinées de Rome. C'est delà que partoient les Scipions, les Pompées, les Césars pour aller subjuguer l'univers! c'est là que s'assembloient les sénateurs pour les affaires les plus importantes de l'état. Les chevaliers Romains, assis sur les degrés du vestibule, veilloient à la sûreté des magistrats. Les plus puissans rois de l'Asie s'honnoroient d'y être admis ; & les prisons placées au bas du temple, renfermoient les princes destinés à la mort, après avoir servi à la pompe des triomphateurs.

Accoutumés, dès l'enfance, à regarder ce lieu formidable comme le centre de la puissance Romaine, on imagine y retrouver encore le monument le plus respectable de la terre ; mais si cette idée peut avoir eu quelque

fondement, les choses ont changé de face. A la fierté d'un gouvernement arbitraire, a succédé une administration douce & tranquille, qui ne connoît d'autres armes que la persuasion. Aussi le capitole, cette premiere forteresse des Romains, se présente-t-il actuellement sous une forme différente. Ouvert de tous côtés, chacun y peut aborder librement ; ses édifices, sa décoration ne respirent que la paix ; & ce qu'on y conserve encore de monumens antiques, ne sert qu'à prouver l'anéantissement de la république & de l'empire.

Le capitole moderne a été élevé sur les ruines de l'ancien ; & Michel-Ange qui en a donné le plan, a su répandre dans les trois corps de l'édifice, dans les accompagnemens & sur leurs avenues, le caractere de grandeur & de majesté convenable à leur destination. Le bâtiment du fond est l'hôtel-de-ville & le palais où réside le sénateur, personnage unique, reste informe de ce sénat auguste, qui gouvernoit l'univers. Les conservateurs de la cité, espece d'officiers municipaux, foibles images des anciens

Ediles, occupent les deux autres, le tout conſtruit ſur des voûtes antiques, ſeuls veſtiges de l'ancien Capitole. On y arrive par un large eſcalier, dont la rampe eſt ſi douce, qu'en la couvrant de ſable, le pape peut y monter à cheval avec tout ſon cortege, quand, après ſon inſtallation, il va prendre poſſeſſion de ſa capitale. Cette cavalcade, compoſée de toute la nobleſſe Romaine, en cheveux naiſſans, en habit noir, en manteau, le chapeau ſous le bras, précédée ou ſuivie de la haute & baſſe prélature, eſt magnifique ſans doute; mais, pour l'admirer, il faudroit oublier ces marches à jamais mémorables, qui ſe faiſoient à ce même Capitole dans les triomphes des Scipions & des Paul Emille. Des prêtres en ſoutanes prennent ici la place de ces rois captifs, que les vainqueurs de l'Afrique & de l'Aſie traînoient, chargés de chaînes, à la ſuite de leur char.

Le grand eſcalier eſt bordé de deux baluſtrades, dont le bas eſt terminé par deux ſphinx antiques qui jettent de l'eau, & le haut par les ſtatues coloſſales de Caſtor & de Pollux en marbre Grec, tenant leurs chevaux par la

bride. Au milieu de la place est la statue équestre en bronze de Marc-Aurele, qu'on m'avoit toujours vantée comme le plus beau monument qui existe en ce genre. Le cheval sur-tout, passe pour un chef-d'œuvre; & j'ai souvent entendu citer les paroles que lui adressoit Pierre de Cortone : " Marche „ donc; ne sais-tu pas que tu est vi- „ vant „? Je sais que ce jugement n'est pas sans contradicteurs; & qu'aux yeux de plusieurs gens de goût, ce coursier si admiré des anciens, si prôné par les modernes, & l'objet des extases de tous les voyageurs, ne paroît qu'une foible & médiocre production. Cette diversité d'opinions excitant ma curiosité, j'ai donné la plus grande attention à l'examen de cette fameuse statue, ou plutôt à ce qu'en disoient, en ma présence, deux amateurs que le hasard me fit rencontrer dans cet endroit du Capitole. Leur entretien, que je vous rends mot à mot, m'a paru également impartial & lumineux.

" Ce morceau de sculpture en fonte „ est le plus considérable & le mieux „ conservé de l'antiquité. On prétend „ qu'il est de ce précieux métal de Co-

„ rinthe ſi vanté des anciens ; mais il
„ ne ſemble pas d'une autre nature que
„ le bronze ordinaire. Il a pourtant, au
„ coup d'œil, une couleur un peu jaune,
„ ſur-tout dans les endroits les moins
„ expoſés à l'influence de l'air. La
„ ſtatue eſt d'une aſſez médiocre pro-
„ portion ; les différentes parties du
„ cheval ſont bien deſſinées ; la tête
„ ſur-tout eſt pleine de vie & bien pla-
„ cée ; mais ne pourroit-on pas faire au
„ ſculpteur le reproche de n'avoir point
„ choiſi pour modele une nature plus
„ parfaite ? Quoique le cheval ſoit
„ aſſez beau, & proportionné dans ſon
„ eſpece, je ne le trouve pas d'une
„ forme aſſez noble pour porter un
„ empereur. On peut encore obſerver
„ qu'il eſt trop ouvert, & a les jambes
„ de devant & de derriere beaucoup
„ trop écartées. Les narines ſont un
„ cercle ſans reſpiration & ſans mou-
„ vement ; les plis formés par l'ouver-
„ ture de la bouche, ſont arrangés
„ comme on voit des brins d'oſier dans
„ le tiſſu d'une corbeille.

„ La figure de Marc-Aurele n'offre
„ rien d'impoſant, la tête du prince eſt
„ plutôt celle d'un philoſophe, que

„ d'un ſouverain. Il y a pourtant lieu de
„ croire qu'elle eſt reſſemblante; tous
„ les buſtes de cet empereur ont les
„ mêmes traits, le même air de tête.
„ L'attitude du reſte de la figure n'a
„ guere plus de majeſté. Le corps eſt
„ mal placé, & trop en avant. Les
„ cuiſſes ſont maigres, frêles & plates.
„ Les jambes paroiſſoient mieux faites;
„ mais les pieds ſont d'une trop longue
„ proportion, & d'une très-mince
„ épaiſſeur „.

Ayant oſé prendre la liberté d'oppoſer à ces Meſſieurs, les ſuffrages de toute l'Italie en faveur de cette ſtatue, ils me répondirent que " les Italiens,
„ admirateurs paſſionnés de toutes les
„ richeſſes qu'ils poſſedent, ne peuvent
„ porter qu'un jugement aveugle & ſans
„ conſéquence; que le ſeul mot d'an-
„ tique excite dans leur cerveau une
„ agitation, & dans leur ame un en-
„ thouſiaſme, qui va quelquefois juſ-
„ qu'au délire : témoin, ajouterent-ils,
„ le tour excellent que leur joua Michel-
„ Ange, quoiqu'Italien. Indigné de les
„ voir ramper ſans diſcernement au
„ pied des monumens antiques, cet
„ artiſte immortel fit un cupidon de

„ marbre, qu'il enterra ſecrettement
„ après en avoir caſſé un bras. On
„ trouva la ſtatue en faiſant une fouille,
„ on ſe récria ſur la beauté de ce chef-
„ d'œuvre; un cardinal en fit l'acqui-
„ ſition à grands frais; Michel-Ange
„ préſenta le bras caſſé; & le prélat
„ honteux de ſa mépriſe, ſe défit auſſi-
„ tôt de ce mauvais ouvrage; mauvais,
„ puiſque l'artiſte étoit vivant „.

Cette converſation ſur la ſtatue de Marc-Aurele, en fit naître une autre ſur la perſonne même de ce prince, que nos amateurs, auſſi verſés dans la ſcience de l'hiſtoire, que dans la connoiſſance des beaux arts, ne traiterent pas mieux que ſon effigie. En accordant à cet empereur des vertus qu'on doit deſirer de voir aſſiſes ſur le trône, ils lui refuſerent les talens & les qualités qui font les grands rois. " Que l'on
„ conſulte, diſoient-ils, tous les hiſto-
„ riens; & l'on verra que ſa paſſion
„ pour la philoſophie dégénéroit ſou-
„ vent en pédantiſme; qu'à force de
„ vouloir mériter la réputation de
„ prince bon, doux & pieux, il tomba
„ dans une moleſſe incompatible avec
„ les vertus propres d'un ſouverain;

„ que négligent à punir les crimes, il „ en vint au point d'imaginer qu'il ne „ devoit pas même s'en informer, & „ que tandis qu'il s'amusoit à disputer „ sur des matieres de philosophie, ou „ à disserter sur l'art de régir les peu-„ ples, il laissoit les gouverneurs „ piller les provinces. Il parloit de la „ clémence, du juste, de l'honnête ; „ mais pour ce qui regarde le gouver-„ nement, il n'en avoit aucune con-„ noissance : il protegea, exclusivement „ à toute autre, la secte des stoïciens „ qu'il avoit embrassée ; c'est une tache „ à sa mémoire. Un particulier peut, „ sans conséquence, adopter telle opi-„ nion, telle absurdité philosophique „ qu'il juge à propos ; mais un empe-„ reur, un roi, un chef quelconque, „ n'épouse aucune secte, aucue parti. „ Image de la divinité, il doit voir „ d'un œil indifférent les systêmes, les „ erreurs, les disputes des hommes, & „ travailler également au bonheur de „ tous.

„ Marc-Aurele fut un prince superſ-„ titieux & foible, qui se porta plu-„ sieurs fois aux plus grandes extrava-„ gances. On le vit assembler des prêtres

„ de

» de toutes les contrées, employer les » maléfices, & introduire des religions » qui, jusqu'à lui, n'avoient point » été connues des Romains. On sait » que c'est par un lâche respect humain, » & pour plaire au sénat & au peuple, » qu'il persécuta les chrétiens. Quoi- » qu'il les connut assez pour rendre » justice à l'innocence & à la sainteté » de leurs mœurs, il n'eut ni le courage, » ni la fermeté de les protéger.

» Sa tolérance à l'égard de Faustine sa » femme, dont les débauches révol- » toient tout l'Empire, excédoit les » bornes de la philosophie. Le sénateur, » le chevalier Romain étoit confondus, » chez cette nouvelle Messaline, avec le » Plébéïen, l'Esclave & l'Affranchi. » Souvent elle faisoit paroître à ses » yeux des matelots & des gladiateurs » nus, pour choisir ceux qu'elle jugeoit » les plus propres à satisfaire sa lubri- » cité. Marc-Aurele, très-instruit de ses » déréglemens, feignoit de les ignorer; » & l'on ajoute que ce prince, ce grand » philosophe élevoit aux premieres » charges, ceux qui venoient de souil- » ler sa couche impériale. Après la » mort de sa femme, il la fit mettre

» au nombre des Déesses, lui érigea un
» temple & des statues, institua en son
» honneur une communauté de filles,
» & obligea les nouvelles mariées de
» venir, avec leurs maris, offrir un
» sacrifice à la nouvelle divinité.

» Il fit plus, il eut la barbare in-
» dulgence de confier l'éducation de
» Commode, son fils & son succes-
» seur, à des maîtres corrompus, &
» ne les éloigna, que lorsqu'ils l'eurent
» perdu sans ressource. On lui en donna
» de nouveaux ; Commode les trouva
» trop séveres ; ce pere eut la foiblesse
» parricide de lui rendre les anciens,
» qui mirent le comble à sa déprava-
» tion. Au lieu de tout cet attirail de
» philosophie, que Marc-Aurele traî-
» noit à sa suite, au lieu de toutes les
» belles maximes de morale qu'il débi-
» toit avec emphase, de ce manteau
» des Sophistes grecs, dont il affubloit
» ses épaules, n'eût-il pas mieux valu
» qu'il veillât sur la conduite de sa
» femme, de son fils, & qu'il laissât à
» l'Empire un successeur qui le gou-
» vernât avec sagesse, & non un
» monstre, qui en fut l'opprobre & le
» tyran » ?

Cette vive & forte déclamation contre le meilleur des Césars, n'a point diminué la vénération que m'avoient inspirée les ouvrages de cet empereur. J'aime toujours à le voir tel que les Historiens le représentent, constant & modeste, clément & juste ; aussi indulgent pour les autres, que rigide pour lui-même ; insensible à la vaine gloire, inébranlable dans ses desseins qu'il ne formoit qu'après de mûres réflexions ; ennemi des délateurs, toujours égal, toujours le maître de son ame, toujours soumis à la providence & à la raison ; incapable de déguisement, vrai dans ses paroles comme dans ses actions, jamais ni impatient ni inquiet ; très-prompt à pardonner les fautes, quand elles n'offensoient que lui seul, & inexorable, quand l'intérêt public le forçoit à les punir ; sans cesse occupé du bonheur de ses peuples & du plaisir de faire du bien aux hommes ; l'ami compatissant & le pere des pauvres ; tel étoit Marc-Aurele, au milieu des alarmes & des calamités de la guerre comme dans le sein de la paix. Tous les états, toutes les conditions furent l'objet de ses soins bienfaisans. Les

pupilles eurent un protecteur qui prit soin de leurs intérêts ; les talens utiles furent encouragés ; le mérite eut des récompenses ; la vertu, des dignités & des honneurs. Un citoyen sage & vertueux étoit sûr de l'estime & des bonnes graces de son empereur ; & c'est ainsi que ce prince prouvoit à tous ses sujets la vérité de ce mot de Platon : « Que les peuples seroient heu» reux, si les philosophes étoient rois, » ou si les rois étoient philosophes ».

La description des bâtimens, des statues, des peintures qui ornent le nouveau capitole, ne vous donneroit qu'une idée imparfaite de ce qu'il représente réellement. Sans entrer dans ce détail, j'indiquerai les principaux objets qui ont fixé mon attention. Parmi les antiques, la louve de bronze qui allaite Remus & Romulus ; elle porte encore les marques de la foudre, dont Cicéron dit qu'elle fut frappée le jour de l'assassinat de César ; deux oies du même métal, très-anciennement placées au vieux capitole, pour conserver la mémoire de celles qui sauverent cette forteresse ; la tête du premier des Brutus qui détruisit la royauté ;

mélancolie, pensée profonde, fermeté d'ame, sévérité, tels sont les traits de ce fameux républicain, dont le nom est devenu la terreur des rois; on croit que ce buste fut fait par ordre du second Brutus, & placé au capitole comme une apologie de l'assassinat de César; le berger Marzius qui s'arrache une épine du pied; un lion qui dévore un cheval; la colonne rostrale du consul Duillius qui remporta la premiere victoire navale; le sénat fit faire cette colonne & frapper des médailles en son honneur; Jules César en habit militaire, & vis-à-vis, la statue d'Auguste érigée après la bataille d'Actium; celle de Messaline, qui a toute la physionomie d'une femme sans pudeur, fatiguée, mais insatiable dans ses débauches.

Les peintures représentent les principaux traits de l'histoire romaine. Remus & Romulus dans l'instant où Faustule les trouve sous le figuier; sa femme s'approche pour les tirer de dessous la louve qui les allaite. Romulus trace avec le soc d'une charrue le premier circuit de Rome

naiſſante ; l'enlevement des Sabines ; l'établiſſement des veſtales & du culte religieux, le combat des Horaces & des Curiaces ; une femme préſente à Tarquin le livre des Sybilles ; Mutius Scevola ſe brûle la main en préſence de Porſenna ; Brutus ſur ſon tribunal condamne ſes fils à la mort ; Horatius Coclès s'oppoſe lui ſeul ſur le pont Sublicius au paſſage des Toſcans ; Curtius, ſe dévoue pour la patrie, & ſe précipite dans l'abyſme qui ne peut être comblé que par un pareil ſacrifice.

Un des bâtimens du capitole eſt uniquement deſtiné à renfermer les monumens antiques ſervant à l'hiſtoire de la nation & à celle des arts ; tels que des inſcriptions, des bas-reliefs, des ſtatues, des autels, des tombeaux, des idoles bien conſervés, rangés dans un bel ordre, & tenus avec autant de propreté que de ſoin. Cette collection commencée par Innocent X, continuée par Clément XII, a été conſidérablement augmentée par Benoît XIV. Pluſieurs cardinaux y ont fait placer des morceaux dignes de figurer dans ce riche & immenſe

dépôt ; & une inſcription miſe au bas de chaque monument, conſerve la mémoire du bienfaiteur.

Je ſuis, &c.

A Rome, ce 6 Février 1758.



LETTRE CCCXL.

SUITE DE ROME.

L'AMBITION excessive & la cruauté du fondateur du capitole excite un mécontentement général, que l'impudicité de son fils, & la mort de Lucrece font éclater. Vous connoissez ce grand événement ; vous savez, ou du moins on raconte, que ne pouvant survivre à la violence qu'elle venoit de souffrir, Lucrece fit appeler son pere, son mari, ses parens, ses amis, ses voisins, leur demanda vengeance, & s'enfonça un poignard dans le cœur. Lucius Junius, sur-nommé Brutus à cause de l'air hébété qu'il affectoit pour échapper à la tyrannie, laisse tomber le masque, & se montrant à découvert : « Oui, » dit-il, en saisissant le poignard en- » sanglanté, je jure de venger cet » outrage, & prends les Dieux à té- » moins, que je répandrai tout mon » sang, plutôt que de souffrir qu'aucun » homme regne désormais dans ma

» patrie ». Les assistans font le même serment ; les Tarquins sont chassés ; & la royauté est prescrite.

L'état républicain succede au monarchique ; on élit deux magistrats annuels, auxquels on donne le nom de consul ; Brutus, l'auteur de la liberté, & Collatin, mari de Lucrece, occupent ces deux places. Il se forme un parti en faveur de Tarquin ; les fils de Brutus sont à la tête ; & condamnés comme traîtres à l'état, ils subissent l'arrêt de mort par ordre & sous les yeux même de leur pere.

La division qui survient entre le peuple & le sénat, oblige Rome de créer un magistrat nouveau, supérieur aux consuls même, sous le nom de dictateur. Cette charge donnoit pouvoir de vie & de mort sur tous les citoyens sans aucune voie d'appel. Les fonctions des consuls cessoient en lui ou lui étoient subordonnées. Il pouvoit lever des troupes ou les congédier à sa volonté. Quand la guerre étoit déclarée, il commandoit les armées, & y décidoit des entreprises militaires, sans être obligé de prendre l'avis ni du sénat ni du peuple. Il nom-

moit le général de la cavalerie, qui étoit à ses ordres & lui servoit de lieutenant ; & après que son autorité étoit expirée, il ne rendoit compte à personne de son administration.

Les brouilleries cessent pour quelque tems, se renouvellent ensuite, & deviennent si vives, que les Plébéiens se retirent sur le mont sacré. Il faut, pour les faire rentrer dans Rome, leur accorder l'abolition de toutes les dettes, & consentir à la création des tribuns du peuple.

Ces magistrats, établis pour empêcher l'oppression des Plébéiens, tâchent de détruire l'autorité du sénat en créant des édiles, auxquels on attribue une partie des affaires auparavant réservées aux consuls. Le sénateur Coriolan, ainsi nommé de la prise de Corioles, se déclare contre les entreprises des tribuns. Cité devant le peuple pour rendre compte de ses démarches, il refuse de reconnoître ce tribunal. Le sénat intervient en sa faveur, l'abandonne ensuite, & renvoie à la magistrature Plébéienne la décision de ce différent. Condamné à un exil perpétuel, Coriolan se retire chez les Volsques, & leur

fait prendre les armes contre sa propre patrie. Il entre sur les terres de la république à la tête d'une armée nombreuse ; tout plie devant lui ; Rome même a tout à craindre ; mais elle est délivrée du danger par la prudence & les larmes de la mere & de l'épouse de Coriolan.

Cincinnatus est tiré de la charrue pour commander les armées en qualité de dictateur, & choisit, pour général de la cavalerie, un patricien d'une rare valeur, mais qui, pour n'avoir pas eu le moyen d'acheter & de nourrir un cheval, n'a encore servi que dans l'infanterie. Ainsi toute l'espérance de la république, attaquée au dehors & divisée au dedans, se trouve renfermée dans un vieux laboureur & dans un simple fantassin. Ils défont les ennemis, & rentrent triomphans dans Rome. A la nouvelle de cette victoire, le sénat honteux qu'un si grand homme vieillisse dans la pauvreté, lui fait offrir la meilleure part du butin ; mais le dictateur croit devoir un plus grand exemple à sa patrie, & préfére aux richesses une pauvreté

glorieuse, qu'il regarde comme le soutien de la liberté.

Le défaut de loix nécessaires à la bonne constitution d'une république, occasionne sans cesse de nouveaux troubles. On envoie des ambassadeurs à Athenes, pour recueillir celles de Solon; & l'on choisit des commissaires qui, sous le nom de Décemvirs, doivent travailler à leur rédaction. Ils en forment la loi des douze tables, fondement de tout le droit civil des Romains. Cette nouvelle magistrature gouverne d'abord avec une équité dont le peuple est si satisfait, qu'il lui laisse usurper le pouvoir suprême; & Appius se fait nommer chef de ce college.

Un jour que ce patricien, de l'illustre maison de Claudia, étoit assis à son tribunal, il voit passer une jeune fille d'une beauté rare, qui alloit avec sa nourriture aux écoles publiques. Il la regarde avec un plaisir secret; sa curiosité redoublant le lendemain, il la trouve encore plus belle; & comme il la voit tous les jours, il conçoit pour elle une passion violente, dont les suites sont également funestes à l'un & à l'autre. On lui avoit appris que cette

jeune personne étoit d'une famille Plébéïenne ; qu'elle se nommoit Virginie ; qu'elle avoit perdu sa mere, & que son pere Virginius servoit en qualité de Centurion. Il auroit bien voulu l'épouser ; mais, outre qu'il étoit marié, il n'ignoroit pas que les loix défendoient ces sortes de mésalliances. Il se vit donc réduit à ne pouvoir espérer l'accomplissement de ses desirs, que par la voie honteuse de la séduction ou de la violence. Le pere de cette jeune infortunée apprend le danger qui menace sa fille, quitte l'armée, vient à son secours, l'arrache des mains du ravisseur, & se trouve dans la cruelle nécessité de lui enfoncer le poignard dans le sein pour lui sauver l'honneur, & la dérober à la brutalité du Décemvir. Les armées se soulevent, obtiennent la cassation d'une charge qui dégénere en tyrannie ; & Virginius, devenu tribun du peuple, se venge d'Appius qui périt dans les fers.

Les événemens de la guerre peu favorable aux Romains, les forcent d'avoir recours à un dictateur ; & c'est Camille, le plus grand capitaine de son siecle, qu'on éleve à cette dignité. Son

premier exploit est la prise de Veïes, dont le siege duroit depuis dix ans. Cette nouvelle est reçue avec des transport de joie; les temples retentissent d'actions de graces; & l'on ordonne des prieres publiques, pour remercier les dieux de cette victoire; ce qu'on n'avoit point encore pratiqué dans les plus grands succès de la république. Camille ne trouve dans ses concitoyens, que des sentimens d'ingratitude. Le peuple, sous les plus légers prétextes, demande son exil; & ce général prend le parti de se bannir lui-même, plutôt que de voir la honte d'une condamnation attachée à son nom. Il prie seulement les dieux du capitole, que ce peuple ingrat se repente bientôt d'avoir payé ses services par un outrage.

On crut que ces imprécations avoient attiré la guerre des Gaulois; du moins ces deux événemens se suivent-ils de si près, que le peuple, toujours superstitieux, attribue la perte de Rome à l'exil de Camille. Brennus entre dans la ville, s'en rend maître, & tout ce qui se trouve d'habitans qui n'a pu s'échapper, passe par le fer de l'en-

nemi. Le général Gaulois investit le capitole, & fait sommer ceux qui s'y sont renfermés, de lui livrer. Déjà il est sur le point de l'avoir par surprise ; ses soldats montent la nuit à la faveur des ténébres, grimpent de rocher en rocher ; & se donnant la main les uns aux autres, ils arrivent au pied de la muraille. La sentinelle étoit endormie ; & les Gaulois commençoient à escalader la muraille, lorsque des oies sacrés, qu'on nourrissoit près du temple de Junon, par leurs cris redoublés & leurs battemens d'ailes, réveillent les soldats endormis. Dans le moment on court aux armes ; le patricien Manlius se présente le premier, & précipite, du haut des murs, deux Gaulois qui déja embrassoient les crénaux pour s'élancer dans la citadelle. La garnison se répand dans tous les postes, & acheve de repousser l'ennemi prêt à se rendre maître de la place. Camille, quoique banni de sa patrie, n'avoit pas balancé de venir à son secours.

Le péril n'est pas plutôt écarté, que les divisions intestines recommencent. Manlius, accusé de vouloir se faire dé-

clarer roi de Rome, est précipité du haut du capitole; & ce lieu, qui avoit été le théatre de sa gloire, devient celui de son infamie & de son supplice. Après bien des brigues employées par les Plébéïens pour pouvoir remplir une des deux places du consulat, ils obtiennent enfin ce qu'ils ont souhaité avec tant d'ardeur.

Nous touchons aux guerres de Rome & de Carthage. Ce dernier nom rappelle les victoires d'Annibal, les délices de Capoue, la fermeté de Régulus, le triomphe des Scipions. Le nom de Jugurtha n'est pas moins célebre dans les guerres de Numidie. Ce Roi vaincu par Metellus, dépouillé de ses états, livré à Sylla, est traîné comme un esclave à la suite du char de Marius. Après avoir servi de spectacle aux Romains depuis la porte triomphale jusqu'au capitole, le bourreau lui déchire sa robe royale, & l'enferme dans un cachot où il est condamné à mourir de faim.

Sylla jette les fondemens de sa gloire & de la tyrannie dont il fait le premier entendre la voix dans le sein d'une république. Cet homme, également

célebre, & par son ambition, & par le mépris des honneurs, est remplacé par César & Pompée, qui portent au plus haut degré la grandeur de Rome, & anéantissent les restes de la liberté. Pompée se distingue sur-tout en Espagne contre Sertorius, en Asie contre Mitridate, & dans la guerre contre les pirates. On confie à Lucullus le soin d'abattre le parti du gladiateur Spartacus. La conjuration de Catilina éclate dans ces circonstances ; & dans ce même tems, César se livre aux premiers mouvemens de son ambition. Mais comme le mérite de Pompée ralentiroit sa course, il lie son sort au sien, & forme avec lui & Crassus le premier triumvirat de Rome. Ces trois hommes partagent toute l'autorité. César obtient le gouvernement des Gaules dont il a fait la conquête ; Crassus celui de l'Asie où il meurt ; & Pompée celui de l'Espagne qu'il exerce par ses Lieutenans.

Les succès de César lui donnent de la confiance, & soutiennent ses vues ambitieuses. Pompée en conçoit de la jalousie ; delà cette guerre civile, dont les éclats désolent tout l'Empire. César, vain-

queur à Pharſale, gouverne Rome en deſpote ; mais abuſant de ſon pouvoir, il lui en coûte la vie. Il avoit adopté le jeune Octave qui entre dans tous ſes projets, auſſi fortuné à la guerre, plus heureux dans la paix, & non moins funeſte à la tranquillité de Rome. Antoine eſt d'abord ſon ennemi ; puis ils ſe racommodent pour former avec Lépide, un ſecond triumvirat qui produit un nouveau partage de l'Empire. Antoine va en Aſie, où il acquiert plus de célébrité par ſes amours que par ſes victoires. Un fils de Pompée ſoutient les reſtes du parti de ſon pere en Sicile ; Octave s'applique à l'abattre ; & la ſuite de cette guerre le débarraſſe de Lépide. Antoine & Octave ne tardent pas à entrer dans des ſentimens de rivalité, qui finiſſent par perdre Antoine qui ſe tue ; & Cléopatre n'ayant pu réuſſir à ſubjuger ſon vainqueur, ſe donne la mort. Octave, reſté ſeul, & déſormais connu ſous le nom d'Auguſte, ne penſe plus qu'à affermir ſon autorité, en plaçant à côté de lui ſur le trône la modération & la juſtice ; c'eſt de lui que l'Empire prend ſa véritable conſiſtance. L'héroïque ſim-

plicité des premiers âges en avoit préparé la grandeur future : il monte au plus haut point de sa puissance; mais à peine y est il parvenu, qu'il s'endort au sein de la gloire; la molesse & la volupté corrompent ses mœurs, énervent son courage, étouffent sa magnanimité; & ce vaste Empire, qui sembloit devoir être immortel, périt par une décadence insensible, & couvre enfin l'univers de ses débris.

Quel regne plus beau, plus juste, plus utile au genre humain, que celui d'Auguste ; & quel prince plus digne de régner ! Autant il avoit été cruel dans le triumvirat, autant il se montre bienfaisant en exerçant la suprême autorité. Il a la douce satisfaction de la tenir de ses sujets & de la leur faire aimer. On a cru que le discours qu'il prononça au sénat de Rome pour lui en proposer l'abdication, partoit d'une politique profonde; & le fait paroît assez vraisemblable; mais quel malheur pour Rome même, si ce prince n'eût pas regné ! Que d'établissemens utiles, que de traits de bienfaisance, quelle protection accordée aux sciences & aux arts !

Auguste voit naître sous son empire le sauveur des hommes, & meurt dans la soixante-seizieme année de son regne, quatorze ans après cet incompréhensible événement. On raconte que ce prince effrayé des coups de foudres redoublés sur le temple de Jupiter Capitolin, envoya consulter l'Oracle de Delphes pour en savoir la cause; que l'Oracle répondit qu'un enfant hébreu qui venoit de naître, le forçoit au silence, & le renvoyoit dans les enfers; que l'empereur éléva un autel au capitole avec cette dédicace: *Au premier né de Dieu*; pour quoi n'avoir pas conservé & l'autel & le temple, comme des monumens précieux pour la religion?

Ce prince laissa pour successeur Tibere, fils de sa femme Livie, qu'il avoit adopté. Vous savez qu'à Rome, quand on n'avoit point d'enfans, ni d'espérance d'en avoir, il étoit permis de s'en choisir dans une famille étrangere. On demandoit au pere de celui qu'on vouloit adopter, s'il consentoit d'abandonner son fils avec toute l'étendue de la puissance paternelle? On demandoit également

à l'enfant, s'il étoit content de cet accord ; & sur le consentement de l'un & de l'autre, celui-ci n'étoit plus sous la tutelle de son pere véritable ; il passoit sous le pouvoir de celui qui l'adoptoit. Il en prenoit le nom, auquel il ajoutoit celui de sa famille, pour marquer son extraction & sa naissance. Il étoit aussi permis à un pere d'abdiquer son fils, c'est-à-dire, de l'abandonner, de le chasser de sa maison, & de ne plus reconnoître pour son enfant. Un fils pouvoit de même se soustraire à l'autorité paternelle par l'émancipation, qui consistoit à le rendre maître de lui-même ; mais elle n'avoit lieu, que lorsque le pere étoit d'un mauvais exemple, ou qu'il exerçoit une trop grande sévérité sur sa famille.

Tibere placé sur le trône d'Auguste, contraignit quelque tems ses inclinations détestables, de peur que les Romains, regrettant le sang d'Octave, ne voulussent le substituer à sa place. Son coup d'essai fut la mort du jeune Agrippa ; il se défit bientôt de Germanicus ; & ayant ainsi écarté tous ses concurrens, il ne fut plus que cruel & vo-

luptueux à l'excès. Sa fureur du sang chercha par-tout des victimes, & sacrifia jusqu'à Séjan lui-même, après l'avoir fait l'instrument de ses barbaries. Les plus infâmes débauches étoient celles qui lui plaisoient davantage ; & pour laisser à l'empire un maître plus odieux que lui, il nomma Caligula, dernier fils de Germanicus.

L'histoire auroit dû imiter, pour ce successeur de Tibere, l'exemple du sénat de Rome, qui, pour effacer le souvenir de ce prince, fit fondre toute la monnoie de son tems. Jamais on ne vit rien de si bizarre, de si capricieux, de si cruel. Jamais on ne se joua du sang humain avec tant de licence & d'impunité. Claude, son oncle, se cachoit pour éviter la mort qu'on s'empressoit de donner à toute sa famille. Les soldats l'apperçoivent, & pour terminer les irrésolutions du sénat, le proclament empereur.

Ce Claude, si célebre par sa stupidité, fait d'abord quelques loix utiles, quelques conquêtes en Bretagne, & se distingue par quelques édifices publics ; mais les femmes l'abrutissent

& le rendent horriblement cruel par foiblesse. Sur la fin de sa vie il épouse Agripine, qui, pour le malheur de l'Empire, lui fait adopter Néron; & Néron monte sur le trône, au préjudice de Britannicus, fils véritable de Claude.

Le fils d'Agripine donne d'abord quelques belles espérances; mais il ne se distingue bientôt plus, que par des crimes qui déshonorent son regne, par son goût ridicule à monter sur le théatre, à y solliciter les applaudissemens publics comme un Histrion. Ce détestable prince, le modele des tyrans, & qui les a effacés tous, voit enfin l'Empire se révolter & n'a d'autre ressource, que de se donner la mort.

Galba lui succede par une de ces révolutions dont on n'avoit pas encore vu d'exemple. Ses propres troupes le font empereur en Espagne. Il soutient mal cet honneur, & n'est qu'avare & cruel. Il avoit adopté un fils, auquel il destinoit la couronne; mais Otton se fit élire par les soldats; & peut-être eût-il regné avec gloire, si on lui

en avoit donné le tems. Vitellius croit avoir le même droit de se faire couronner, & se soutient les armes à la main. Les troupes d'Otton sont battues; & celui-ci, pour ne pas exciter une plus longue guerre, se donne la mort. Vitellius, qui ne fait que manger, vit dans la turpitude, & meurt dans l'ignominie.

Vespasien est élu comme eux par les soldats, & se montre digne de l'Empire, par son amour pour la justice, par sa clémence, par sa sagesse. Titus son fils, lui succede, & fait les délices du peuple Romain. Son regne n'est célebre que par des bienfaits, que par des sacrifices qu'il fait faire sur lui-même, sur-tout en renvoyant Bérénice; mais ce regne ne dure que deux ans, non sans soupçon d'une cause violente de la part de Domitien, son frere & son successeur.

Ce nouveau maître paroît quelque tems affectionner le bien public, l'ordre & la justice; mais bientôt il se montre tel qu'il est, un monstre plus cruel que ceux qui l'ont précédé, parce qu'il est plus timide. Ses affranchis les plus chers, sa femme même, le voyant aussi

aussi dangereux dans ses amitiés que dans ses haines, prennent le parti de s'en défaire ; mais auparavant, ils jettent les yeux sur un successeur, & choisissent Nerva, vénérable vieillard, qui adopte Trajan, prince le plus accompli dont l'histoire fasse mention.

Trajan fut grand dans la paix & dans la guerre, recula les limites de l'empire jusqu'à Babylone, & avoit formé le projet de la conquête des Indes. Ce fut un bonheur d'être né sous son regne ; il n'y en a point eu de plus heureux, de plus glorieux pour le peuple Romain. Ayant toutes les vertus, il ne fut extrême dans aucune. L'histoire ne lui reproche que trop d'avidité pour les éloges, & sa persécutions contre les chrétiens.

Après la mort de ce prince, Adrien, son parent, fut proclamé empereur. Cet Adrien avoit des qualités éminentes, mais malheureusement compensées par beaucoup de vices. Savant, mais jaloux de ceux qui l'étoient plus que lui ; modeste & affable, mais vindicatif & cruel ; en écrivant sa prore vie, il eut soin de supprimer tout ce qui pouvoit le rendre odieux. Il resserra sagement

les limites de l'empire, par la crainte de ne pouvoir pas tout conserver, fit rebâtir Carthage & Jérusalem ; & après avoir été le persécuteur des chrétiens, il se déclara pour eux, & devint leur défenseur. Il déshonora la fin de sa vie par le meurtre d'une partie de sa famille, & finit par adopter Antonin le pieux qui devint son successeur.

Antonin fut juste, doux, paisible, & ne sévit que contre les chrétiens, sur le compte desquels il revint même avant sa mort, & laissa l'empire à son gendre Marc-Aurele, surnommé le philosophe. Ce dernier fait regner la justice, la paix, le bon ordre, s'occupe à rendre ses sujets heureux, à repousser les barbares, & ne laisse d'autre fils, d'autres successeur que Commode, ce monstre de déraison, d'extravagance, de cruauté, de folie, & de débauche.

Commode est remplacé par Pertinax, qui, de fils de marchand de bois, & de l'état de maître d'école, s'élevant par degrés, mérite enfin qu'on lui offre l'empire. Commode a tellement introduit la licence parmi les troupes, que Pertinax voulant y re-

mettre l'ordre, en devient la victime. Un Julien achete la puissance suprême, mais ne sait pas se maintenir contre les efforts de Severe. Celui-ci, plus habile, renverse tous les obstacles, punit les soldats prétoriens, & se défait d'Albin, qu'il s'étoit attaché par politique, de Niger qui avoit été son concurrent. Ils sont l'objet des guerres qu'il soutient en orient, dans les Gaules, & qui lui acquierent la plus haute réputation militaire. Severe fut foible avec ses favoris, cruel à l'égard de ses ennemis, rigoureux avec les chrétiens, & malheureux dans l'aîné de ses enfans, Caracalla, qui pensa plusieurs fois lui ôter la couronne & la vie. Il mourut pendant sa glorieuse expédition de Bretagne.

Caracalla & Geta, deux freres d'humeur incompatible, regnerent après lui. Si le premier acquit quelque célébrité, ce fut celle que lui donnerent le meurtre de son frere, sa paix honteuse avec les Allemands, & l'atroce boucherie qu'il se permit à Alexandrie. Caligula, Néron, Domitien bornoient leurs cruautés dans Rome; Caracalla alloit promener sa fureur dans tout

l'univers. On pourroit l'appeler non pas un tyran, mais le destructeur des hommes. Macrin purge le monde de ce monstre sanguinaire. Son successeur Héliogabale est si méchant, si cruel, si débauché, si bizarre, si indécent, qu'il l'eût fait regretter s'il avoit pu l'être.

Alexandre, successeur d'Héliogabale, montre enfin aux Romains un prince digne du trône, ami de la justice, de la vertu & des mœurs ; sage dans la paix, vaillant dans la guerre ; mais son regne fut court par la révolte des légions Gauloises, que Maximin, le premier empereur d'une origine barbare, sut tourner à son avantage. Ce dernier, qui n'étoit fait pour la couronne ni par sa naissance, ni par ses qualités personnelles, n'y parvint que par un crime que toute la foiblesse des Romains ne leur permit pas d'oublier. Aussi la courte durée de son regne fut-elle pleine de révoltes, dont son fils & lui devinrent les premieres victimes. Il ne fut distinguée que par sa taille gigantesque & la force de son corps qui l'avoient fait connoître.

Les deux premiers Gordiens périssent

en Afrique. Maxime, Balbin & le troisieme Gordien sont massacrés. Philippe, qui a fait mourir le jeune Gordien, est tué lui-même avec son fils ; & Dece, qu'on élit en sa place, périt à son tour par la trahison de Gallus ; mais ce Gallus ne gouverne qu'un instant & est égorgé. Valérien lui succede & est pris par les Perses. Son fils Galien a l'air de le remplacer ; mais il laisse le trône à quiconque veut s'en emparer.

Ce désordre affreux, parvenu à son comble, fait paroître trente prétendans qui, se détruisant les uns les autres, sont nommés les trente tyrans. Il n'y en a aucun dont la vie soit tranquille ou la mort naturelle. Dès qu'ils ont été revêtus de la pourpre ensanglantée, ils inspirent à leurs partisans les mêmes craintes ou la même ambition qui ont occasioné leur révolte. Environnés de conspirateurs domestiques, de séditions militaires & de guerres civiles, ils tremblent sur le bord de l'abysme, où, après avoir éprouvé l'anxiété la plus cruelle, ils sont tôt ou tard précipités.

Ces monarques précaires rece-

voient cependant les honneurs dont pouvoit disposer la flaterie des armées & des provinces qui leur obéissoient ; mais leurs droits, fondés sur la rébellion, n'ont jamais pu obtenir la sanction de la loi, ni être consignés dans l'histoire. L'élection de tant d'empereurs, leur puissance, leur mort devinrent également funestes à leurs sujets & à leurs partisans. Le peuple écrasé par d'horribles exactions, leur fournissoit les largesses immenses qu'ils distribuoient aux troupes pour prix de leur fatale élévation. Quelque vertueux qu'on les suppose, quelle que pût être la pureté de leurs intentions, ils se trouvoient obligés de soutenir leur usurpation par des actes fréquens de rapines & d'inhumanité ; & lorsqu'ils tomboient, ils enveloppoient des armées & des provinces dans leur chûte. Le passage rapide & continuel de la chaumiere au trône, & du trône au tombeau, amuseroit peut-être un philosophe indifférent, s'il étoit possible à un philosophe de rester indifférent au milieu des calamités générales du genre humain.

Claude, Aurélien, Tacite & Probus,

quatre grands hommes qui, par le plus grand bonheur, se succédent, rétablissent l'empire prêt à périr par l'incursion des barbares. Carus succede à Probus, & s'associe ses fils Carin & Numérien. Carus est tué par le tonnerre, Numérien par Aper son beaupere, & Carin à la suite d'une bataille qui donne la couronne à Dioclétien.

La persécution que souffrirent les Chrétiens sous ce dernier empereur, lui a fait une réputation de cruauté, qu'il ne méritoit peut-être pas à tout autre titre. Il maintint, avec Maximien qu'il s'étoit associé, l'empire dans la paix, prévint les factions ou les étouffa. Constance & Galere, qu'il fit Césars, repoussent les Germains & les Perses, & finissent par le forcer lui-même à abdiquer.

Ces deux princes se partagent le souverain pouvoir ; le premier a l'occident, s'y fait adorer ; & Constantin son fils devient son successeur. L'autorité impériale excite de nouvelles contentions, de nouvelles jalousies, de nouvelles guerres. Galere veut la retenir pour lui seul, & s'associe Sévere & Maximien pour Césars. Constantin soutient ses prétentions. Maxence, fils de Maxi-

mien, se déclare son rival; & c'est à cette occasion, que sur l'apparition mystérieuse d'une croix qu'il prétend avoir vue dans les airs, Constantin montre tant d'affection pour le christianisme. Le succès de ses armes le laisse seul maître de l'empire, auquel on peut dire qu'il porta un coup irréparable, en transférant sa capitale à Constantinople. Du reste ce prince regna avec gloire, respecté & craint au dehors, maître au dedans, & finit, suivant l'opinion la plus commune, par embrasser publiquement la religion chrétienne.

A sa mort, l'état est partagé entre ses trois fils, Constance, Constantin & Constant; mais cette division ne dure pas; Constantin est tué dans un combat, Constant assassiné par les ordres de l'usurpateur Magnence; & Constance regne seul. A l'exemple de son pere, il protégea le christianisme; & c'est dans ses loix, qu'on retrouve les fondemens de la plupart des immunités ecclésiastiques. Mais après avoir été attaché quelque tems à l'intégrité de la foi, il se laissa entraîner par son épouse dans les erreurs de l'arianisme.

Julien, ſon ſucceſſeur, ne regna que vingt-trois mois ; & dans ce peut de tems, il montra de grands défauts & de grandes vertus. Il ſe fit un art de perſécuter les chrétiens, s'occupa du bonheur des peuples, dont il ſoulagea les impôts, & montra une extrême affection pour les philoſophes dont il peupla ſon palais. Jovien eſt élu après bien des troubles, & n'accepte l'empire, qu'à condition qu'on y rétablira la religion chrétienne. Valentinien lui ſuccede & s'aſſocie ſon frere Valens. Ces deux princes ſont ſans ceſſe en guerre avec les Perſes, les Allemands, les Goths, les Saxons, & ont à ſe défendre de pluſieurs révoltes. Le premier fait quelques bonnes loix ; le ſecond protege l'arianiſme.

Gratien, leur ſucceſſeur, voyant l'état agité dans toutes ſes parties, n'imagine rien de mieux, que de confier à Théodoſe la conduite de la guerre contre les barbares. Cet habile général remporte contr'eux une victoire ſignalée qui les oblige à ſortir de l'empire. La récompenſe eſt d'y être aſſocié ; & les deux Auguſtes font regner la religion, la juſtice & les loix. Ils termi-

nent toutes les guerres par des victoires ou des traités On ſait, par les monumens qui nous reſtent, combien ils firent de bonnes loix dans l'ordre politique & religieux.

Gratien meurt victime de l'ambition, par laquelle Maxime veut s'ouvrir le chemin du trône. Avant que de la réprimer, Théodoſe s'aſſocie Arcade ſon fils, & diſſimule avec l'uſurpateur, juſqu'à ce qu'il ſoit en état de le punir. Il maintient la tranquillité de l'orient, fait des traités avec ſes voiſins ſéduits par ſes vertus, autant qu'effrayés par ſes armes, & paſſe en Italie dont Maxime venoit de ſe rendre maître. Il n'eſt pas encore arrivé, que tout eſt ſoumis par deux victoires remportées ſur les généraux de Maxime. Rien n'arrête plus ſon zele; il ſe livre ſans réſerve à la deſtruction de l'idolâtrie, & affermit le culte chrétien par ſon propre exemple. La fin de ſa vie eſt empoiſonnée par la revolte d'Arbogaſte & l'uſurpation d'Eugêne. Il marche contre lui, le défait, & y trouve la mort.

Arçade & Honorius, ſes enfans, qui partagent ſes états après ſa mort,

gouvernent bien moins que leurs ministres Ruffin, Stilicon, Eutrope & Eudoxie, femme d'Arcade. Ils sont sans cesse troublés par des divisions intestines que la jalousie d'autorité fait naître, & cause des maux infinis dans l'état. Théodose, fils d'Arcade, lui est associé presque en naissant. Aux troubles intérieurs succédent les guerres du dehors : les Huns désolent l'orient ; les Goths s'acharnent contre l'occident. Stilicon acquiert d'abord contr'eux beaucoup de gloire ; mais il se laisse séduire par l'ambition, & attire dans l'empire ces mêmes barbares qu'il en avoit chassés auparavant. Arcade meurt au milieu de ces disgraces, & laisse Théodose II, son fils, âgé de huit ans.

Son regne, ainsi que celui d'Honorius, est foible & pusillanime, rempli de rébellions & de meurtres. Sous eux se préparent les révolutions qui achevent de détruire l'empire d'occident. Le formidable Alaric vient mettre le siege devant Rome, qu'Honorius n'entreprend pas de secourir. Les barbares s'établissent en Espagne ; les Bourguignons & les Francs dans les Gaules.

Les ravages d'Afrique, par les Vandales, excitent l'horreur & la pitié. Des maux d'un autre genre & non moins fâcheux, le feu des héréſies, ſe font ſentir en orient; mais on voit de tems en tems briller quelques étincelles de l'ancienne valeur Romaine; & Théodoſe le jeune trouve le moyen de s'immortaliſer par le code qui porte ſon nom.

Marcien lui ſuccede, & regne avec aſſez de tranquillité en orient; mais Valentinien trouve en occident, dans la perſonne d'Attila, un adverſaire, qui, quoique battu dans quelques occaſions, le met ſouvent à deux doigts de ſa ruine, juſtifiant ainſi le titre de fléau de Dieu qu'il s'étoit donné. Un mari outragé ôte la vie & l'empire à Valentinien; ce fut Maxime, qui ne regna que pour voir le pillage de Rome par Genſeric. Avitus prend la pourpre à Toulouſe, & finit par ſe faire évêque de Plaiſance.

Léon monte ſur le trône d'Orient, Majorien ſur celui d'Occident. Ce dernier chaſſe les Vandales d'Italie, & eſt dépoſé par ſon général Récimer, Goth de nation, qui éleve ſucceſſivement à

l'empire Sévere, Anthemius & Olybrius qui ne fait que paroître. Ses successeurs, Glycerius & Népos, sont chassés avec opprobre. Enfin sous Romulus Augustule, les Romains, honteux d'avoir de tels maîtres, le détrônerent, & appellerent Odoacre, roi des Hérules, qui se fit proclamer roi d'Italie.

Ainsi s'éteignit l'empire d'Occident, l'an 1229 de la fondation de Rome; 986 depuis l'élection des consuls; 503 après Auguste; & 146 de la translation du siege de l'empire à Constantinople. Ce fut ce même empire que l'on ressuscita en faveur de Charles-Magne, & qui existe aujourd'hui en Allemagne sous une forme, où l'on ne retrouve aucune marque de son ancienne constitution.

Quelle image pour les souverains & pour tous les hommes, que la chûte de l'empire Romain! Qu'un tel objet fait naître de réflexions philosophiques! Rome, au plus haut point de sa gloire, avoit elle-même creusé le précipice où cette grandeur trop vaste devoit s'engloutir. Le luxe amena les fêtes, les spectacles, tous les plaisirs. On quitta les campagnes pour venir habiter les villes: l'agriculteur fut métamorphosé en

ſoldat & en artiſan. Le commerce de frivolité & celui d'importation s'accrurent; l'or diſparut; la révolte & la mutinerie du ſoldat, qui ſe diſoit l'appui de l'état comme l'auteur de ſes victoires, exciterent des troubles; les haines perſonnelles fortifierent la haine générale; l'eſclavage produiſit l'ardeur de l'indépendance; le patriotiſme s'éteignit; le citoyen fut l'ennemi du citoyen; l'ame qui faiſoit mouvoir les reſſorts de l'empire, s'exhala; Rome ne fut plus.

De toutes les nations qui ſe ſont ſuccédées ſur la face de ce globe, il n'en eſt point dont l'hiſtoire ſoit plus intéreſſante. Toutes les viciſſitudes dont un état eſt ſuſceptible, le deſpotiſme, la monarchie, la tyrannie, l'ariſtocratie, l'oligarchie, la démocratie, & l'ochlocratie, ou la domination de la populace, s'y remplacent rapidement, & nous préſentent, chez un même peuple, le ſpectacle de toutes les formes de gouvernement, & le cercle de toutes les révolutions politiques. Le deſpotiſme s'établit ſans art & par le ſeul mouvement de la nature; du deſpotiſme vient la monarchie lorſqu'on y ajoute l'art, & qu'on

en corrige les défauts par le secours des loix. Quand la monarchie dégénere & devient tyrannie, la destruction du tyran donne naissance a l'aristocratie, qui se change comme naturellement en oligarchie, & delà en démocratie lorsque le peuple s'irrite & se venge des injustices de ceux qui le gouvernent. Enfin, de la démocratie, lorsque ce même peuple devient insolent & méprise les loix, s'engendre le gouvernement de la multitude ou l'ochlocratie.

Celui de Rome a subi toutes ces revolutions. Il fut despotique sous Romulus : ce prince exerça sur ses sujets, c'est-à-dire, sur cette troupe de brigands qu'il avoit rassemblés, la domination que la nature donne aux forts sur les foibles. Les divers établissemens de ce prince & de ses successeurs changerent le despotisme en monarchie; & celle-ci dégénéra en tyrannie sous Tarquin le superbe. Ce prince gouverna injustement, & ne voulut regner que par la terreur; ce qui donna lieu à une révolution qui rendit le gouvernement aristocratique. Le peuple, sensible aux bienfaits de ceux qui l'avoient

délivré du tyran, se soumit à leur conduite; mais bientôt les Plébeïens se sentirent dans les chaînes de la servitude; & le moment de la mort de Tarquin fut précisément l'époque où les nobles commencerent à les opprimer. Le peuple n'eut plus de part à l'administration; & toute la puissance passée dans les mains du petit nombre, devint oligarchique.

Les loix agraires rétablissent l'égalité, & donnent naissance à la démocratie. C'est l'état parfait de la république, qui dura autant que les loix furent en vigueur, c'est-à-dire, jusqu'à la conquête de la Macédoine, & aux premiers succès des Romains dans l'Orient. Les richesses qu'ils en rapporterent, introduisirent le luxe. Les nobles s'en servirent pour faire de grandes acquisitions de terres dans toute l'Italie, au mépris du réglement qui fixoit les possessions à cinq cens arpens. Le renversement des loix fondamentales de la démocratie changea le gouvernement en ochlocratie. Depuis ce moment, l'argent & la force déciderent de tout; l'état fut livré tantôt à un tyran, tantôt à un autre; on ne vit plus que

complots, que meurtres, que prof-criptions, que guerres inteftines, juf-qu'à ce que toutes les têtes monftrueufes de cette adminiftration turbulente étant écrafées, une feule demeura & ramena l'état, après tant de révolutions, au point d'où il étoit parti, c'eft-à-dire, à la monarchie defpotique.

Je fuis, &c.

A Rome, ce 20 Février, 1758.



LETTRE CCCXLI.

SUITE DE ROME.

J'ÉTOIS, Madame, si rempli des grands événemens de l'histoire Romaine, sur lesquels mes yeux s'étoient ouverts dans mes premieres études, que mon attention, en arrivant dans cette ancienne capitale du monde, ne se fixa d'abord que sur les monumens qui semblent me les rendre encore présens. De l'endroit le plus élevé du capitole, je portai mes regards sur les sept collines qui formoient le premier emplacement de cette mere des nations; & chaque jour, Tite-Live ou Suétone à la main, je visitois quelques-unes de ces ruines antiques, qui retracent à chaque pas la gloire des arts & celle des maîtres de l'univers.

Entre le capitole & le Mont Celius, est le Mont Palatin, où Romulus bâtit pour les brigands dont il étoit le chef, une espece de village auquel il donna son nom, & qu'il ensanglanta, dit-on,

pour une cause ridicule, par le meurtre de son frere. Le ciel punit ce crime, en permettant qu'il pérît lui-même dans une assemblée de sénateurs qui, mécontens de son gouvernement tyrannique, le mirent en pieces. Pour cacher ce régicide, & prévenir les troubles qu'il pouvoit occasioner, chacun d'eux emporta sous sa robe un morceau de son cadavre, & publia que les Dieux avoient enlevé ce prince pour le placer parmi eux. Il y en eut même qui assurerent qu'il leur avoit prédit la grandeur future de leur ville; qu'il vouloit en être le protecteur, & adoré sous le nom de Quirinus.

Le peuple persuadé dressa des autels au nouveau Dieu; & ces autels furent comme l'origine des apothéoses devenues depuis si fréquentes chez les Romains. Il entroit, dans cette fête, du deuil, de la joie & du culte. On faisoit une image de cire, qui représentoit celui qu'on vouloit mettre au nombre des Dieux. On lui donnoit un air pâle & défait, comme s'il avoit encore été malade. On plaçoit cette image à l'entrée de son palais, sur un lit d'ivoire couvert d'un drap d'or. A gauche étoient assis les

ſénateurs en corps, vêtus de noir, & à droite les femmes de la premiere qualité. Pendant ſept jours que duroit cette cérémonie, les médecins s'approchoient de tems en tems du lit, déclaroient que la maladie alloit de mal en pis, & qu'il ne reſtoit preſque plus d'eſpérance. A ce récit, les aſſiſtans témoignoient une extrême affliction. Enfin par degrés les médecins annonçoient que le malade étoit mort. Dès-lors, les plus jeunes ſénateurs emportoient le lit ſur leurs épaules juſques dans le champ de Mars, où l'on avoit élevé une magnifique pyramide à pluſieurs étages. Le premier étoit rempli de matieres combuſtibles; on plaçoit au ſecond le lit & la ſtatue. L'empereur regnant, un flambeau à la main, mettoit le feu au bûcher; tout s'embraſoit à l'inſtant; & auſſi-tôt il ſortoit de cet édifice un aigle, qui, d'un vol rapide, ſe perdoit dans les nues. Le peuple étoit perſuadé que cet oiſeau emportoit au ciel l'ame du héros; & le ſénat le mettoit au rang des Dieux.

On cherche inutilement ſur le Mont-Palatin, quelques veſtiges du palais des Céſars, qu'Auguſte avoit commencé,

que Tibere continua, que Caligula, Néron, Domitien & d'autres embellirent de toutes les richesses de l'art. Si l'on doit s'en rapporter à ce qu'en disent les écrivains du tems, le Louvre, Versailles, Marly, Trianon & toutes les maisons de nos rois n'ont rien qu'on puisse lui comparer. Auguste le fit bâtir sur le Mont Palatin, quartier de Rome où il étoit né; & l'on a donné, depuis ce tems là, le nom de palais à toutes les maisons royales qui ont quelque magnificence. On appela celui-ci le siege de l'empire; car quoique les empereurs en eussent d'autres dans Rome, ce lieu étoit regardé comme leur résidence ordinaire, où tout annonçoit le séjour des maîtres du monde. Ce qui peut en rester encore, est absolument enseveli sous les jardins de la maison Farnese, d'où l'on tireroit sans doute des trésors inestimables aux yeux des antiquaires.

Non loin de-là étoit cette fameuse maison dorée de Néron, qui fut détruite pour faire place à d'autres édifices, qu'on n'apperçoit également plus que dans les ruines. Suétone m'apprend que le portique de ce palais étoit assez

vaſte pour y placer la ſtatue coloſſale de cet empereur, haute de cent vingt pieds; qu'un réſervoir d'eau, l'arge comme une mer, étoit entouré de bâtimens qui reſſembloient à des villes; que les jardins & les parcs avoient l'air d'une vaſte campagne, où l'on trouvoit des champs cultivés, des vignes, des bois, des troupeaux & des bêtes fauves; que les appartemens étoient tous brillans d'or, de pierreries, de nacres de perles; & qu'on avoit diſpoſé les ſalles à manger de maniere, que les eaux de ſenteur & les fleurs odoriférantes paroiſſoient ſe répandre naturellement ſur les convives. Enfin ce monarque ne ſe crut bien logé, que lorſqu'il ſe fut emparé de toute cette partie du territoire de Rome, qu'il deſtina uniquement à ſon uſage. Ce grand édifice fut détruit par Veſpaſien, qui reſtitua au peuple ce qu'un maître injuſte lui avoit uſurpé.

Si vous en exceptez les environs du Capitole, quelques parties des Monts Quirinal & Viminal, le reſte des ſept collines qui formoient le premier emplacement de l'ancienne Rome, n'eſt plus occupé que par des

ruines, des jardins, des vignes ou des couvens. Cette ville a éprouvé tant de démolitions, tant d'incendies, tant d'inondations, tant de ravages de la part des barbares, que tout a changé jusqu'au sol même. Le sommet des montagnes a tellement comblé les vallées, que le terrein actuel est élevé de plus de vingt-cinq pieds au-dessus de l'ancien; & le Mont Capitolin est, d'un côté, presque de niveau avec le pavé de Rome. Le champ de Mars, qui, du tems de la république, n'étoit destiné qu'aux assemblées, aux promenades, & à divers monumens de magnificence Romaine, est aujourd'hui le centre de la population, du mouvement & des affaires, le seul endroit même qui soit véritablement habité & peuplé. On y voyoit des temples, des cirques, des théatres, des obélisques, des colonnes, dont on ne trouve plus que quelques vestiges confusément épars, plus propres à exciter qu'à satisfaire la curiosité. On n'a conservé que ce qui étoit d'une construction assez solide, pour servir de défense à la ville, car il n'étoit plus question de songer à son embel-

lissement. La fureur détruisit le reste ; & une barbare économie en employa les matériaux aux plus vils usages, Ceux qui subsistent encore, ne doivent leur existence qu'à la difficulté de les démolir. La solidité de leur construction les a rendu vainqueurs des efforts réitérés des barbares.

De ce nombre est le Panthéon, qui fut bâti par le consul Agrippa, gendre d'Auguste, sous le regne de ce prince, en l'honneur de tous les Dieux. Il le fit construire d'une forme ronde, soit pour imiter celles des cieux, soit pour éviter la jalousie de préséance entre les divinités qui devoient l'habiter. La magnificence de cet édifice répondoit à sa destination. L'or, l'argent, le bronze y étoient employés avec une profusion extraordinaire; les portes, le toît, les poutres, les degrés en étoient couverts ; mais Constantin le jeune les fit enlever pour les transporter à Bizance ; & comme s'il eût été de la destinée de ce temple, de se voit dépouiller de tous ses antiques ornemens, Urbain VIII, dans le dernier siecle, en ôta ce qui y restoit encore de bronze, & en tira plus qu'il n'en

n'en falloit pour le baldaquin qui couvre le grand autel de l'église de Saint-Pierre. Le reste fut employé à fondre plusieurs pieces de canon qu'on voit encore sur les bastions du château Saint-Ange.

Agrippa avoit d'abord dédié le Panthéon à Jupiter vengeur, en mémoire de la victoire d'Actium qui assura l'empire au jeune Octave, & où il donna lui-même tant de marques de bravoure. Les premieres idoles qu'il plaça dans ce nouveau temple, furent celles de Mars & de Vénus, regardés comme les protecteurs de la ville de Rome & de la maison Julia. Vénus avoit à chaque oreille une moitié de cette perle précieuse qui avoit appartenu à Cléopatre, & dont cette reine prodigue avoit, dit-on, fait dissoudre & avaler la pareille à son amant.

Si vous en exceptez les richesses dont on a dépouillé le Panthéon, cette Rotonde, dont les murs sont incrustés de marbre, subsiste encore en son entier. Son diametre est de vingt-deux toises, sans y comprendre les murs qui ont dix-huit pieds d'épaisseurs ; & sa hauteur est proportionnée à sa

largeur. Elle n'eſt éclairée par aucune fenêtre ; le jour entre par une ſeule ouverture au-deſſus de la coupole, & y répand aſſez de lumiere. Quarante-huit colonnes de marbre décorent l'intérieur ; ſeize autres, à l'extérieur, d'une ſeule piece de granit, forment, par leur hauteur & leurs proportions, un portique majeſtueux, qui l'emporte par la beauté ſur celle du temple même.

Tel eſt, Madame, ce fameux Panthéon, que le conſul Agrippa fit élever à ſes Dieux. Quel eût été ſon étonnement, ſi on lui eût dit que dans un coin de la Judée, vivoit alors une jeune Vierge, nommée Marie, qui devenue un jour la patrone révérée de ce temple auguſte, en chaſſeroit tous les Dieux de la république. Boniface IV le convertit en une égliſe chrétienne, qu'il conſacra à la mere de Dieu, ſous le nom de Notre-Dame de la Rotonde ; un autre pape la dédia à tous les Saints, dont on inſtitua la fête au neuvieme ſiecle. Pluſieurs artiſtes célebres y ont leur tombeau, parmi leſquels on remarque celui de Raphaël, le plus grand, le plus ſublime & le plus excellent peintre qui ait paru depuis la renaiſſance des arts. Né à Urbin en 1483,

le vendredi Saint, il mourut à pareil jour dans la trente-septieme année de son âge, d'une saignée faite mal à propos après un épuisement avec les femmes, vers lesquelles son tempérament le portoit avec trop de véhémence. Le cardinal Bembo a fait son épitaphe.

Le grand nombre de niches qui environnent l'intérieur du Panthéon, ne prouvent pas que tous les Dieux qu'adoroient les Romains, y eussent leurs statues. La ville entiere n'eût pas été capable de les contenir toutes, s'il est vrai, comme le disent les historiens, que chaque particulier, depuis le moment de sa conception jusqu'à celui de sa mort & au-delà ; eût plusieurs divinités employées à son service. Généthius veilloit à la génération ; le Dieu Sentin donnoit le sentiment à l'enfant dans le sein de sa mere ; Diane présidoit à la grossesse; Lucine à l'accouchement; Cunine au berceau ; Rumina au lait de la nourrice ; Nundine prenoit le nouveau né sous sa protection ; Pavence dissipoit ses frayeurs ; Carna lui procuroit de l'embonpoint ; Agenor le faisoit marcher ; Juventa protégeoit sa jeunesse ; Jugatin veilloit à son mariage ;

Viriplaca en appaisoit les querelles ; Adeone l'accompagnoit dans ses voyages ; Libitine présidoit à ses funérailles ; & les Dieux Manes étoient les protecteurs de ses cendres. Varon parle de trente mille Dieux adorés dans cette capitale.

Cette multitude de divinités demandoit beaucoup de prêtres pour le service de leurs temples & les cérémonies des sacrifices. Ces ministres des autels avoient à leur tête de grands & de petits pontifes, dont la dignité étoit dans la plus haute vénération. Ils avoient le pas sur les magistrats, décidoient de toutes les affaires de religion, expliquoient les mysteres, & ne devoient compte à personne de leur administration. Le chef suprême de ces prêtres se nommoit le souverain pontife, & prenoit ainsi possession de sa charge. Après l'avoir revêtu de ses habits pontificaux, on le faisoit descendre dans une fosse ; & l'on abattoit sur lui une trape de bois percée de plusieurs trous. On égorgeoit ensuite un taureau, dont le sang passant par les trous de la trape, tomboit sur le pontife qui en étoit tout couvert. Il s'en frottoit le visage, les yeux, les oreilles,

la bouche & la langue ; après quoi on levoit la trape ; les autres miniſtres le tiroient de la foſſe ; & on le ſaluoit dans l'état où il étoit. Il changeoit enſuite d'habits ; & on le conduiſoit chez lui où il donnoit un grand repas.

Dans la cérémonie des ſacrifices, le prêtre s'étant lavé, faiſoit tout haut l'aveu de ſon indignité, ſe reconnoiſſoit coupable de pluſieurs fautes, en demandoit pardon aux Dieux, béniſſoit de l'eau, & en faiſoit l'aſperſion ſur les aſſiſtans. Pendant ce tems là on chantoit des hymnes, & l'on encenſoit la victime & l'autel. Le prêtre alors récitoit une longue priere en l'honneur du Dieu dont on célébroit la fête, pour le rendre favorable aux empereurs, à la république & au peuple. Chacun alloit enſuite faire ſon offrande ; puis on donnoit au prêtre la pâte ſacrée qui devoit être de froment ; & il la jetoit ſur la tête de la victime. On lui préſentoit du vin ; & en ayant goûté le premier, il en faiſoit boire aux aſſiſtans, pour montrer qu'ils participoient au ſacrifice. Un des miniſtres ſubalternes demandoit enfin s'il frapperoit la victime ? Après

en avoir obtenu le consentement, il l'assommoit d'un coup de massue; & les ministres des Dieux s'en régaloient dans un festin.

Un édifice qui devoit durer autant que le monde, si l'épargne sordide de quelques pontifes n'en eût arraché les pierres pour en bâtir des palais, est l'amphithéatre de Vespasien, vulgairement dit le colisée, à cause d'un colosse qui se trouvoit dans les environs. Ce prince le fit élever après la conquête de la Judée, d'où il amena vingt mille esclaves Juifs, qu'il employa à la construction de ce bâtiment. Il est de figure ronde en dehors, quoique l'intérieur soit ovale. Il contenoit, dit-on, quatre-vingt sept mille spectateurs, c'est à dire, quatre fois plus que l'amphithéatre de Véronne. De tous les monumens de l'ancienne Rome, c'étoit, sans contredit, le plus étonnant par la grandeur des masses, l'emploi de tous les ordres d'architecture, la noblesse des portiques, la multitude des gradins, la vaste capacité & la prodigieuse hauteur de tout l'édifice. Si l'on en croit quelques écrivains qui l'ont vu dans toute sa magnificence, ni les pyramides

d'Egypte, ni le temple d'Ephèse, ni aucune des autres merveilles du monde ne l'emportoient sur ce superbe amphithéatre. On y faisoit combattre des bêtes féroces; l'eau y entroit à volonté pour des combats navals; des gladiateurs, des esclaves, des hommes enfin s'y égorgeoient pour amuser un peuple désœuvré, qui se vantoit pourtant de donner des mœurs & des loix à l'univers. On y entroit, on en sortoit sans courir aucun risque : des avenues de tous côtés, des corridors, des dégagemens sagement distribués prévenoient tous les accidens. Les ruines même, dans l'état où elles sont, donnent encore la plus grande idée de la puissance qui l'a fait construire. Les quatre ordres employés à la décoration extérieure de l'enceinte avoient autant de rangs de colonnes, entre lesquelles étoient placées une multitude de statues, dont on n'apperçoit plus que les niches. Quant à l'intérieur, il est totalement dégradé. Une partie est employée à faire du salpêtre; & les souterreins qui renfermoient les animaux destinés au combat, sont absolument comblés. Clément X, touché de voir l'arêne an-

ciennement arrosée du sang des martyrs qu'on exposoit à leur fureur, servir à des usages prophanes, souvent même criminels, y fit construire de petits autels en mémoire des mysteres de la passion, & y établit un hermite chargé du soin d'y maintenir la decence. Benoît XIV y ajouta de nouveaux ornemens, & accorda même des indulgences à ceux qui iroient y faire leurs prieres.

En parcourant ces augustes ruines, de combien d'impressions différentes ne me sens-je pas pénétré! Si mes regards se portent autour de l'amphithéatre, j'y vois ou crois voir le souverain de Rome & de la terre, la famille impériale, le sénat, l'ordre équestre, les prêteurs, les tribuns, les édiles, les magistrats, le peuple, tout ce monde enfin de spectateurs, qui formoit lui même le plus grand, le plus beau de tous les spectacles. Si mes pas me conduisent dans l'arêne, le sang des martyrs ruisselle jusqu'à moi. Un lion rugissant s'élance du fond de son antre, & dévore à mes yeux un confesseur de Jesus-Christ, tandis qu'un tigre affamé

s'arrête devant une jeune Vierge, & indocile à la voix qui l'excite, leche, en les caressant, les pieds de la victime.

Le théatre de Marcellus, commencé par César & terminé par Auguste pour immortaliser la mémoire du jeune prince, son neveu, dont il lui donna le nom, pouvoit contenir jusqu'à trente mille spectateurs. Vitruve en parle comme du plus magnifique édifice de ce genre; & les grands morceaux qui sont encore de bout, font l'admiration des connoisseurs. Il y eut dans l'ancienne Rome trois théatres fameux; ceux de Pompée & de Scaurus, dont le tems a dévoré jusqu'aux moindres vestiges; & celui de Marcellus, qui fait aujourd'hui partie du palais Savelli.

Le vide intérieur a été comblé pour en former le cours & les terrasses; & l'on y monte comme sur une montagne.

Les Romains furent pendant près de quatre cents ans sans jeux scéniques, c'est-à-dire, sans représentations théatrales; & ce qu'il y a de singulier, c'est que ces jeux ont été institués pour fléchir la colere des Dieux dans les calamités publiques.

Ce ne furent d'abord que des baladins venus de Toſcane, qui danſoient au ſon de la flûte, & faiſoient des mouvemens aſſez agréables à la maniere de leur pays. Ce divertiſſement fut reçu avec joie ; & à force de le répéter, on le perfectionna, ou plutôt, on lui ôta une partie de ſa groſſiereté. Il y eut des troupes réglées, auxquelles on donna le nom d'Hiſtrions, parce qu'en langage Toſcan, un baladin s'appelloit hiſter.

Ces acteurs ne réciterent plus des vers groſſiers & faits ſur le champ ; ils jouerent des pieces complettes appelés ſatyres, qui avoient une muſique réguliere, & étoient accompagnées de danſes & de mouvemens convenables. Ce genre de ſpectacle dura plus de cent ans, c'eſt-à-dire, juſqu'au poëte Andronicus, Grec de nation, & affranchi de Livius, qui tâcha d'imiter en Latin, ce que les Grecs avoient ſi heureuſement exécuté dans leur langue. Andronicus, Accius & Pacuvius ſont les premiers poëtes tragiques qu'on vit à Rome. Horace, qui ne donne au premier que la gloire de l'invention, reconnoît que Pacuvius eſt le plus ſavant

& Accius le plus ſublime. Les grands de la nation ne dédaignerent pas ce genre d'écrire ; & les anciens grammairiens nous ont conſervé les noms du Thieſte de Gracchus, de l'Alcmeon de Catulle, de l'Adraſte de Céſar, de l'Ajax d'Auguſte, de l'Octavie de Mécene, & de la Médée d'Ovide. Toutes ces tragédies ſe ſont perdues ; & probablement il n'y a pas lieu de les regretter.

Les pieces régulieres firent oublier les anciennes farces, tant que les poëtes repréſenterent eux-mêmes leurs propres drames ; mais dès qu'ils les eurent donnés à des troupes de comédiens, la jeuneſſe Romaine, qui aimoit a rire, rapporta ſur le théatre les ſatyres qu'on joua d'abord dans les intermedes à la place des chœurs ; enſuite on les réſerva pour la fin, comme on donne parmi nous une petite piece après la grande. On interrompoit même quelquefois les acteurs, comme il arriva à ceux qui repréſentoient l'Hécyre de Térence : ils furent obligés de quitter le théatre pour faire place à des gladiateurs ; car au milieu de la plus belle piece, le peuple, toujours ignorant &

grossier, demandoit des athlètes ou un ours; & il falloit le satisfaire.

Avant Scipion l'Africain, que quelques-uns croient avoir travaillé, avec Lélius son ami, aux comédies de Térence, les sénateurs assistoient au spectacle confusément avec les Plébéiens. Les théatres n'étoient alors que des édifices de charpente, qu'on dressoit dans le temps des jeux scéniques, & sur lesquels quelques rameaux tenoient lieu de décoration. Dans la suite ils devinrent plus magnifiques, plus vastes, plus spacieux. Ce qu'on put imaginer de plus beau & de plus rare, l'or, le marbre, le porphire, tout y fut employé avec profusion. Ils étoient décorés par de longs portiques, des allées plantées d'arbres, des galeries couvertes où le peuple se promenoit en attendant l'heure du spectacle. Les places alors furent distinguées; l'orchestre où les sénateurs étoient assis, &, dans l'endroit le plus éminent, les sieges destinés pour l'empereur & pour sa famille. Il y avoit ensuite plusieurs rangs de bancs pour les chevaliers Romains; les Plébeïens occupoient les autres places.

Les Romains employoient des som-

mes immenses à la célébration des spectacles ; & les comédiens payés à proportion de leurs talens, s'enrichissoient dans cette profession. Esopus, célebre acteur dans le tragique, laissa une succession de deux millions cinq cens mille francs, qu'il avoit amassée en jouant la comédie. Roscius jouissoit de plus de soixante & quinze mille livres de revenu. Le théatre de Scaurus étoit orné de trois cens soixante colonnes & de trois mille statues. A la dédicace de l'amphithéatre de Vespasien, qui dura cent jours, on égorgea cinq mille victimes ; & ces sacrifices furent accompagnés de divertissemens & de fêtes, dont la dépense monta à plus de dix millions. Pompée fit combattre dans le sien six cens lions à la fois, si l'on en croit les historiens, & un autre jour, cent quarante-deux éléphans qui furent tous mis à mort. Je pourrois joindre à tous ces prodiges, le combat naval qu'on dit qu'Eliogabale donna au peuple, & dans lequel les barques voguoient sur une mer de vin. On parle d'une autre naumachie, où l'on faisoit battre les uns contre les autres des poissons de mer d'une grosseur monstrueuse, qui nageojent dans leur propre élément. Que

dirai-je de ces chasses, où l'arêne, par une espece d'enchantement, se métamorphosant en forêt, offroit toutes sortes de bêtes fauves, dont les unes étoient poursuivies par des chasseurs, les autres venoient se livrer d'elles-mêmes au peuple auquel on les abandonnoit.

L'espece de spectacle pour lequel les Romains parurent avoir une sorte de prédilection, fut celui des pantomimes, qui exprimoient les passions, les caracteres, les mœurs, les événemens, les plus petites circonstances des faits, par de simples mouvemens, par des signes, des gestes, des danses, sans le secours de la parole. Ce nouveau genre, qui fut sur-tout en vogue sous le regne d'Auguste, supplanta la comédie réguliere, à laquelle il devoit sa naissance : voici comme on en raconte l'origine.

Le poëte Andronicus jouoit dans une de ses tragédies; car c'étoit l'usage alors, que les auteurs Dramatiques montassent sur le théatre; usage qui pourra peut-être un jour s'introduire parmi nous, puisqu'on les fait déja paroître à volonté aux premieres représentations de leurs pieces. Le peuple qui se donnoit la liberté de faire répéter les endroits qui lui plaisoient le plus, à

force de crier *bis*, le tint si long-tems sur la scene, qu'il s'enroua, & fut hors d'état de déclamer davantage. Il pria le parterre de trouver bon qu'un esclave, placé à côté de lui, récitât les vers, tandis que lui-même feroit les gestes. On remarqua que son action en étoit plus vive, plus animée, parce qu'il employoit toutes ses forces à la partie qu'il s'étoit réservée.

Delà vint la coutume de partager la déclamation entre deux acteurs; & ce fut sur des regles fixes de musique, qu'ils mesurerent le son de la voix, le mouvement des mains, les attitudes du corps. Il faut observer que les théatres des Romains étoient plus vastes que les nôtres; que la plupart des comédiens, jouoient masqués, & que par conséquent il étoit plus difficile de distinguer de loin les mouvemens de la bouche & les muscles du visage. Les pieces & les gestes des auteurs & des acteurs étoient souvent très-indécens; & comme leur but n'étoit que de faire rire le peuple par des bouffonneries, il n'y avoit ni caracteres, ni intrigues, ni dénouemens; tout se bornoit à un mélange de sottises burlesques, de mots satyriques, de balourdises obscenes.

Mais quelques-uns d'eux porterent ſi loin la perfection de leur art, qu'ils ſurent repréſenter une intrigue ſuivie, une action principale, & formerent une troupe particuliere qui jouoit, ou plutôt qui danſoit toutes ſortes de pieces ſur le théatre.

Pilade, qui s'acquit tant de réputation dans ce genre, étoit ſi conſommé dans ſon art, qu'il repréſentoit ſeul un drame entier, accompagné d'un chœur de muſique. Il eut le bonheur de trouver un émule digne de lui dans Batille, affranchi de Mécène. Ces deux célebres pantomimes avoient chacun un mérite particulier; Batille excelloit dans le comique, & Pilade dans le tragique. Ils furent bientôt ennemis: le peuple Romain ſe partagea entre ces deux perſonnages importans; & Pilade fut exilé, ſans doute par le crédit & les brigues des partiſans de ſon rival. Il ne tarda pas à être rappelé; & l'empereur lui reprochant ſes querelles avec Batille: « Seigneur, ré-
» pondit Pilade, il eſt de vôtre intérêt
» que nous amuſions le peuple de nos
» querelles, pour l'empêcher de faire
» attention à ce que fait le gouverne-

» nement ». Ce fut en effet par des vues de politique, que ce prince introduisit & favorisa les pantomimes.

Ces deux hommes inimitables partagerent long-tems les applaudissemens de la capitale du monde, firent des éleves qui soutinrent, surpasserent même la réputation de leurs maîtres; & l'art fut porté à sa perfection. Un cinique, nommé Démétrius, qui se prétendoit philosophe, osa néanmoins soutenir publiquement que les Romains n'avoient point encore de danse, & rejeta sur la musique seule, l'impression forte qu'il avoit éprouvée lui-même à ces sortes de représentations. Il s'en expliqua sans ménagement; ses discours firent du bruit, frapperent la multitude, & furent sur le point de nuire à l'art même. Il arriva pour lors à Rome ce qui est arrivé à Paris dans un cas presque semblable: on discuta les acteurs, le spectacle, & le genre. On publia beaucoup d'écrits; mais voici le moyen le plus sûr qu'on imagina pour détruire les sophismes du cynique, & éclairer les personnes impartiales. Les comédiens publierent qu'ils donneroient un spec-

tacle nouveau ; & l'on engagea adroitement leur adverſaire à y aſſiſter. Le concours fut extrême ; & Démétrius fut placé, ſans qu'il y parût de l'affectation, en vue de toute l'aſſemblée. L'orcheſtre commence ; un acteur ouvre la ſcene ; & au moment qu'il paroît, la ſymphonie ſe tait ; & la pantomime continue. Sans autre ſecours que les pas, les poſitions du corps, les mouvemens des bras, on voit repréſenter ſucceſſivement les amours de Mars & de Vénus, le ſoleil qui les découvre au mari jaloux, les pieges que celui-ci tend à ſa femme & à ſon rival, le prompt effet de ces filets perfides, qui en comblant la vengeance de Vulcain, ne font que confirmer ſa honte, la confuſion de Vénus, la rage de Mars, & la joie maligne de tous les Dieux qui accourent en foule à ce ſpectacle. L'aſſemblée enchantée applaudit ; le Cynique même, dans un tranſport de plaiſir, a la bonne foi de s'écrier : « Non, ce n'eſt point une re- » préſentation ; c'eſt la choſe même ».

Ce qui doit paroître plus ſingulier ; ce ſont les impreſſions que faiſoit le jeu des pantomimes. Les paſſions théa-

trales passoient dans tous les cœurs : donnoit-on Ajax en fureur ? On suivoit les mouvemens du comédien, & l'on devenoit furieux avec lui. Le peuple jetoit de cris affreux, & se dépouilloit de ses habits pour se battre plus aisément. On faisoit voler les pierres, on brisoit les bancs ; on arrachoit les cloisons ; on s'armoit de ces débris ; on en assommoit ses voisins. Les coups ne tomboient pas seulement sur la populace ; des spectateurs de la premiere distinction s'en retournoient souvent couverts de blessures.

Les pantomimes représentoient sans distinction toutes les fables tragiques, comiques & satyriques ; mais ils s'attachoient plus particuliérement à l'histoire des Dieux & des héros ; & ce qu'il y a d'étonnant ; c'est qu'un seul acteur jouoit une piece entiere, telle que les fureurs d'Hercule ou celles d'Ajax. On alla jusqu'à exprimer dans la suite, par les danses, la philosophie & ses différens systêmes, sans employer ni voix, ni chant, ni instrumens. Au reste ces danses ne consistoient pas, comme les nôtres, principalement dans le mouvement des jambes ; les mains y

contribuoient plus que les pieds. Les différentes situations des bras, de la tête & du corps, les mouvemens des yeux, & les attitudes réglées suivant la cadence de la musique, exprimoient bien mieux que ne font des sauts & des entrechats. Aussi appeloit-on ces sortes de danses une musique muette; & l'on attribuoit aux acteurs des mains éloquentes, des doigts parlans, un silence pathétique, & plus d'une ame dans un seul corps. Leur art charma les Romains dès sa naissance; il passa ensuite dans les provinces les plus éloignées de la capitale, & subsista aussi long-temps que l'empire même. Rome étoit remplie de professeurs qui l'enseignoient à une foule de disciples; & l'on trouvoit des théatres dans toutes les maisons.

Non contens d'applaudir aux acteurs pantomimes dans les spectacles publics, les Romains les mirent de leurs parties de plaisirs, de leurs festins, de leurs cérémonies domestiques, & les employerent jusques dans les funérailles. Leurs fonctions étoient de danser devant le cercueil, & d'imiter, par leurs attitudes, la vie & les

mœurs du défunt. Ils contrefaisoient jusqu'à ses défauts, pour faire rire le peuple aux dépens du mort. On ne pouvoit pas dire de ces oraisons funebres, comme des nôtres, qu'elles étoient un amas puéril & ampoulé de flatteries & de mensonges.

Auguste accorda aux pantomimes des priviléges qui les rendirent insolens. Le peuple, les chevaliers, les sénateurs eux mêmes avoient pour eux des égards & des politesses marqués. On alloit leur rendre visite ; & lorsqu'ils sortoient, on se faisoit honneur de les accompagner. Les femmes du plus haut rang s'empressoient de les escorter ; & l'on en voyoit s'oublier, jusqu'à devenir publiquement leurs maîtresses. Des impératrices même prirent du goût pour ces baladins ; & l'on assure que Faustine, femme de Marc-Aurele, s'abandonnoit avec eux à des excès, dont le recit feroit rougir votre pudeur. Ces désordres ouvrirent enfin les yeux au gouvernement. Dès les premieres années du regne de Tibere, on fut obligé de faire un réglement pour défendre aux sénateurs de fréquenter les écoles des pantomimes, & aux chevaliers Ro-

mains de leur faire cortege en public. Quelques empereurs les chasserent de Rome; mais leur exil duroit peu : la politique qui les avoit renvoyés, les rappeloit bientôt pour plaire au peuple, ou pour faire diversion à des factions plus à craindre pour l'empire. Néron, fait pour protéger de pareilles gens, voulut danser lui-même avec eux; & l'on en comptoit encore six mille, tant acteurs qu'actrices, sous l'empereur Constance, tandis qu'on chassoit les philosophes, parce qu'on craignoit la famine.

Je suis, &c.

A Bologne, ce 24 *Février*, 1758.



LETTRE CCCXLII.

SUITE DE ROME.

MES courfes parmi les ruines de l'ancienne Rome, m'ont conduit au tombeau d'Augufte, aux bains d'Agrippa, de Dioclétien, aux arcs de triomphe de Titus, de Sévere, de Conftantin, aux cirques, aux places, aux obélifques, aux aqueducs, aux temples, aux portes, aux colonnes plus ou moins confervés, fuivant qu'ils ont réfifté plus ou moins aux injures du tems, aux ravages de la guerre, à la fureur des barbares, à la haine des chrétiens contre les monumens du paganifme, & à l'avarice des papes, des particuliers ou des moines qui en ont arraché les matériaux, les uns pour conftruire des palais, les autres pour bâtir des églifes.

Les reftes du tombeau d'Augufte, fervant aujourd'hui d'enclos à un parterre formé dans fon enceinte, annoncent un édifice où l'on avoit allié la

ſolidité & la magnificence. Conſtruit par le maître du monde pour y renfermer les cendres des Marcellus, des Germanicus, des Agrippa, des Druſus, des Livie, des Octavie, des premiers Céſars, c'eſt-à-dire, de tout ce que l'univers eut jamais de plus grand, on y avoit pratiqué divers caveaux, où les reſtes d'Auguſte, des empereurs morts, ſe trouvent confondus avec les immondices qu'on y raſſemble pour l'engrais d'un jardin garni de quelques plantations de vigne, pratiqué dans l'intérieur du monument. Auguſte l'avoit fait élever en face du champ de Mars, entre la voie Flaminienne & le bord du Tibre. Suétone en indique la ſituation, & nous apprend qu'il étoit formé de neuf étages qui s'élevoient toujours en diminuant, & formoient une piramide ronde, ſurmontée d'une coupole, & terminée par la ſtatue coloſſale de cet empereur en bronze doré. Chaque étage offroit, juſqu'au comble, une rangée d'arbres toujours verds, qui couvroit ce monument de leur ombre; & derriere le mauſolée, on avoit planté un bois qui s'étendoit le long du Tibre, & ſervoit de promenade

nade aux Romains. Ce tombeau n'avoit qu'une porte, ouverte du côté du champ de Mars, & décorée de deux obélisques, dont l'un fut transporté & élevé, par ordre de Sixte-Quint, derriere l'église de Sainte-Marie majeure; & l'on prétend que l'autre est encore enfoui sous les décombres qui, dans cette partie sur-tout, ont si prodigieusement exhaussé le sol de Rome.

On ne doute pas que le premier qui fut enterré dans ce superbe mausolée, ne soit le jeune Marcellus, fils d'Octavie, dont on se rappelle, sur le lieu même, avec une sorte d'attendrissement, le bel éloge que Virgile, faisant allusion à ce monument, met dans la bouche d'Anchise, à la fin du sixieme livre de l'Enéide: « Les destins ne feront que le montrer au monde pour » disparoître aussi-tôt, de crainte que » Rome ne devienne trop fiere, d'avoir » un don si précieux plus long-tems en sa » possession. De combien de gémissemens, de cris douloureux sa mort fera » retentir le champ de Mars! Dieu » du Tibre, quelle pompe funebre tu » verras sur tes bords, lorsqu'on lui

» élevera un tombeau que tu baigneras
» de tes ondes! Jamais aucun rejeton de
» la race Troyenne n'aura donné tant
» d'espérance à ses aïeux; Rome re-
» grettera en sa personne le soutien de
» la patrie, la bonne-foi des premiers
» temps, le bras invincible de la na-
» tion. O fils infortuné! si vous pou-
» viez vous soustraire aux rigueurs du
» destin, vous seriez un jour le vrai
» Marcellus. Que ne puis-je, hélas,
» couvrir de fleurs son mausolée! Que
» ne puis-je au moins rendre de vains
» honneurs à sa cendre »!

On nous a fait des peintures bien vives & bien touchantes de l'affliction d'Octavie à la perte de son fils. Tant qu'elle vécut, elle ne cessa de le pleurer, & ne voulut rien entendre qui fût capable de la distraire de sa douleur. Toujours appliquée au même objet, elle parut aussi touchée pendant tout le cours de sa vie, qu'elle l'avoit été le jour même des funérailles. Loin d'essayer de se mettre au-dessus de la peine qui l'accabloit, elle refusa jusqu'au moindre soulagement, croyant que si ses larmes eussent cessé de couler, elle eût été privée du seul bien qui lui

restoit. Un jour qu'Auguste la pria de se trouver à une lecture que Virgile venoit lui faire du sixieme livre de l'Enéide, quand le poëte en fut à l'endroit que je viens de citer, Octavie tomba évanouie, & perdit long-tems connoissance. Cette princesse ne voulut plus désormais rien voir, ni rien entendre de ce qui fut fait pour célébrer la mémoire de son fils, & rejeta tous les honneurs qu'on lui décernoit. Elle fit cependant donner à Virgile trois cents écus d'or pour chaque vers de ce morceau pathétique de son poëme.

Une loi expresse & très-sage défendoit à Rome d'enterrer les morts dans l'enceinte de la ville ; les empereurs, les vestales & quelques personnes illustres avoient seuls ce privilége. Quelques inscriptions sépulchrales, trouvées dans les environs du tombeau d'Auguste, sembleroient prouver néanmoins, que les affranchis de la maison de ce prince faisoient déposer leurs urnes cinéraires autour de son monument.

Les funérailles commençoient au moment même qu'on rendoit les derniers soupirs. Alors le plus proche pa-

rent donnoit le baiser au mourant, & lui fermoit les yeux & la bouche, après y avoir mis une piece d'argent pour payer le passage de la barque. On l'appelloit ensuite plusieurs fois à haute voix; & on l'agitoit en même-tems, pour s'assurer s'il étoit véritablement mort: on préparoit alors tout ce qui étoit nécessaire pour la pompe funebre. Les parens & les amis s'abandonnoient aux larmes & aux sanglots. Ils s'arrachoient les cheveux, se frappoient la poitrine, s'égratignoient le visage, déchiroient leurs habits, mettoient de la poussiere sur leurs têtes, se rouloient par terre, se heurtoient contre les murs, & venoient plusieurs fois embrasser le mort avec des lamentations extraordinaires. Telle étoit la façon usitée de témoigner sa douleur, ou celle qu'on vouloit faire paroître.

Le défunt étoit exposé pendant plusieurs jours à l'entrée de sa maison dans un lit de parade; & près de lui, comme je l'ai dit ailleurs, étoit un pantomime qui contrefaisoit toutes ses manieres. Avant que de partir pour l'endroit où il devoit être brûlé ou enterré, un héraut public annonçoit le convoi en

criant par la ville : « Ceux qui vou-
» dront assister aux obseques d'un tel,
» fils d'un tel, sont avertis de se rendre
» promptement en sa maison ». Cet avertissement attiroit une foule de monde plus ou moins grande, selon que le mort avoit été plus ou moins considéré. Il avoit le visage découvert, & la tête couronnée de fleurs ; on portoit devant lui toutes les marques de sa dignité, les couronnes qu'il avoit méritées par ses belles actions, les étendards & les dépouilles qu'il avoit remportés sur les ennemis. Les pleureuses suivoient le corps ; c'étoient des femmes qui n'avoient d'autre métier, que de faire des lamentations sur la mort du défunt, dont, en pleurant, elles chantoient les louanges. Un orateur faisoit son éloge funebre ; & après toutes ces cérémonies, on enterroit ou l'on brûloit le cadavre. Alors tous les assistans lui faisoient les derniers adieux. Ils les répétoient trois fois en l'appelant par son nom, & promettoient de le suivre lorsque leur tems seroit venu. Le convoi finissoit par un grand festin ; car c'étoit par-là que se terminoient toutes les cérémonies de religion.

On croit que le tombeau d'Auguste servit non-seulement à toute sa famille, mais encore à celle de ses successeurs, & qu'Adrien n'en fit élever un de l'autre côté du Tibre, que lorsque le premier fut à peu près rempli d'urnes cinéraires. Quoiqu'il en soit, ce second monument, plus magnifique que celui d'Auguste, & qu'on appelle *Mole Adriana* à cause de sa masse prodigieuse, est actuellement le château Saint-Ange. Sur une base quarrée d'une vaste surface, s'élevoient, en pyramide arrondie, trois ordres d'architecture de marbre de Paros, ornés de statues d'hommes & d'animaux. Le dernier portoit un dôme surmonté d'une urne de bronze, en forme de pomme de pin; qui renfermoit, dit-on, les cendres, d'Adrien. Les colonnes furent enlevées par Constantin qui en fit bâtir des églises, & les statues brisées par Bélisaire, qui s'y défendant contre les Goths, les lançoit par morceaux sur les ennemis.

La construction de ce mausolée étoit si solide, que dans les neuvieme & dixieme siecles, il servit de retraite à ces petits tyrans qui désoloient cette

capitale ; & c'est ce qui détermina les souverains pontifes à en faire une forteresse. Si vous desirez savoir l'origine de son nouveau nom, tout Rome vous dira que sous le pontificat de Grégoire le Grand, cette ville étant affligée de la peste, ce saint pape, dans une procession générale qu'il avoit ordonnée pour fléchir la colere du ciel, vit, au-dessus du dôme, un ange qui remettoit le glaive de la vengeance dans le fourreau, & annonçoit la cessation des calamités. Pour conserver la mémoire de ce prodige, on en ôta l'urne dorée qu'on voit encore au vatican ; & l'on y plaça le bon ange qui donne le nom à tout l'édifice.

Cette forteresse, que les Romains regardent comme imprenable, pourroit tout au plus servir de refuge aux papes en cas de quelqu'émeute : ce qu'ils n'ont cependant pas trop lieu de craindre, ayant à faire au peuple du monde le plus docile & le plus pacifique. D'ailleurs la sagesse de leur conduite & la douceur de leur gouvernement les mettent à couvert de ces révolutions. Pour leur ménager toutefois cette retraite,

Alexandre VI, dont les crimes pouvoient la lui rendre néceſſaire, pratiqua une galerie ſecrette de ſon palais à cette citadelle, pour s'y réfugier en cas d'accident; c'eſt ce que fit Clément VII; mais Charles-Quint l'y retint priſonnier, & le fit gémir longtems dans ce fort, où lui-même avoit fait renfermer tant de perſonnes qui lui étoient ſuſpectes. Ce pontife s'étoit ligué avec François I, les princes d'Italie & le roi d'Angleterre contre l'empereur. Cette ligue, appelée Sainte, parce que le pape en étoit le chef, ne lui procura que des infortunes. Sa capitale fut ſaccagée par les impériaux, qui y commirent plus d'excès que les barbares du tems d'Alaric. Il y avoit parmi eux des ſoldats luthériens qui ne furent pas les moins cruels. S'étant ſaiſis des habits du pape & de ceux des cardinaux, ils s'aſſemblerent dans le conclave; & après avoir dégradé Clément, ils élurent à ſa place l'héréſiarque Luther. Le pape aſſiégé dans le château Saint-Ange, n'en ſortit qu'au bout de ſix mois déguiſé en marchand.

Comme je compte pour peu de choſe

lès quatre bastions qu'y a fait construire Urbain VIII, sa principale défense consiste dans une centaine de pieces de canon, qu'on pourroit employer dans une nécessité pressante pour foudroyer la ville & achever de la ruiner. On y tient une garnison de cinq ou six cents hommes; & le service s'y fait avec assez d'exactitude. On y renferme les prisonniers d'état : & l'on y garde les cinq millions que Sixte Quint y déposa avec une bulle qui défend, sous peine d'excommunication, de s'en servir hors le cas de la plus urgente nécessité. On y conserve aussi les ornemens lès plus précieux du souverain pontificat, la triple couronne, les manuscrits, les bulles, les archives de l'église Romaine; & dans une salle qui occupe le centre de l'ancien monument, sont des peintures à fresque des plus grands maîtres de l'école de Raphaël.

L'ancienne Rome se vantoit avec raison de ses bains, connus sous le nom de thermes, où l'architecture se déployoit en grand, comme dans tous les édifices publics. Les Romains n'ayant pas l'usage du linge, le bain leur étoit nécessaire mais on se contenta d'abord de le pren-

dre dans un ruisseau, dans une riviere ou dans quelque réservoir destiné à cet effet. Lorsque le luxe se fut introduit avec les richesses, chacun voulut avoir dans sa maison un bain particulier pour la commodité de sa famille, & principalement pour les femmes que la bienséance empêchoit de se laver publiquement. Comme le peuple n'étoit pas en état de faire cette dépense, il se trouva des empereurs, & même de riches citoyens qui firent construire des bains communs, & d'autres qui lui laisserent les leurs en mourant. C'est en particulier ce que fit Agrippa qui lui légua ses magnifiques Thermes; exemple qui fut imité par plusieurs empereurs.

Les superbes restes des bains de Titus & de Caracalla ont encore un air de grandeur. Une salle de ceux de Dioclétien subsiste dans son entier : les mêmes murs, les mêmes colonnes portent jusqu'aux nues une voûte qui semble vouloir braver tous les siecles. On y comptoit jusqu'à trois mille petites chambres, où autant de personnes pouvoient se baigner sans se voir. On prétend que plus de quarante mille chrétiens furent employés à la construction de ce vaste

édifice, dont plus des trois quarts périrent de fatigue, de misere, & de mauvais traitemens. Ces Thermes occupoient non-seulement le sol sur lequel est bâtie sur les dessins de Michel-Ange, la magnifique église des chartreux, mais encore le jardin de ces religieux, les greniers publics qui y sont contigus, la grande place qui les précede, & l'église de Saint-Bernard qui servoit de fourneaux pour chauffer l'eau de ces bains.

De dix à douze cirques établis anciennement à Rome ou dans les environs, celui de Caracalla est le seul dont il reste quelques vestiges. Son circuit est encore tout entier; mais ce n'est plus qu'un gros mur de brique de douze à quinze pieds de haut, dans lequel on remarque plusieurs portes murées, & des arcades de distance en distance. On y entre par un portique du côté du levant; & l'on y distingue, au milieu de l'arène, les anciennes bornes autour desquelles tournoient les chars des combattans. A l'autre extrémité, du côté du couchant, on voit trois grandes tours, jadis contiguës aux galeries où se plaçoient cinquante à soixante mille spec-

tateurs. Aujourd'hui cet édifice pompeux eſt au milieu des champs & des vignes; l'arène n'eſt plus qu'un pré ; & l'obéliſque ſuperbe qui en décoroit le centre, orne préſentement une des plus belles places de la ville.

Du tems des premiers Romains, on donnoit le nom de jeux généralement à toutes ſortes d'exercices qui ſe faiſoient dans un champ vaſte & ouvert, ſitué communément entre une riviere & une colline. Le premier inſtituteur fut Evandre ; Romulus les renouvella à l'occaſion de l'enlevement des Sabines ; mais dans ces commencemens ils ſe célébroient dans une iſle du Tibre, & ne ſe nommoient que jeux Romains. Le vieux Tarquin fut le premier qui, après avoir diſpoſé un lieu de figure ronde ou ovale, entre le Mont Aventin & le Mont Palatin, le fit entourer de portiques & de pluſieurs rangs de bancs & de ſieges diſpoſés par degrés. Ce corps de bâtiment, qui prit alors & conſerva depuis le nom de cirque, acquit ſucceſſivement de nouvelles magnificences ; & chaque fête fourniſſoit de nouveaux ornemens. Les empereurs y firent des dépenſes conſidérables en

bâtimens, en obélisques, en statues, en Hiéroglyphes, & en bornes de marbre pour la dispute de la course.

On construisit à Rome différens cirques, parmi lesquels on distinguoit principalement ceux de Flaminius, de Néron, de Flore & de Salluste. Ce dernier fut bâti pour y célebrer des jeux à l'honneur d'Apollon, quand les inondations du Tibre empêchoient qu'on ne les fît dans l'endroit qui leur étoit destiné sur le bord du fleuve. Il y reste encore une partie des fabriques anciennes, où étoient les loges des spectateurs; & au midi sont plusieurs grandes voûtes, sous lesquelles se rangeoient les chars qui devoient courir pour le prix.

Non loin delà étoit le cirque de Flore, fameuse courtisanne, qui amassa des biens immenses qu'elle légua à la ville de Rome, à condition qu'on établiroit à son honneur des jeux publics, conformes à son ancienne profession. On exécuta son testament à la lettre; & l'on vit sans étonnement célébrer des jeux nouveaux, où des femmes nues, par la liberté de leurs attitudes, se disputoient le prix de l'indécence. Les Romains chercherent dans la suite

à annoblir cette institution, en faisant passer cette courtisanne pour la déesse des fleurs, qu'ils honoroient par des jeux libres à la vérité, mais regardés comme le symbole de la terre dans la diversité de ses productions.

Ces peuples étoient si passionnés pour les exercices du cirque, qu'ils ne demandoient, dit Juvenal, que des spectacles & du pain; aussi en avoit-on bâti dans toute l'étendue de l'empire.

Dès que tout le monde étoit à sa place, les empereurs qui s'y rendoient par une galerie, donnoient le signal. Tout à coup les barrieres s'ouvroient; & aussi-tôt les chars attelés de deux, le plus souvent de quatre chevaux de front, partoient six à la fois, & voloient, pour ainsi dire, dans la carriere. La rapidité de leur course pour arriver les premiers au but, les faisoit souvent heurter où contre les bornes, ou les uns contre les autres, s'accrocher, se renverser, & quelquefois fracasser leurs voitures; ce qui divertissoit fort les spectateurs, dont la joie se témoignoit par de grands éclats de rire. Ils ap-

plaudiſſoient au contraire, & portoient jusqu'au ciel, par des acclamations réitérées, le nom de celui qui tournant sept fois autour de la borne sans la toucher, gagnoit le prix & de l'adreſſe & de la courſe, dont nos joûtes & nos tournois retraçoient quelque idée. Des événemens particuliers les ont fait proſcrire parmi nous. On auroit dû les remplacer par quelques inſtitutions propres à exercer le corps. Nous n'avons plus que des jeux ſédentaires, des jeux de dupes ou de fripons, pour nous préſerver de l'ennui.

Les chars n'étoient conduits, dans les premiers tems, chez les Romains, que par des cochers ou par des eſclaves; mais les applaudiſſemens qu'ils recevoient, tenterent les premiers même de la nation; & ces maîtres du monde, dit Horace en ſe moquant, ne dédaignerent pas une noble victoire qui les élevoit jusqu'aux Dieux: *Palmaque nobilis terrarum Dominos evehit ad Deos.* Oubliant la dignité de leur rang, ils ne rougirent plus de ſe donner eux-mêmes en ſpectacle; & à leur exemple, on vit toute la nobleſſe ſe paſſionner pour ces divertiſſemens. Les uns bâtirent des cirques dans leurs vaſtes jardins; les autres

s'exposerent aux huées du peuple; qui ne voyant plus en eux que des cochers mal adroits, en faisoit le sujet de ses plaisanteries. Enfin cette fureur alla si loin, que des sénateurs, des personnages consulaires, des femmes même de la premiere condition, se chargerent de ces vils rôles. Dans les jeux du cirque, il périssoit communément beaucoup de monde; & l'on raconte qu'un jour les combattans passant devant l'empereur Claude, un d'eux dit à ce prince: « Seigneur, recevez le salut de ceux qui » vont mourir pour votre amuse- » ment ».

Le grand nombre d'obélisques entiers ou mutilés, qu'on voit dispersés dans plusieurs quartiers de Rome, ceux que des ruines couvrent encore, & que le tems & les circonstances pourront faire déterrer un jour, étoient un des principaux ornemens qui décoroient les anciens cirques. L'idée en est due aux Egyptiens, & remonte à la plus haute antiquité. Lorsque les Romains porterent leurs armes sur le nil, ils furent frappés de ces monumens faits d'un seul bloc de granit, & travaillés

dans la carriere même d'où on les avoit tirés. Ils étoient consacrés au soleil, & chargés de caracteres hiéroglyphiques. Les vainqueurs de l'Egypte les firent transporter en Italie, & en embellirent leur capitale. Les monumens nombreux en ce genre, amenés à Rome, renversés depuis de dessus leur base, & relevés la plupart par Sixte Quint, sont les témoins les mieux conservés de la grandeur de cette ancienne métropole de l'univers. Les quatre plus grands les seuls même dont je parlerai, sont ceux de la place Saint Pierre, de Saint Jean de Latran, de Sainte-Marie majeure, & de la place du peuple.

Le premier est le seul qui ait été retrouvé entier dans le cirque de Néron, où est aujourd'hui la sacristie de l'église de Saint-Pierre. Il est plus gros, d'une plus belle proportion que les autres, d'un seul morceau de granit oriental, de soixante-douze pieds d'élévation : & sa hauteur totale, en y comprenant la croix & le piédestal, est de cent-vingt-quatre pieds au dessus du pavé de la place. Sixte-Quint le fit élever par les soins de Dominique Fontana, son architecte, à l'aide d'une machine in-

ventée par cet artiste. L'entreprise paroissoit d'une difficulté insurmontable : plus de cent ingénieurs ou mathématiciens qu'on avoit fait venir de toutes les parties de l'Europe, présenterent leurs projets, & après de long débats, celui de Fontana fut préféré.

Les préparatifs furent immenses ; les cercles de fer pour embrasser l'obélisque, pesoient quarante milliers ; il falloit jusqu'à sept paires de bœufs pour tirer une piece de bois ; & la charpente paroissoit une forêt.

Fontana commença son opération le 30 avril 1586 ; & l'obélisque fut conduit jusqu'à l'endroit qui lui étoit destiné, le 13 juin. Les travaux furent suspendus jusqu'a la fin de l'été à cause des chaleurs, & recommencerent le 10 de septembre. Neuf cents ouvriers & soixante-quinze chevaux y furent employés. Le pape défendit, sous peine de la vie, à toutes personnes, de quelque qualité qu'elles fussent, excepté aux ouvriers, de se trouver dans l'enceinte le jour de l'élévation, & à ces derniers, d'y faire aucun bruit, même d'y parler. Il y eut une potence dressée sur la place ; & le barigel avec les sbirres & le bour-

reau s'y rendirent dès le matin. Fontana reçut la bénédiction du cruel pontife, qui lui dit que le mauvais succès lui coûteroit la vie : & l'architecte qui le connoissoit pour homme de parole, fit, à tout événement, tenir des chevaux prêts, dont heureusement il n'eut pas besoin. Cette nouveauté avoit attiré à Rome un peuple prodigieux. Les rues voisines de la place Saint-Pierre, les toîts des maisons étoient couverts de peuple.

L'obélisque fut élevé en cinquante-deux reprises, & scellé sur son piédestal au coucher du soleil. Le château Saint-Ange annonça cet événement par une décharge de toute son artillerie. Les ouvriers pleins de joie prirent Fontana sur leurs épaules, & le porterent en triomphe dans sa maison au milieu des cris d'alégresse, & au son des instrumens de musique. Le peuple qui l'accompagnoit, faisoit retentir l'air de ses louanges ; & le pape le combla d'honneurs & de richesses. Il le créa chevalier de l'Eperon d'or & noble Romain, fit frapper des médailles en son honneur, & voulut qu'on gravât

l'inſcription ſuivante ſur la baſe de l'obéliſque : « Dominique Fontana, » d'un village près de Come, a amené » ce monument, & l'a élevé ſur ſon » piédeſtal ». Outre les penſions conſidérables qu'il reçut du ſouverain pontife, Sixte lui fit encore préſent de la charpente & des machines qui ſe montoient à des ſommes immenſes. Ce même architecte fut auſſi chargé de l'érection des autres obéliſques, & de pluſieurs ouvrages dont la mort du pape fit interrompre les travaux. Clément VII n'entra pas dans les mêmes vues ; il ſongeoit même à inquiéter Fontana ſur l'argent qu'il avoit employé dans ſes conſtructions ; mais l'artiſte appelé à Naples, & nommé premier architecte du roi des deux Siciles, alla y jouir de ſa gloire & de ſes richeſſes.

J'ai parlé d'un ſecond obéliſque qu'il avoit auſſi élevé devant l'égliſe de Saint Jean de Latran. Conſtantin le fit tranſporter de Thebes à Alexandrie, d'où il fut amené à Rome, & placé dans le grand cirque. Lorſqu'il fut déterré par Sixte-Quint, il étoit briſé en trois pieces que Fontana réunit, mais

dont on aperçoit toujours les joints : à l'égard de la hauteur, on estime qu'il peut avoir cent quinze pieds entre la croix & le piédestal. Celui de Sainte-Marie majeure, sans hiéroglyphes, comme celui de Saint-Pierre, & rompu en plusieurs endroits, a été réparé & mis où il est par le même artiste. La pointe qui y manque, est remplacée par divers ornemens de bronze surmontés d'une croix. Le quatrieme enfin, celui qu'Auguste fit apporter d'Égypte, fut fait à Héliopolis plus de six cents ans, dit-on, avant la naissance de Jésus-Christ. C'est le seul qui conserve tout son effet dans la place du peuple, n'étant pas écrasé, comme les autres, par le voisinage des plus grands édifices.

Tous ces monumens qui, comme des especes de colonnes quarrées, terminées en pointe, servoient à décorer les villes & à perpétuer la mémoire des grands hommes ou des grands événemens, sont, comme je l'ai dit, de marbre granit, aussi dur que le diamant, & marqueté de plusieurs couleurs. Le blanc, le rouge, le violet, le bleu, le cendré, le noir, sont parsemés de pe-

tites taches de cryſtal d'un poli très-uni & très-brillant. En conſidérant ces ouvrages faits d'une ſeule piece, dont quelques-uns ont plus de cent pieds de haut, & ſe ſoutiennent ſur leur baſe par leur propre poids, on ne peut s'empêcher d'admirer l'induſtrie des anciens Egyptiens, qui ont eu l'art de tirer des entrailles de la terre des pierres de cette peſanteur, d'y tracer, malgré leur dureté extrême, des caracteres hiéroglyphiques du travail le plus fini, de les tranſporter ſans les briſer, dans les pays les plus éloignés, de les élever ſur des piédeſtaux, où, pendant des milliers de ſiecles, ils ont bravé les vents, les tempêtes & les orages.

Quant à la maniere de les enlever de la carriere, voici comme on nous apprend que s'y prenoient ces anciens peuples. Ils creuſoient un foſſé large & profond depuis l'endroit où ils les avoient taillés juſqu'au nil; & dans le temps du débordement, le foſſé ſe rempliſſant d'eau, formoit un canal. On y avoit préparé un grand bateau propre à recevoir l'obéliſque, qui étoit alors comme ſoutenu en l'air ſur les deux côtés du

foſſé. On le dégageoit inſenſiblement, juſqu'à ce qu'il ſe trouvât appuyé ſur le bateau qui le tranſportoit du canal dans le nil, & du nil dans l'endroit où il devoit être placé.

Je ſuis, &c.

A Rome, ce 4 Mars 1758.



LETTRE CCCXLIII.

SUITE DE ROME.

Il ne faut pas confondre avec les fontaines, qui sont aujourd'hui un des grands embellissemens de Rome, les antiques & superbes aquéducs, qui conduisoient les eaux dans cette capitale de l'empire. Pendant plus de quatre siecles, les Romains ne se servirent que de celle du Tibre, des puits, & de quelques sources qui descendoient de leurs collines. Le censeur Appius fut le premier qui en fit venir d'un endroit éloigné, distant de Rome de sept à huit milles. Son exemple dirigea le luxe public vers cet objet utile ; & d'immenses travaux firent couler dans cette ville des rivieres & des fleuves. Agrippa, pendant son édilité, rétablit quelques canaux commencés par ses prédécesseurs, & multiplia tellement les eaux, que chaque quartier, chaque place, chaque rue, &, pour ainsi dire, chaque maison eut une fontaine pour son usage. En recti-

fiant

fiant les premiers travaux, en y en ajoutant de nouveaux, il donna à Rome sept centspieces d'eaux plates, & cinq cents d'eaux jaillantes. Il construisit cent trente réservoirs, & mit le comble à la magnificence de ces ouvrages, en y distribuant quatre cents colonnes & trois cents statues de marbre & de bronze. Toutes ces eaux étoient portées en l'air sur des aquéducs aussi beaux que solides, qui subsistent en partie, & servent encore à leur premiere destination.

C'est à cet égard sur-tout, que Rome moderne ressemble le plus à l'ancienne. Elle en a la principale obligation à Sixte-Quint & à Paul V, qui, sur cet article, ont disputé de grandeur & de magnificence avec les maîtres du monde; & par les soins de ces deux pontifes, cette ville est presque la seule, où l'on puisse dire qu'il y a de l'eau. Non seulement les endroits les plus bas sont arrosés par cette multitude de sources; mais les places les plus élevées, la cime même des montagnes, le Capitole, le Janicule, le Quirinal ont, à leurs sommités, autant de fontaines fournies par

des aquéducs qui y apportent des rivieres. Nous ne connoissons point ce genre de travaux, qui pourroit seul ajouter aux richesses de la France. Un homme avoit proposé d'abreuver & de nettoyer Paris en y amenant la riviere d'Ivette : il ne la prenoit qu'à six lieues ; & Paris est prodigieusement riche en comparaison de Rome qui en fait venir de plus loin. Mais le projet étoit utile & facile ; deux raisons qui auroient dû ne le pas faire négliger.

Au reste, les fontaines de Rome sont peut-être moins admirables par l'abondance toujours soutenue de leurs eaux qui coulent sans interruption, que par le goût, la magnificence & la variété de leurs formes, qui ont épuisé l'art des plus célebres architectes. Rien de plus agréable en ce genre, que celle que Paul V fit construire au haut du Janicule, & qu'il décora d'un grand ordre de colonnes de granit. Ces colonnes soutiennent une architrave élevée, au milieu de laquelle est une inscription en son honneur, & au-dessus, dans le couronnement, les armes de ce pontife de la maison de Borghese. De trois bouches ouvertes dans ce corps d'architecture, coule une riviere qui met

en mouvement des moulins, des forges, des papeteries & d'autres usines sur le penchant de la montagne, & après avoir abreuvé une partie de la ville, va former les fontaines abondantes qui jaillissent sans cesse dans le parvis de Saint-Pierre.

Mais la meilleure eau de Rome, la plus agréable à boire, est celle qui sort de la belle source de Trevi. Les Romains l'appellent l'eau vierge, parce qu'on prétend qu'une jeune paysanne la découvrit à des soldats fatigués de la soif. Le bassin de marbre qui la reçoit, forme une espece de lac, d'où elle se distribue ailleurs par divers canaux. Clément XII fit faire le dessin des ornemens actuels, l'exécuta en partie; & Benoît XIV acheva l'ouvrage de son prédécesseur.

La plus renommée de toutes ces fontaines est celle qui décore le milieu de la fameuse place Navone, la plus belle, la plus grande, la plus célebre de cette capitale. Un rocher percé à jour verse un torrent par quatre bouches. Quatre statues colossales, qui représentent les principaux fleuves des quatre parties du monde, le Danube, le Gange, le Nil & la

Plata, sont appuyées, dans des attitudes différentes, contre le rocher qui sert de piédestal à un abélisque de plus de cinquante pieds de hauteur, tiré du cirque de Caracalla. Ces fleuves jettent de leurs urnes des flots abondans qui, après avoir tourné autour du bassin, paroissent se précipiter dans les antres du rocher, sous lequel ils passent dans d'autres canaux, pour aller se montrer ailleurs sous de nouvelles formes. La reine Christine admirant, pour la premiere fois, ces belles cascades, crut que ce n'étoit que le jeu de quelques momens pour lui faire honneur ; & par économie elle pria de cesser ; mais on la tira d'inquiétude, en lui apprenant que ces eaux jouoient sans interruption, la nuit pour la lune, & le jour pour le peuple romain.

La place Navone, où se trouvent encore deux autres fontaines, occupe, dans le champ de Mars, le même terrein qui formoit anciennement le cirque d'Alexandre Severe, d'autres disent le cirque des combats, le cirque agonal, le grand cirque, dont il ne reste plus de vestiges. Elle est quatre ou cinq fois plus longue que large ; & une de ses

extrémités se termine en arc de cercle. Le palais Pamphile, qui orne une des faces de côté, est joint à une petite église que cette maison a fait bâtir pour lui servir de chapelle. On en vante la beauté, la richesse & la multitude des ornemens. Le milieu de la place étant plus élevé que les bords, on peut, dans très-peu de tems, en faire un bassin de deux à trois pieds de profondeur : il ne faut, pour cela, que fermer les conduits par lesquels l'eau se distribue en d'autres canaux, & bientôt toute la place est inondée : ce qui se pratique communément dans les grandes chaleurs, un heure avant le coucher du soleil. Alors toute la noblesse de Rome va s'y promener, & en fait plusieurs fois le tour en voiture pour y jouir de la fraîcheur. Une foule de spectateurs se tient aux fenêtres, & forment eux-mêmes un agréable spectacle.

Ce qui frappe d'abord les étrangers, en arrivant dans cette capitale, sont les places publiques, ornées de fontaines, d'obélisques, de statues & de palais de la plus grande magnificence. Je ne parlerai que de celles où l'on retrouve encore quel-

ques restes de monumens de l'ancienne Rome. Le mont Quirinal, aujourd'hui *Monte Cavallo*, a pris ce nouveau nom de deux chevaux antiques, tenus chacun par un jeune homme, & dont cette antiquité même fait le principal mérite: non pas que je croie, d'après une vieille & fausse inscription, qu'ils soient l'ouvrage de Phidias & de Praxitèle; quelques savans mieux instruits m'ont assuré qu'ils ne remontoient pas au-delà du siecle d'Auguste. L'un & l'autre servoient à décorer les thermes de Constantin, d'où Sixte-Quint les a fait enlever, pour en orner la place qui précede, au Monte Cavallo, le palais pontifical. Les papes y font leur séjour ordinaire, & ne viennent occuper le Vatican que dans les grandes solennités, à cause du voisinage de Saint-Pierre. L'air mal sain qu'on y respire, surtout en été, leur a fait choisir une situation plus élevée. Le palais Quirinal a été commencé par Paul III vers le milieu du seizieme siecle. Grégoire XIII en augmenta les bâtimens, & y ajouta des jardins que ses successeurs, & surtout Sixte-Quint, firent continuer & embellir. Deux grandes colonnes de

marbre forment l'entrée principale, & portent la tribune destinée aux bénédictions du saint-pere. La cour est entourée d'un grand portique, qui annonce le séjour d'un souverain. Les appartemens sont assez bien entendus, & le jardin agréable pour ses promenades & la beauté de ses eaux.

La place colonne tire son nom de la colonne Antonine, qui en fait le plus bel ornement. C'est, à ce qu'on croit, un trophée érigé par le sénat à l'empereur Antonin le pieux, après sa mort. Elle a cent-seize pieds de hauteur, en y comprenant le piédestal qui en a vingt-cinq; & les bas-reliefs qui décorent la base jusqu'au chapiteau, l'entourent en ligne spirale, & représentent les événemens les plus fameux de son regne & de celui de Marc Aurele, son gendre & son successeur. On y voit entr'autres sujets, le miracle si connu de la légion fulminante. Le ciel fait tomber dans le camp des Romains une pluie bienfaisante qui les rafraîchit, & sur les barbares, des foudres & des éclairs qui les mettent en déroute. Les soldats altérés élevent en l'air, les uns leurs casques, les autres leurs boucliers, pour re-

voir l'eau que le ciel leur envoie, & que d'autres boivent avec une avidité qui exprime la soif extrême qui les dévore. Les hommes & les chevaux étendus à terre de tous côtés, y forment une peinture des plus affligeantes. Dans les airs on apperçoit un homme qui vole les bras étendus, avec une grande barbe qui semble se résoudre en pluie. Cette fiction paroît prouver, ou qu'on ne regardoit par les chrétiens comme les auteurs du miracle, ou qu'on n'avoit pas de leur Dieu les idées pures & sublimes qu'en donne le christianisme. On dit cependant que Marc-Aurele leur attribua, dans ses lettres, le salut de l'armée.

La colonne qui représente cet événement, composée de vingt-huit pieces de marbre, est de proportion corinthienne, & a plus de seize pieds dans son plus grand diametre. On monte jusqu'à son sommet par une centaine de marches ; & l'escalier, pratiqué intérieurement, est éclairé par plusieurs fenêtres. Au lieu de la statue en bronze doré de l'empereur, qui devoit être au-dessus, Sixte-Quint, qui la fit restaurer, y plaça celle de saint Paul, mélange bisarre d'un apôtre de Jésus-

Chrift avec les victoires, les bas-reliefs, les infcriptions, & tout ce que préfente ce monument du paganifme.

De même, quand on voit, fur la bafe de la colonne Trajane, les triomphes de l'empereur dont elle porte le nom ; quand toutes les figures dont elle eft chargée, annoncent les exploits militaires de ce monarque, on s'attend à voir au-deffus la ftatue de Trajan tenant en main l'urne d'or qui renfermoit fes cendres, & non pas celle de faint Pierre armé de fes clefs. C'eft encore une imagination du même pontife, qui, en ce point, étoit plus pape qu'homme de goût.

Cette colonne, qui paffe pour la plus belle du monde, fervoit d'ornement à la plus belle place de Rome. Elle fut dédiée à Trajan par le peuple & le fénat, tandis que ce prince faifoit la guerre contre les Parthes. On prétend qu'elle étoit deftinée non feulement à lui fervir de fépulture, mais encore à faire connoître à la poftérité, ce qu'il en avoit coûté de peine & de travail pour applanir le fol de la place, d'où l'on avoit enlevé des terres de la hauteur de la colonne, c'eft-à-dire, d'en-

virons cent cinquante pieds, y compris le couronnement & le piédestal. Le fust est formé de vingt-trois blocs de marbre blanc, de plus de quatre pieds d'épaisseur, posés à plomb les uns sur les autres dans toute la largeur du monument. A l'un des côtés de ce piédestal est une porte, par laquelle on monte un escalier de plus de cent quatre-vingt degrés, taillé en limaçon, dans les blocs mêmes qui composent la colonne, & éclairé intérieurement par de petites ouvertures qui ne défigurent point l'ordre du dessein. Le dehors est orné de bas-reliefs disposés sur un cordon qui monte en ligne spirale jusqu'au chapiteau. On y compte près de trois mille figures qui, dans des attitudes différentes, représentent l'histoire militaire de Trajan, & sur-tout ses deux expéditions contre les Daces. On y voit des sieges, des marches d'armées, de batailles, des camps, des passages de rivieres; & dans cette multitude d'objets que je ne me lassois pas d'admirer, je m'attachai principalement à considérer la fureur des femmes Daces, qui, animées par la vengeance, dépouillent elles-mêmes les prisonniers

Romains, & le flambeau à la main les brûlent à petit feu. Ces mêmes peuples, pour ne pas survivre à la perte de leur liberté, mettent le feu à leur ville, & s'empressent de se donner la mort. Un de leurs chefs leur présente une coupe empoisonnée ; & tous à l'envi tendent les bras pour s'en saisir les premiers, sans en être détournés par le triste & effrayant spectacle de ceux qu'ils voient tomber morts ou mourans à leurs pieds. Afin qu'aucune de ces figures, malgré l'élévation de la colonne, n'échappât aux yeux des spectateurs, l'artiste les a travaillés de maniere, que celles qui approchent le plus du chapiteau, paroissent de la même grandeur que les plus voisines de la base ; d'où vous pouvez juger combien les Romains étoient versés dans la science de l'optique, & en observoient les regles dans leurs ouvrages.

Cette colonne occupoit anciennement le centre de ce qu'on appeloit alors la place Trajane, *Forum Trajani*. Suivant la description de quelques historiens, Rome n'a jamais rien eu qu'on puisse comparer à cette place. Elle étoit entourée des quatre côtés, d'une triple

colonnade de marbre de Grece, & au milieu de chaque face s'élevoit un grand arc terminé par une coupole. La colonnade formoit des galeries couvertes, enrichies des ſtatues les plus précieuſes, & de celles de tous les hommes illuſtres qu'on y plaçoit par ordre de l'empereur & du ſénat. Ce fut des tréſors immenſes que Trajan rapporta après la défaite des Daces, qu'il tira les fonds néceſſaires pour ces conſtructions qui ſurpaſſoient tout ce que Rome avoit eu juſqu'alors de plus brillant & de plus magnifique. Tout y paroiſſoit à un tel point d'éclat & de grandeur, que les ſouverains les plus puiſſans, après avoir vu ce monument de la magnificence de ce prince, n'oſoient eſpérer de pouvoir rien entreprendre de pareil. Ce n'eſt plus actuellement qu'une très-petite place, dont on ne parleroit peut être pas ſans cette colonne que le tems a reſpectée. Le piédeſtal & la baſe étoit entiérement cachés ſous les ruines des édifices renverſés dans les environs. Sixte-Quint les fit enlever, & creuſer autour du piédeſtal une enceinte profonde, environnée d'une baluſtrade. Il faut en être très-près pour l'apperce-

voir ; car à peu de distance, la colonne paroît sortir immédiatement de terre sans être appuyée sur aucune base.

Une autre place, jadis très-célebre, & dont il reste encore quelques vestiges, est le marché romain, *Forum Romanum*, aujourd'hui *Campo Vaccino*, le marché aux vaches, entre le mont Palatin & le capitole. C'étoit anciennement l'endroit le plus fréquenté de Rome, & celui où la magnificence de cette ville avoit prodigué ses plus beaux monumens. On y voyoit des écoles pour la jeunesse, des basiliques, des cours de justice, des temples, des palais, des trophées. Les Romains y tenoient leurs assemblées, & y recevoient les impressions de leurs orateurs sur la tribune aux harangues, ornée de proues de vaisseaux pris sur les ennemis. La voie sacrée la traversoit dans toute sa longueur; & c'est-là que passoient ces triomphateurs fameux, qui amenoient à Rome le luxe & les richesses des nations. Scipion, César, Pompée, Auguste y avoient leurs palais, & tous les grands hommes des statues. On y montre le lieu où étoient le lac de Curtius, plusieurs arcs de triomphe, le

temple de la paix, & celui de la concorde où s'assembloit le senat dans les affaires importantes, où l'on jugea les complices de Catilina, où l'on prononçoit sur la destinée des rois, où les plus puissans monarques de l'Asie se croyoient honorés d'être admis. Les chevaliers Romains, assis sur les degrés du vestibule, veilloient à la sureté & à la tranquillité des magistrats. Que de grandes idées rappellent ces monumens antiques ! Mais les ravages du tems, & le nom même que porte aujourd'hui cette place, semblent la représenter dans l'état où elle étoit, lorsqu'abordant au pied du mont Aventin, les Troyens la virent couverte des troupeaux du pauvre Evandre. *Pauperis Evandri passimque armenta videbant.*

Cet endroit, quelque nu qu'il paroisse à cause de son étendue, n'est pas le moins intéressant pour les connoisseurs. On y voit des ruines éparses, du milieu desquelles s'élevent avec majesté des colonnes antiques, isolées, & ne tenant à aucun édifice. Quelques façades d'églises y arrêtent la vue ; & l'on y a placé une fontaine dont le bassin est de granit,

mais qui ne sert que d'abreuvoir aux chevaux. Titus, Septime Sévere, & Constantin y respirent encore sous des arcs de triomphe bien conservés.

Le premier, qui est tout de marbre, fut érigé à Titus après sa conquête de la Palestine ; & son triomphe, le plus brillant qui eût été fait jusqu'alors, y est représenté dans un des bas-reliefs. Ce prince y paroît dans son char, précédé de licteurs, accompagné du sénat & de l'armée. Derriere le triomphateur est une victoire debout, portant d'une main la couronne qu'elle lui met sur la tête, & de l'autre une palme de Judée. Rome victorieuse est assise sur le devant du char, & tient les rênes des chevaux qu'elle conduit. Un autre bas-relief, qui fait le pendant du premier, offre la représentation du chandelier de la table, des pains de proposition, & quantité d'autres dépouilles du temple de Jérusalem, dont cet empereur avoit orné son triomphe. Ce qui rend sur-tout ce monument respectable, c'est que nous n'en avons point de plus frappant ni de plus authentique de l'accomplissement de la prophétie de Jesus-Christ sur cette

malheureuse ville. Les Juifs, dont on voit un grand nombre enchaînés au char du vainqueur, ne voient ces objets qu'avec douleur; pour s'en épargner la vue, ils ont obtenu ou acheté la permission de s'ouvrir un autre passage, pour communiquer de leur quartier à cette place.

Les orfévres & les marchands de bétail firent élever à Septime-Severe un arc de triomphe, dont la face principale est ornée de trophées militaires. On y voit d'un côté l'empereur avec sa femme, & de l'autre son fils Antonin Caracalla, dont les figures ne sont pas totalement effacées. Mais de tous ces monumens érigés à la gloire des empereurs, celui de Constantin, formé de trois arcades de marbre, a le moins souffert des injures du tems; sans doute qu'en reconnoissance de la donation de Rome & de son territoire, faite par ce prince au profit du saint siege, les papes se sont plus appliqués à le conserver. Il est orné de vingt bas reliefs, dont la plupart représentent des expéditions de Trajan; ce qui fait conjecturer qu'on a employé, dans sa construction, un des arcs de

triomphe, qui avoit servi de trophée à cet empereur ; d'autant plus que la sculpture n'est pas par-tout la même, & qu'on y remarque parfaitement la différence de deux âges. Ce qui est relatif à Trajan est d'un excellent travail ; mais la partie inférieure, celle qui a été faite du tems de Constantin, se ressent de la décadence de l'art.

L'entrée de Rome par la porte du peuple, la plus belle, la plus fréquentée, celle à laquelle aboutissoit l'ancienne voie Flaminienne, s'annonce de la maniere la plus majestueuse. On trouve d'abord une place triangulaire, dont la base, ouverte par trois grandes rues qui se voient dans toute leur longueur, offre avec l'obélisque, les fontaines & les portiques, une noble & magnifique perspective. La rue du milieu, appelée simplement le cours, parce qu'on s'y promene en carrosse, parce qu'elle sert pour les courses de chevaux, parce qu'on y donne les fêtes du carnaval, pénetre jusqu'au centre de la ville. Une autre conduit à la place d'Espagne, ainsi nommée du palais de l'ambassadeur de cette cour. La troisieme mene à Ripetta, petit port sur le Tibre, dont elle porte le nom.

La place du mont Citorien, qui touchoit au champ de Mars, étoit le lieu où l'on appeloit le peuple pour donner son suffrage ; d'autres disent, où l'on citoit les plaideurs pour comparoître en justice. Les papes l'ont aggrandie de l'emplacement de plusieurs maisons, & y ont établi le bailliage de Rome, ou le palais de la maréchaussée, composé de plusieurs Tribunaux, compris sous le nom de *Curia Innocentiana.*

Vis à vis de ce palais est un piédestal de marbre, de douze pieds de haut, qui portoit une colonne érigée à l'empereur Antonin. Il est orné de bas-reliefs qui représentent des jeux funéraires & l'apothéose de ce prince, dont le travail est de bonne maniere, & assez bien conservé. Le milieu présente un Génie ailé, qui, d'une main, soutient un globe étoilé, entouré d'un serpent & du cercle du zodiaque ; de l'autre, il tient une draperie que le vent semble agiter & pousser en avant. Il a sur ses épaules l'empereur & sa femme, sur lesquels des aigles s'élevent & prennent leur vol. Au-dessous est la figure de Rome guerriere & triom-

phante, qui paroît dans l'affliction, & montre de la main l'enlevement des princes qui sont le sujet de sa douleur. On voit encore la colonne de granit, que Benoît XIV, qui a fait restaurer le piédestal, vouloit y élever. On lui donne quarante-six pieds de longueur, & cinq à six de diametre. Elle augmenteroit les ornemens de Rome, & surtout du mont Citorien qui paroît nu, & où elle semble attendre une main qui l'y place.

Je n'ai fait, Madame, que parcourir rapidement une partie des antiques débris, qui, malgré leur dégradation, ont dissipé la nuit des arts, & ressuscité les grandes idées au siecle de Léon X. Sans eux, sans ces restes précieux que les Bradamante, les Michel-Ange, les Raphaël, les Bernin ont étudiés, & que d'autres artistes viennent étudier encore, l'Europe n'auroit pas tant de beaux édifices qui étonnent l'Univers.

On a aussi compté, parmi les magnificences de cette ville, ces égoûts fameux, multipliés sous toutes les rues, rafraîchis sans cesse par des sources fécondes, qui venoient dé-

boucher & se perdre dans le Tibre. Leur solidité a résisté aux ravages des tems, & à toutes les causes de destruction. L'admiration croît, quand on pense qu'ils furent construits dans un siecle, où Rome n'étoit, pour ainsi dire, qu'un amas informe de chaumieres. Le plus considérable est le grand égoût, *Cloaca maxima*, qui subsiste encore, & surprend également & par sa hauteur & par sa largeur. C'est une voûte de cent vingt-cinq toises de longueur, composée de gros blocs de pierre, joints par leur propre poids, & qui recevoit les eaux de plusieurs autres, dont les branches s'étendoient dans tous les quartiers. Tarquin l'ancien fit commencer ce grand ouvrage, qui circuloit entre le Capitole, le Palatin & le mont Quirinal. Caton, l'année de son consulat, le fit nettoyer & étendre; & Pline, en parlant de ceux que construisit Agrippa, dit qu'il avoit bâti une ville navigable sous celle de Rome, où l'on alloit en bateau.

On montre encore, au pied du Capitole, les restes des anciennes prisons bâties par Tullus, & où la tradition

veut que Saint Pierre & Saint Paul aient été enfermés, avant que d'être conduits au ſupplice. C'eſt aujourd'hui un édifice ſouterrein, couvert par une égliſe, & dans lequel eſt une petite fontaine, qui, dit-on, ſortit tout-à-coup de terre, lorſque Saint Pierre voulut baptiſer d'autres priſonniers. On aſſure que c'eſt dans cette même priſon, qu'on enfermoit les captifs deſtinés à orner le char des triomphateurs. C'eſt-là enfin, qu'une jeune Romaine donna l'exemple le plus touchant de l'amour filial. Sa mere, condamnée pour un crime capital, toucha de compaſſion la garde qui devoit la faire exécuter. Non-ſeulement on différa ſon ſupplice, mais on permit même à ſa fille de la venir voir, avec défenſe néanmoins de lui apporter aucun aliment. Comme elle ſe ſoutenoit long-tems ſans prendre de nourriture, on fut curieux de ſavoir ce qui ſe paſſoit entre la mere & la fille; & l'on vit que celle-ci nouriſſoit ſa mere de ſon propre lait. On raconta ce trait aux juges qui ſollicitèrent eux-mêmes & obtinrent la grace de cette femme.

Si quelque choſe peut conſoler un

amateur, de la perte de tant d'édifices qui décoroient l'ancienne Rome, c'est cette multitude de statues qui, heureusement, n'ont pas éprouvé le même sort. Le nombre en étoit si prodigieux, disent les historiens, qu'il égaloit celui des habitans. Les tombeaux, les cirques, les temples, les palais, les jardins, les amphithéatres, les places, les rues même en étoient presque remplies; mais si elles ont toutes disparu, elles n'ont pas été toutes perdues. Comme elles étoient plus exposées que les édifices auxquels elles servoient d'ornemens, on a pris aussi plus de précaution pour les conserver. Dès qu'on prévoyoit quelque invasion de la part des barbares, on enlevoit aussitôt les plus belles pour les transporter dans des lieux de sûreté, d'où on les retiroit pour les remettre à leur place lorsque le péril étoit dissipé.

Mais ce n'est plus dans les endroits publics, qu'on doit chercher ces chef-d'œuvres de l'art; ils sont devenus trop rares, pour les exposer de nouveau aux accidens dont on a eu tant de peine à les sauver. C'est dans les palais, dans les galeries, dans les jardins, dans les

appartemens des princes & des seigneurs Romains, que vous trouverez ces restes précieux, où l'on voit renaître, pour ainsi dire, tous les Dieux du paganisme, tous les héros de l'antiquité, tous les grands hommes de la Grece & de Rome. Vous croyez converser avec Homere, Virgile & tous les beaux esprits de la cour d'Auguste, dont vous réunissez sur vous tous les regards. Caton, les deux Brutus, Cicéron, Pompée, César, tous vous parlent; & l'illusion est d'autant plus grande, que vous occupez les lieux mêmes qu'ils habitoient, que vous êtes sur le théatre où ils agissoient, que vous foulez la même terre, vivez sous le même ciel, qui ont été les témoins de leurs vertus & de leur gloire.

Le plus grand éloge que, sans y penser, nous puissions faire des anciens Romains, c'est cette curiosité qui nous enflamme pour tout ce qui les concerne. On ne se lasse ni d'entendre parler d'eux, ni de lire ce qu'on en écrit. On accueille, on estime les auteurs qui nous donnent de nouvelles lumieres sur ce peuple célebre; on vou-

droit savoir jusqu'aux plus petits détails de leur vie privée ; ils touchent sensiblement notre ame, & nous font éprouver des mouvemens délicieux de vénération & de tendresse. Ce respect, cet amour qu'ils nous inspirent, va quelquefois jusqu'à nous faire regretter de n'avoir pas vécu de leur tems.

Je suis, &c.

A Rome, ce 15 Mars, 1758.



LETTRE

LETTRE CCCXLIV.

SUITE DE ROME.

La premiere église que s'empresse de voir un étranger qui arrive, c'est Saint-Pierre ; le premier palais, c'est le vatican ; la premiere personne, c'est le pape, votre pere, le sien, le mien, celui de tous les fideles.

En parlant de Saint-Pierre de Rome, il y a des gens qui ne trouvent point d'expressions assez fortes, pour rendre l'enthousiasme que leur cause la vue de cette divine basilique. Elle est, disent-ils, parmi les ouvrages de l'art, ce qu'est la mer dans le spectacle de la nature, l'unique objet qui remplisse l'idée de la grandeur, de la majesté, de l'immensité. Celui, à qui il ne resteroit des yeux que pour voir des édifices, désespérant de rien trouver de si beau, pourroit se les arracher au sortir de ce monument auguste, célébré dans toutes les langues, & toujours supérieur à l'idée qu'on s'en fait ; où

là curiosité la plus avide, la plus intelligente trouve de quoi se satisfaire, retourne sans cesse aux mêmes objets, & ne les quitte que pour y revenir encore; où le goût de l'architecture moderne triomphe avec éclat, & semble avoir placé son trône; où les artistes en tous genres, les plus habiles & les plus critiques, viennent admirer & s'instruire. Tous les arts disputent entr'eux à qui ornera le mieux ce grand vaisseau, qui s'étend, s'enfle & s'aggrandit à mesure qu'on le parcourt; où tout est colossal, & rien n'en a l'air. Les ornemens en sont si nombreux, quoique sans confusion, qu'il faut des années pour les voir, des volumes pour les décrire, mille bouches pour les détailler. Les peintures y sont parlantes, les mausolées vivans; les plus grands hommes y ont déployé toute l'énergie de leur ame. La religion y a rassemblé tout ce qui peut animer & nourrir la piété; & le premier sentiment qu'on y éprouve, est un sentiment de respect, de silence & de recueillement. Tout y annonce la résidence intime de la divinité, & le lieu de la terre le plus vénérable par la pompe

de ses cérémonies, & la majesté de son culte. C'est le vrai temple du Seigneur, le temple par excellence, supérieur à celui de Salomon ; c'est la merveille du monde, la Jérusalem nouvelle dont parle l'Apocalypse, un nouveau ciel enfin, que Dieu remplit de son immensité, de sa magnificence & de sa gloire.

Pour en parler avec moins d'emphase, je dirai que rien ne peut être comparé à cette église pour l'étendue & le mérite des proportions ; pour la richesse & l'élégance des ornemens ; pour le soin & la propreté avec laquelle on l'entretient. Il faut la voir plusieurs fois, avant que d'en connoître les beautés & l'examiner dans un long détail, pour juger de la grandeur du dessin, de la hardiesse de l'entreprise, de la perfection de l'ouvrage.

L'Eglise de Saint-Pierre n'étoit, dans son origine, qu'une chapelle souterreine, que le pape Anaclet avoit fait construire au pied du vatican, dans l'endroit même où l'on prétendoit que le corps du saint apôtre avoit été enterré. Constantin, qui

M 2

favorisoit le christianisme, éleva sur le tombeau du saint, une magnifique Basilique, qu'il enrichit de divers présens. Les princes qui lui succéderent, imiterent son exemple; & dans la suite, cette église devint la plus riche de l'univers. Elle étoit composée de cinq nefs, formant une croix latine, séparées par quatre rangs de colonnes de marbre, dont cet empereur avoit dépouillé d'autres temples. Ce sont les mêmes qui ayant été transportées dans la nouvelle basilique, en font aujourd'hui un des principaux ornemens. Elle subsista ainsi jusqu'au milieu du quinzieme siecle, que Nicolas V forma le dessein de la reconstruire; dessein qui n'eut cependant son exécution que sous Jules II qui en posa la premiere pierre l'an 1506. Le Brabante en étoit l'architecte; & cet ouvrage fut continué, quoique lentement, sous Léon X & Clément VII, qui y employerent successivement le fameux Raphaël, & les plus célebres architectes de leur tems. Mais ces artistes s'occuperent plutôt à donner de nouvelles idées, qu'à la construction même de l'édifice,

On ne commença à y travailler sérieusement, que lorsque Paul III en eut confié la conduite à Michel-Ange. Ce grand homme composa un plan, qui, débarrassé de toutes les parties proposées par ses prédécesseurs, en rendoit l'exécution plus faciles, sans lui rien ôter de ce caractere sublime, si convenable à sa destination. La premiere pensée de cet artiste fut de lui donner la forme d'une croix grecque, c'est-à-dire, dont toutes les branches fussent égales, contre l'idée du Brabante, qui proposoit une croix latine. Son plan fut adopté en entier, avec défense d'y rien changer; & tant qu'il vécut, le bâtiment fut suivi avec assez d'ardeur; mais ce ne fut qu'après sa mort, que l'on construisit la coupole sur ses mémoires, sous la direction de Fontana, architecte de Sixte-Quint.

On n'avoit point encore tenté jusqu'alors d'élever des dômes en l'air, soutenus sur de simples appuis: ceux qui avoient été faits précédemment, partoient tous de fonds; & il s'en falloit de beaucoup, qu'ils fussent de la capacité de celui-ci; mais Michel-Ange avoit si bien prévu

tous les cas, ses mesures étoient si bien prises, qu'il n'y eut qu'à suivre ce qu'il avoit tracé. L'esprit hardi & entreprenant de Sixte-Quint anima les artistes d'une noble audace ; six cents ouvriers, excités par un souverain absolu, travaillerent jour & nuit à cette coupole formidable, l'écueil des architectes ; & l'ouvrage alla si vîte, que la derniere pierre, bénite par le pontife, après une messe solennelle, y fut placée la deuxieme année au bruit de l'artillerie du château Saint-Ange. Pour donner une idée de ce fameux dôme, il suffit de remarquer que la boule de métal doré qui termine la lanterne, peut contenir jusqu'à vingt personnes. Les Romains sont si pénétrés d'admiration pour ce vaste chef-d'œuvre, que lorsqu'on leur témoigne quelqu'étonnement de leur peu de goût pour les voyages, ils répondent froidement : » Eh, où irions nous pour trouver une » si belle coupole » !

Paul V jugea que si cette église avoit la figure d'une croix latine, elle deviendroit plus majestueuse & contiendroit plus de monde ; on en revint donc

à la premiere penſée de Bramante ; & l'on alongea de pluſieurs arcades la nef qui fait face à la place, c'eſt-à-dire, la branche occidentale de la croix grecque du plan de Michel-Ange. Il fallut, par conſéquent, démolir l'ancien veſtibule, & en conſtruire un nouveau, le même que l'on voit actuellement. Il eſt décoré d'un ordre Corinthien, dont les colonnes ont huit pieds de diametre, & feroit ſeul une égliſe ſuperbe dans une grande ville. On y voit les ſtatues équeſtres de deux empereurs de taille héroïque, Conſtantin & Charles-Magne, qui ſemblent rappeler aux Romains les donations qu'ils ont faites au ſaint ſiege. L'immenſe & magnifique place qui précede, & au milieu de laquelle s'éleve ce fameux Obéliſque dédié au ſoleil par Séſoſtris, & à l'auteur du ſoleil par Sixte Quint, eſt en partie pavée de marbre, & environnée d'une colonnade circulaire, par laquelle le Bernin marchoit à l'immortalité. Quatre rangs des colonnes ſagement eſpacées, couronnées d'une baluſtrade, de cent trente-ſix ſtatues de Saints, & des trophées d'armes de tous les papes qui ont fait travailler à cette baſilique, forment le

contour de cette place, arrosée de deux fontaines a égale distance de l'obêlisque, & dont les eaux jaillissantes, sortant en grosses gerbes, font en retombant, une double chûte en nappe, dans d'immenses bassins de marbre & de granit.

Tout l'extérieur de l'église de Saint-Pierre est enrichi de grands pilastres d'ordre corinthien, entre lesquels on a pratiqué des fenêtres & des niches qui font un ensemble d'un si parfait accord, que les connoisseurs ne peuvent se lasser d'admirer cette partie entiérement du dessin de Michel-Ange. Du vestibule on entre dans l'église par trois grandes portes; car la quatrieme, qui donne dans un des bas-côtés, est toujours murée, & ne s'ouvre que dans les tems du jubilé; on la nomme la Porte Sainte. On trouve d'abord une grande nef d'environ six cents pieds de longneur, & d'une si juste proportion, quoique les mesures en soient monstrueuses, qu'on ne s'apperçoit de cette immense étendue qu'en la parcourant. La nef conduit au dôme, qui a cent trente-deux pieds de diamettre, & trois cents onze d'élévation depuis le pavé jusqu'à l'ouverture de la

lanterne : la hauteur ex érieure, jusqu'au bout de la croix, eſt de plus de ſix cents pieds ; c'eſt à-dire, d'environ deux fois celles des tours de Notre-Dame de Paris, ſans que la belle proportion, & le contour agréable en ſoit altérés. Il eſt enrichi intérieurement de peinture à la moſaïque ; & on lit dans la friſe de l'entablement, ſur lequel poſent les pilaſtres qui décorent le tambour, cette inſcription en lettres d'or, plus hautes qu'un homme, & où ſont renfermées les promeſſes de Jeſus-Chriſt : *Tu es Petrus ; & ſuper hanc Petram ædificabo eccleſiam meam.*

Ce qui frappe d'abord, en entrant dans cette baſilique, c'eſt le baldaquin qui couvre la confeſſion de Saint-Pierre, c'eſt-à-dire, le maître-autel. Il eſt poſé ſur quatre colonnes torſes de bronze doré, pour leſquelles on a employé, dit-on, plus de quatre mille quintaux de ce métal pris au Panthéon. Autour des colonnes, s'élevent juſqu'aux chapiteaux des pampres qui ſerpentent ; les clefs, la tiare & les autres attributs pontificaux ſont ſoutenus par des grouppes d'enfans. Quatre grandes figures d'Anges à chaque angle du pavillon, laiſſent

tomber de guirlandes de fleurs sur le reste de l'ouvrage. Cette composition ingénieuse, dont le cavalier Bernin a eu le mérite de l'invention, a quatre-vingt-huit pieds de haut, depuis le socle jusqu'au couronnement. L'autel, sur lequel le pape seul, ou un cardinal à qui il en donne le pouvoir, a droit de célébrer les saints mysteres, tient sa plus grande richesse de son heureuse disposition ; car il n'est ordinairement paré que d'une croix & de six chandeliers.

Ces autels isolés, vulgairement nommés à la Romaine, me rappelent un entretien que j'eus, ces jours derniers, avec un architecte François, qui en condamnoit la pratique dans plusieurs de nos églises. « La convenance, disoit-il, est la condition » essentielle, la condition de rigueur » dans toutes les productions de l'art ; » la richesse, la beauté, l'agrément, » l'élégance doivent lui être subordonnés ; sans elle les détails & l'ensemble » même de l'effet perdent tout leur » mérite, & ne deviennent que de » brillans défauts. Toute espece de » monument doit donc avoir un rap-

» port sensible avec son objet & son
» usage.

» D'après cette maxime incontesta-
» ble, il comparoit le nouveau genre,
» introduit dans nos églises, avec les
» temples de la religion poétique des
» anciens. Chaque temple a deux ob-
» jets ; la divinité qu'on y adore, &
» le culte qu'on lui rend. Les Dieux du
» paganisme, presque tous formés dans
» l'imagination, sur des modeles maté-
» riels & physiques de puissance, de
» grandeurs & d'éclat, devoient avoir
» des temples dont la splendeur repré-
» sentât & surpassât même ce qu'on
» employoit pour éblouir les peuples
» dans les palais des plus grands princes
» du monde. Leur structure devoit en-
» core convenir aux pratiques de leur
» culte. Des sacrifices où l'on immoloit
» de nombreuses victimes ; où l'on
» dépeçoit les entrailles des animaux
» pour les consulter ; où l'on allumoit
» de grands feux pour les consumer ; où
» l'on faisoit des libations abondantes,
» & d'autres cérémonies qui exigeoient
» un grand nombre de ministres ; tout
» cela demandoit un vaste emplace-
» ment ; & le siege de cet appareil, le

» théatre religieux en ce genre de
» culte, qui devoit être vu de tous les
» assistans, ne pouvoit être mieux
» placé qu'au centre du temple. On ne
» pouvoit trop l'isoler, pour que rien
» n'interceptât les regards du peuple;
» & il étoit d'ailleurs indispensable
» qu'on pût librement circuler autour
» de l'autel. La forme des coupoles &
» des dômes devoit être naturellement
» suggérée par la nécessité de ménager
» des ouvertures, pour donner beau-
» coup d'entrées à l'air extérieur, & de
» promptes issues à la mauvaise odeur
» & à la fumée.

» En comparant à ce culte sanglant
» & tumultueux le rit de la religion
» romaine, dans la plus auguste & la
» plus solennelle de ses parties, dans
» le sacrifice de la messe, qu'y verra-
» t-on? Un ministre sacré, le plus sou-
» vent assisté d'un seul enfant dans la cé-
» lébration des messes basses. Quelle
» déperdition de dignité, au jugement
» des sens matériels, lorsque ces foibles
» objets se trouvent placés sous un
» vaste & superbe dôme, & que le
» vague des espaces dérobe encore à
» la vue quelques parties d'un si petit

» volume ! dans les messes hautes, » cette nouvelle position d'autel produit-elle plus de pompe ? Peut-elle » inspirer par les sens, une plus grande » idée de la cérémonie toute mystérieuse qu'on y célebre ? On n'y voit » qu'un plus grand nombre de ministres » dont les fonctions, quoique relatives » à la célébration des saints mysteres, » n'ont cependant aucune part directe » à celle du sacrifice, & par conséquent, n'en ont que très-peu à l'attention des fideles qui ne doivent » voir que le célébrant. Celui-ci reste » donc toujours pour eux aussi perdu, » aussi atténué, pour ainsi dire, que » dans les basses messes. Je ne trouve » donc, dans cet isolement de l'autel, » que le retranchement total de la partie de l'église qui est au-delà. Ceux » qui occupent cet espace, à commencer par les ecclésiastique du chœur, » ne peuvent plus prendre part que » mentalement au sacrifice, parce que » les tablettes, les chandeliers, & autres ornemens leur cachent toutes les » cérémonies.

» Une autre inconséquence de ce » nouvel usage, c'est qu'il contredit

» l'essence même de la religion. Le
» sacrifice de la messe est un mystere
» impénétrable à notre raison, mais
» analogue à l'origine du christianisme.
» L'auteur de cette religion sainte est
» un Dieu enveloppé, sur la terre, sous
» l'humiliation de l'humanité, & plus
» caché encore, sur nos autels, sous
» des especes de la plus petite appa-
» rence, qui ne peuvent être plus dé-
» placées que dans un lieu trop ouvert.
» Vous m'objecterez des exemples im-
» posans, comme Saint-Pierre de Rome,
» & d'autres monumens admirables,
» où les autels sont isolés. Je pourrois
» répondre d'abord, qu'il est des abus
» privilégiés par les grandes beautés qui
» les rachetent, & que jamais le succès
» d'un abus n'a détruit le sentiment
» raisonné qui le constitue tel; mais il
» faut satisfaire les préjugés par des
» observations générales sur ces édi-
» fices.
» Saint-Pierre de Rome, par l'é-
» tendue prodigieuses de ses dimen-
» sions, exigeoit que l'on rapprochât
» l'autel de l'entrée; & la splendeur,
» qu'il étoit très-convenable de lui
» donner pour annoncer sa supériorité,

» ne doit point tirer à conséquence
» pour les autres temples. C'est d'ail-
» leurs l'église des églises, & pour
» ainsi dire, le temple universel, la
» métropole du christianisme, dans
» laquelle on doit considérer chaque
» partie, soit le chœur, soit les cha-
» pelles, comme autant de temples
» particuliers, où l'on peut se rassem-
» bler & se recueillir pour la priere.
» Cette église, prise dans sa tota-
» lité, semble devoir être spécialement
» consacrée à faire éclater la plus gran-
» de pompe extérieure de la religion;
» & sa disposition pourroit être très-
» conforme à cet objet, sans qu'elle
» dût servir de modele aux autres. On
» peut remarquer même, que la chaire
» de Saint-Pierre représentant le trône
» de l'église Romaine, le siege des
» oracles du ciel, fixe & termine la
» vue de ce temple. Ce qui se rapporte
» à mes principes; parcequ'ici, il faut
» considérer la destination particuliere
» de ce lieu pour tous les momens
» où l'on y entre. Les mysteres sacrés
» ne se célebrent que dans certains
» tems; & l'on a voulu rappeller tou-
» jours une vérité fondamentale de

» la foi catholique, qui est la souve-
» raineté de l'église sur le spirituel. De
» plus, la grande cérémonie du sou-
» verain pontificat demande la posi-
» tion de l'autel comme elle est à Saint-
» Pierre ; le service en feroit moins
» auguste dans les positions ancien-
» nement usitées. Enfin, quoiqu'il
» soit isolé, il est décoré d'un superbe
» baldaquin, qui marque dignement la
» distinction de l'autel, & lui donne
» ce caractere de réserve qu'exige la
» bienséance ».

Au fond du temple, au rond-point du chœur, est le superbe monument en bronze de la chaire de Saint Pierre, autre chef-d'œuvre du Bernin. Je ne connois rien de comparable à la grandeur à la sublimité de de cette composition. Quatre peres de l'église, Grecque & Latine, Saint Augustin, Saint Ambroise, Saint Chrysostome & Saint Athanase, de taille colossale sur des piédestaux fort ornés, soutiennent une grande chaire de bronze doré, qui sert de châsse ou d'enveloppe à une ancienne chaire de bois incrustée d'ivoire avec quelques ornemens de sculpture. On prétend qu'elle a servi

à Saint Pierre même ; & il a été long-tems d'usage d'y placer le pape après son couronnement. Au-dessous est la tiare pontificale, & les clefs portées par deux Génies. Plus haut, une gloire lumineuse environne le Saint-Esprit qui semble venir se reposer sur le trône du prince des apôtres. Les rayons de cette gloire s'étendent par les côtés, & sont éclairés par des vitraux qui redoublent l'éclat de la lumiere & de la dorure.

Il faut voir de près cette grande machine, pour en bien connoître la magnificence. Elle est placée entre deux niches, occupées par deux morceaux de sculpture, qui, dans leur genre, ne sont pas moins merveilleux. Celui du côté de l'évangile est le tombeau de Paul III, dont le dessin passe pour être de Michel Ange. Le Bertin a donné vis-à vis de nouvelles preuves de la richesse de son génie dans le mausolée d'Urbain VIII son bienfaiteur, où la beauté de l'invention répond à la finesse du travail qui fait prendre au marbre la mollesse de la chair. Ces deux tombeaux ne sont pas les seuls qu'on admire dans l'église de Saint-Pierre. Un

des principaux eſt celui d'Alexandre VII, qui ne fait pas moins d'honneur au génie de ce même artiſte. La place étoit ingrate : une porte intérieure, néceſſaire à conſerver, ſembloit faire un obſtacle inſurmontable ; & cependant rien de plus naturel que cette compoſition. Le Bernin a tourné cette porte en décoration terrible ; la mort en ſort pour trancher les jours du pontife. Les ſtatues de la charité & de la vérité ſe préſentent pour le raſſurer. Cette derniere étoit abſolument nue ; Innocent XI la fit couvrir par l'indiſcrétion ſcandaleuſe d'un Eſpagnol, qui, nouveau Prométhée, s'étoit pris d'une vive paſſion pour cette belle figure.

On voit auſſi à Saint-Pierre, les tombeaux de la comteſſe Mathilde, qui enrichit le ſaint ſiege de ſes dons ; de la reine d'Angleterre, femme de Jacques III, qui l'édifia par ſes vertus ; de cette fameuſe Chriſtine de Suede, qui eſtima l'ancienne Rome, autant qu'elle mépriſoit la moderne, où cependant elle a voulu vivre & mourir. « Ne croyez pas, écrivoit-elle à la » Comteſſe de Sparre, que quoique je

„ fois dans un pays que les plus grands
„ hommes de la terre ont habité, &
„ où il y a encore des restes merveil-
„ leux & éclatans des actions de ces
„ héros, ne croyez pas, belle com-
„ tesse, que ce soit ici le pays des
„ sages, ni l'asyle des talens & de la
„ vertu. O césar! O Caton! O Cicé-
„ ron! maîtres de la terre, votre patrie,
„ si illustrée par vos vertus & par vos
„ exploits, devoit donc, pour la honte
„ & le malheur de l'humanité, être un
„ jour en proie à l'ignorance grossiere,
„ à la superstition aveugle & absurde.
„ O belle comtesse, il n'y a plus ici
„ que des statues, des obélisques, des
„ palais somptueux, & point d'hommes.
„ Des *Furfantini*, des *Coyoni*, des *Istrio-
„ ni*, d'*illustrissimi Faquini*, des donneurs
„ de bénédictions. Il pleut de ces gens-
„ là qu'on trouve par-tout, & qui,
„ par-tout, sont *fastidiosi*, *venenosi*,
„ gueux, ignorans & libertins „

Les autres ornemens de cette église sont les dorures, les peintures, les bas-reliefs, les statues de bronze & de marbre, le tout dispensé d'une maniere si sage & si heureuse, que l'abondance n'y cause aucune con-

fusion. Il n'y a point de tableaux remarquables peints sur toile, mais de superbes mosaïques, chef-d'œuvres de cet art étonnant, à qui la peinture sera redevable de l'imortallité.

Cette maniere de peindre en assemblant de petites pieces de diverses couleurs, en les liant ensemble sur une surperficie plate, pour en former des tableaux qui imitent le pinceau sans craindre les injures du tems, a été inventée par les anciens, & portée, surtout depuis soixante ans, à sa plus grande perfection par les Romains. Il n'y en a qu'une seule fabrique, établie à côté de l'église de Saint-Pierre, où l'on a le secret de composer des émaux, ou matieres vitrifiées, propres à imiter toutes les couleurs. Ce sont, comme de petites chevilles quarrées, larges d'environ quatre lignes sur chaque face, & longues de plus d'un pouce. On peut leur donner, avec le tranchant d'un petit marteau, la forme que l'on veut, sans craindre qu'elles se brisent irréguliérement. Elles sont d'ailleurs d'une solidité, d'un éclat & d'un coloris inaltérables.

Le peintre qui veut exécuter ou co-

pier un tableau, a devant lui de grandes bandes de pierres plates, sur lesquelles on a eu soin d'appliquer & d'étendre un mastic qui, en durcissant, acquiert la plus grande solidité. Il distribue ensuite ses petites chevilles d'émail, rangées par nuances, comme dans des quarrés d'Imprimerie; & placé entre le tableau qu'il doit imiter & ses émaux, il copie sa peinture en faisant entrer à petits coups ses différentes pieces d'émail ou chevilles de verre dans le mastic. L'habitude de les mettre en œuvre, & la connoissance qu'il a du dessin, l'empêche de se tromper sur les morceaux qu'il doit employer, qu'il taille & place avec son marteau. Le tableau fini présente d'abord quelques inégalités; mais quand toutes les parties ont acquis leur solidité, on a recours à une autre opération, qui est à-peu près la même que celle dont on polit une glace. Il devient aussi uni, quelquefois aussi brillant. Vous concevez que cette maniere d'imiter la peinture, n'est faite que pour les grands sujets, & ne rendroit pas également la finesse & les graces du pinceau de l'Albane.

Ces ouvrages sont très-coûteux, tant

par le prix des émaux, que par la cherté excessive de la main-d'œuvre. Un tableau, comme celui de la transfiguration de Raphaël, reviendroit à plus de vingt mille écus; jugez de l'immense richesse de cette église, dont toutes les peintures sont ou doivent être des mosaïques. Tout autre genre ne pourroit pas subsister dans cette église; l'épaisseur de ses murailles, la quantité de marbre qu'elle renferme, son étendue, sa situation même au pied d'une colline, y entretiennent une fraîcheur qui fait périr en peu de tems les tableaux même peints à l'huile, inconvénient que ne craint point la mosaïque. La plupart des peintures, soit des autels, soit des coupoles, sont déjà exécutées de cette façon; on travaille sans interruption à mettre le reste dans le même état.

Au pied de quatre grands pilastres qui soutiennent le dôme, sont quatre autels ou chapelles décorées de statues colossales du plus beau marbre; celle de Saint-André allant au supplice avec la satisfaction & la joie dont son cœur est pénétré, attire la principale attention. Je m'attachai également à

celle de Sainte Véronique qui tient en sa main un mouchoir, sur lequel est imprimée la face du Sauveur. Le mouchoir & la draperie semblent agités par le vent. " Dans un lieu fermé, demandoit „ malignement le chevalier Bernin, „ d'où ce vent peut-il venir ? de la „ crevasse que vous avez faite à la „ Coupole „, répondit l'auteur, & en effet on attribue aux niches dont Bernin orna ces pilastres, quelques fentes qu'on apperçoit au grand dôme.

Au dessous de ces autels, on a pratiqué des escaliers, par lesquels on descend dans de vastes souterreins, restes de l'ancienne basilique, conservés par respect en construisant la nouvelle. On y trouve plusieurs monumens d'antiquités ecclésiastiques, parmi lesquelles se présente d'abord une bulle gravée sur le marbre, qui ne permet aux femmes, sous peine d'excommunication, d'y entrer qu'une fois l'an, savoir le lundi de la Pentecôte, & défend aux hommes, sous la même peine, d'y paroître ce jour-là. Les autres morceaux, renfermés dans ces souterreins, sont une bulle de Grégoire III, gravée de même, & les

décrets d'un concile qu'il tint contre les Iconoclastes ; un bas-relief qui représente Néron ordonnant le supplice de Saint Pierre & de Saint Paul ; une partie de l'acte de donation faite par la comtesse Mathilde au saint siege, &c. Mais le souterrein le plus précieux est celui qu'on appelle la confession de Saint-Pierre, immédiatement au dessous du maître-autel. On y descend par deux escaliers entourés d'une balustrade de marbre, éclairée de cent lampes d'argent toujours allumées. Cette grotte a dit-on, été construite par saint Anaclet, un des successeurs de Saint Pierre, pour les chrétiens qui y pratiquoient leurs exercices de piété ; on ajoute qu'il y déposa les reliques du prince des Apôtres, & qu'on les conserve dans une petite voûte fermée d'une porte de bronze.

Je ne finirois pas si je voulois entrer dans le détail des beautés qui ornent toutes les parties de ce temple ; mais une merveille que je ne puis passer sous silence, c'est le grand nombre de chambres formées dans l'épaisseur des murs, ou placées sur les voûtes, sans que la décoration extérieure en souffre au-

cune

cune altération ; ce sont ces corridors qui servent de dégagemens, ces escaliers qui conduisent dans les parties supérieures, & parmi lesquels il y en a de si ingénieusement pratiqués, qu'on peut y faire monter jusques sur les toits, des bêtes de somme ; c'est enfin l'appareil des pierres & la solidité de la maçonnerie ; mais ces détails ne sont pas susceptibles d'une description, & ne peuvent intéresser que ceux qui les examinent sur les lieux mêmes.

Il résulte de tout ce que je viens de dire, que l'église de Saint-Pierre de Rome, digne de la capitale du monde, & à laquelle les artistes le plus célebres dans tous les genres, n'ont pas cessé de travailler depuis deux siecles, est le plus grand & le plus superbe édifice qui ait été élevé chez aucune nation & dans aucun tems, à la gloire du vrai Dieu.

Il y a des fêtes dans l'année, comme la Saint Pierre ou la canonisation de quelque saint, pour lesquelles on décore l'église d'une façon particuliere. Le nu des murs, le corps des pilastres, la frise de l'entablement, tout en un mot, à l'exception des parties qui por-

tent une saillie, se trouve tapissé avec des bandes de damas cramoisi, faites pour les places, & enrichies de galons & de crépines d'or. Cette décoration, jointe à un nombre prodigieux de lumieres distribuées avec art, donne dans ces occasions, à l'intérieur de ce temple, la plus grande magnificence. Il me reste à parler des trois architectes célebres, qui ont eu le plus de part à sa construction.

Lazare Bramante, né en 1444 dans le territoire d'Urbin, s'appliqua d'abord à la peinture, à la poésie & à la musique; mais son goût & ses talens l'entraînerent vers l'architecture. Un couvent qu'il bâtit à Naples, lui ayant fait de la réputation, Alexandre VI le nomma son architecte. Il fut successivement celui de plusieurs papes qui employerent son génie à la construction de divers édifices. Ce fut lui qui détermina Jules II à démolir l'ancienne église de Saint-Pierre, pour en bâtir une plus magnifique. Le plan qu'il en donna fut approuvé; & l'ouvrage fut élevé jusqu'à l'entablement avant la mort du pape & de l'architecte. Ce dernier mourut en 1514; & les sou-

verains pontifes firent frapper des médailles en son honneur.

Buonarotti, plus connu sous le nom de Michel Ange, naquit en 1574 dans un château près d'Arezzo en Toscane, & fit éclater un génie supérieur dans la peinture, dans la sculpture & dans l'architecture; ces trois arts se disputent cet homme admirable, qui a laissé autant de chef-d'œuvres, qu'il a composé & construit d'ouvrages dans ces trois genres. A seize ans, il en avoit déja faits que l'on comparoit à ceux de l'antiquité. Jules II, Léon X, Clément VII, Paul III, Jules III, Paul IV, François I, Charles Quint, la république de Venise, Soliman même, empereur des Turcs, l'employerent & l'admirerent. Son tableau du jugement dernier, la statue de Bacchus, qui trompa Raphaël, l'église de Saint-Pierre sont les seuls ouvrages que je citerai de ce grand homme. Il mourut à Rome en 1564, parvenu au faîte des honneurs que les talens éminens peuvent procurer. Côme de Médicis fit enlever son corps pendant la nuit pour le transporter à Florence, où les beaux esprits, les savans, les artistes travail-

lerent à l'envi à lui faire des obſeques magnifiques.

Jean-Laurent Bernini, dit le cavalier Bernin, excella dans les mêmes arts que Michel-Ange. Les premieres leçons qu'il reçut de ſon pere, peintre & ſculpteur Napolitain, le mirent, dès l'âge de dix ans, en état de ſe faire connoître à Rome même, où il fut appelé de très-bonne henre. On le montroit lorſqu'il paſſoit dans les rues ; & la louange ne faiſoit que l'encourager. Urbin VIII, qui fut ſon protecteur, ſe félicitoit de ce qu'il vivoit ſous ſon pontificat. Le nombre des édifices qu'il a faits, ou réparés ou décorés, eſt ſi conſidérable, qu'il faudroit des volumes pur les décrire. Sa réputation ſe répandit dans toute l'Europe ; & tous les princes chercherent à ſe l'attacher. Le cardinal Mazarin lui propoſa vingt mille écus d'appointemens pour l'attirer en France ; mais le pape refuſa d'y conſentir, en diſant que le Bernin étoit fait pour Rome, & Rome pour le Bernin. Son mérite lui fit des envieux, parmi leſquels l'architecte Borromini ſe déclara ſon plus mortel ennemi. Le Bernin ne ſe vengea qu'en ne

plaçant pas la fontaine de la place Navonne en face de l'église Sainte-Agnès, dont Borromini avoit fait la façade, & en représentant le Nil sous la forme d'un négre qui regarde cette façade avec mépris.

Lorsqu'il fut question de travailler en France à la construction du Louvre, M. de Colbert résolut de prendre l'avis des grands maîtres d'Italie, & de les engager à donner eux-mêmes des dessins. Ils en envoyerent effectivement; mais on n'eut égard qu'à ceux du chevalier Bernin. Comme il y avoit à la cour quelques Italiens qui l'exaltoient avec cet enthousiasme qui leur est propre, Colber prit le parti de l'appeler en France, & lui fit écrire par Louis XIV lui-même. Ce prince lui envoya son portrait enrichi de diamans, & lui marqua qu'il avoit une telle estime pour ses talens, qu'il desiroit avec empressément de voir & de connoître de plus près un artiste de son mérite. Il lui députa un courrier extraordinaire, & l'invita de profiter du retour de son ambassadeur le duc de Créqui, qui devoit lui expliquer ses bonnes intentions. Ce prince écrivit

en même tems au pape, pour le supplier, si son service n'en souffroit pas, d'ordonner au chevalier Bernin de faire un tour en France ; & le duc de Créqui, qui avoit déja pris congé de sa sainteté, fut obligé de retourner en grande cérémonie chez le pape, pour lui demander solennellement cette grace. Il alla avec la même pompe chez le Bernin, qui prétexta son grand âge, & parut avoir bien de la peine à se déterminer ; mais il partit enfin ; & sa marche eut l'air d'un triomphe. Le grand duc de Toscane lui fit faire une entrée solennelle à Florence, le duc de Savoie à Turin ; & dans toutes les villes où il passa, il y eut ordre de le complimenter. Des officiers envoyés de la cour lui apprêtoient à manger sur sa route, le roi fournit ses équipages ; le nonce sortit de Paris pour le recevoir ; & quand il approcha de la capitale, on envoya à sa rencontre un maître-d'hôtel de Sa Majesté pour l'accompagner par-tout. On le logea dans un hôtel meublé des meubles de la couronne ; & on lui donna des officiers pour faire sa cuisine & le servir. Il fut présenté au roi qui lui

fit l'accueil le plus distingué, & la premiere chose qu'il proposa au monarque, fut de travailler à son buste ; c'étoit le meilleur moyen de faire sa cour. Le buste réussit ; mais son dessin de la façade du Louvre fut critiqué ; cependant comme la cour étoit prévenue en sa faveur, on adopta ses projets ; & le jour fut pris pour mettre la premiere pierre. Le roi la posa lui-même ; & cette cérémonie se fit avec beaucoup d'éclat & de magnificence. Lorsque les fondations furent avancées, Bernin demanda à s'en retourner, ne pouvant se résoudre à passer l'hiver dans un climat aussi froid que le nôtre. On lui promit trois mille louis par an, s'il vouloit rester en France ; mais il préféra d'aller mourir dans sa patrie avec un brevet de douze mille livres de pension.

C'est une erreur consacrée par une sorte de tradition, que lorsque cet Italien vit à Paris le dessin du Louvre par Claude Perrault, il dit qu'il étoit bien inutile qu'on l'eût fait venir dans un pays, où il y avoit de si grands architectes. Il avoit vu en Italie ce même dessin qu'on y avoit en-

voyé avec les autres ; & au lieu de l'approuver, comme on le prétend, il crut qu'il étoit seul en état d'en faire un qui fût digne du roi. D'ailleurs, comment concilier cette prétendue admiration pour le plan de l'architecte François, avec l'empressément qu'il eut de faire exécuter le sien par préférence? De plus, si le chevalier Bernin avoit admiré l'ouvrage de Perrault, son frere l'académicien auroit-il manqué d'en parler dans ses mémoires, où il n'en est fait aucune mention. Enfin un pareil suffrage n'est pas en général dans le caractere des Italiens ; & Bernin, qui avoit encore plus d'amour propre qu'un autre, ne louoit & ne prisoit guere que ses propres ouvrages ; aussi fut-il très-piqué, lorsqu'il apprit que sans égard à ce qui étoit déja fait, on en revenoit aux dessins de Perrault.

Je suis, &c.

A Rome, ce 15 *Avril* 1758.



LETTRE CCCXLV.

SUITE DE ROME.

Le palais pontifical, voisin de l'église de Saint-Pierre, tire son nom du mont Vatican, où les devins d'Etrurie, & ensuite les augures de Rome débitoient leurs prédiction, *mons Vaticinii.* Si l'on en croit la tradition, cet emplacement fut donné par Constantin aux souverains pontifes. On prétend que Néron y avoit un palais, & que depuis le cinquieme siecle que le pape Symmaque commença d'y faire travailler, ses successeurs n'ont pas cessé d'y ajouter de nouvelles constructions. On compare son étendue à celle d'une ville; & l'on y compte quatre mille quatre cents vingt deux chambres, salles ou galeries, & vingt-deux cours accompagnées d'immenses jardins. Quoique les papes aient d'abord habité Saint Jean de Latran, le vatican est néanmoins leur véritable palais, leur palais de représentation; Monte-Cavallo n'est, pour

ainsi dire, qu'une maison d'été & de santé. L'usage est de la quitter aux grandes solennités, pour venir occuper le vatican à cause du voisinage de Saint-Pierre, où s'exercent les principales fonctions des souverains pontifes.

Au surplus, ce palais n'est pas un bâtiment régulier ; ce sont de belles parties incohérentes, auxquelles ont travaillé les plus grands artistes, les Bramante, les Raphaël, les Fontana, les Bernin, mais point d'ensemble ; cependant, par son immensité, par la magnificence de certains corps, on s'apperçoit que c'est la demeure d'un très grand prince. Les principales pieces, outre les appartemens du pape, sont le grand escalier, la cour des Suisses, les chapelles Sixtine & pauline, salle d'audience, la fameuse bibliotheque, & un magnifique arsenal. La grande salle, qui sert de vestibule aux chapelles, est ornée de plusieurs tableaux qu'un François ne voit pas avec plaisir : l'un est le massacre de la Saint-Barthelemi ; l'autre, l'assassinat de l'amiral de Coligni ; & un troisieme où Charles IX approuve ces funestes exécutions.

Dans la chapelle Sixtine, bâtie par Sixte IV, & où les cardinaux du conclave vont au ſcrutin, eſt le célebre tableau du jugement dernier de Michel-Ange, dont vous connoiſſez les eſtampes, & auquel l'enfer du Dante a fourni pluſieurs idées. La chapelle appellée Pauline, du nom de Paul III, eſt décorée des peintures du même artiſte. C'eſt-là que commence, le premier Dimanche de l'avent, l'expoſition du ſaint-ſacrement des quarante heures, qui ſe continue, pendant le reſte de l'année, dans les autres égliſes. Cette cérémonie ſe fait avec beaucoup d'appareil par le pape même, accompagné des cardinaux & de tous les prélats de ſa maiſon.

Il faut voir ſur-tout la galerie appelée la bible de Raphaël, parce que ce peintre a tiré de l'ancien teſtament le ſujet de la plupart des tableaux qui décorent cette piece. Le premier morceau, le plus admiré, parce qu'il eſt tout entier de ſon invention, c'eſt la divinité portée dans les airs au deſſus des eaux, avec l'air majeſtueux & ſublime du créateur de l'univers. Je paſſe rapidement ſur d'autres ouvrages du

même peintre, dont ce palais offre par-tout ou les dessins ou les chef-d'œuvres. La bataille de Constantin contre Maxence, Héliodore battu de verges, la vision d'Attila, la prison de Saint Pierre, l'école d'Athenes, le parnasse, sont autant de morceaux admirables, que la gravure a fait connoître à l'univers. Ce qu'il y a de déplorable, c'est le dégât qu'ont fait à plusieurs de ces peintures les soldats Allemands du connétable de Bourbon, qui établirent leurs cuisines dans quelques-unes de ces belles salles de Raphaël.

On arrive au Belvedere par un corridor de cinq cents pas de long, au bout duquel est une statue colossale de Cléopatre mourante, qui fait l'admiration des connoisseurs. Mais qu'est-ce que cette figure, en comparaison de l'Apollon, de l'Antinoüs, du Laocoon & d'une infinité d'autres célebres antiques, qui forment la plus riche & la plus précieuse collection de ce genre? De là on passe dans des appartemens, où l'on trouve les modeles des principales constructions de Rome, tels que celui de l'église de Saint-Pierre par le Bramante, de la grande coupole

par Michel-Ange, & mille autres curiosités qui demandent à être vues plus d'une fois.

Mon plus grand empressément fut de visiter la bibliotheque, la premiere du monde après celle du roi à Paris. Vous croiriez entrer dans un sallon de peinture : les livres sont enfermés dans des armoires ; vous n'en connoissez ni la qualité ni le nombre ; vous ne pouvez pas même les connoître de vue. Tout se réduit à quelques manuscrits qu'on est dans l'usage de montrer aux étrangers, qui, en général, ne peuvent y prendre qu'un médiocre intérêt : une ancienne bible Hébraïque ; un Virgile du cinquieme siecle ; un Térence du neuvieme ; un Pline du treizieme ; un missel du pape Gélase ; les lettres de Henri VIII à Anne de Boulen ; des manuscrits des livres Chinois, Samaritains, & un autre écrit de la main de Luther.

On entre d'abord dans un grand vestibule, où se tiennent les gardes de la bibliotheque, & où lisent ceux qui ont quelques livres à consulter. Cette piece est ornée de portraits de tous les cardinaux qui ont été revêtus de

l'emploi de bibliothécaire. On lit, à côté de la porte, une excommunication terrible, lancée par Sixte-Quint de la maniere la plus effrayante, contre quiconque prendra, déchirera, transportera ailleurs, ou gâtera de dessein prémédité quelque livre de cette bibliotheque. Personne n'est excepté, pas même le bibliothécaire, qui ne peut rien enlever sans une permission écrite de la main même du souverain pontife.

L'édifice a la forme d'un T, dont les ailes construites par différens papes, offrent par-tout des peintures analogues au sujet. Ici ce sont les huits premiers conciles généraux; là, les plus anciens bibliothécaires, à la tête desquels se trouve Moïse qui remet aux Lévites le livre de la loi; Esdras rassemble ceux du pentateuque. Pisistrate forme la bibliotheque d'Athenes; Démétrius celle d'Alexandrie; Auguste celle du mont Palatin; Eusebe celle de Césarée, &c. Fontana offre à Sixte-Quint le plan de celle du vatican. D'autres tableaux représentent les inventeurs des sciences & des lettres, parmi lesquels Adam occupe la premiere place. Les Fils de Seth gravent sur des colonnes les

principes de l'astronomie ; Abraham invente les caracteres Chaldaïques; Memnon les Hiéroglyphes; Cecrops la langue Grecque; Phénix la Phénicienne ; Evandre la latine ; Ulphilas les lettres Gothiques ; Saint Chrysostome les Arméniennes ; Saint Jérome les Illyriennes ; on est fâché de n'y pas trouver aussi les inventeurs de l'Imprimerie. Jesus-Christ, le nouvel Adam, en opposition avec l'ancien, comme le consommateur & la perfection de toutes les connoissances, tient un livre ouvert, avec ces lettres *Alpha* & *Omega*.

Le mot de vatican rappelle moins l'idée d'un palais, que d'un lieu terrible, d'où partoient anciennement ces foudres redoutables, si fréquemment lancés contre les peuples & les rois. Le pape & les évêques, seuls dépositaires du glaive spirituel, en userent d'abord avec assez de modération; mais dans la suite il devint entre leurs mains une arme toujours prête à venger leurs propres querelles. Les supérieurs ecclésiastiques s'en servirent pour faire valoir leurs prétentions sur le temporel des rois. Ce n'est pas qu'ils ne l'employassent aussi pour des causes plus légitimes;

l'excommunication d'Anastase en est une preuve. Ce prince ayant fait massacrer inhumainement trois mille personnes, le pape Symmaque fit entendre une voix, à laquelle les souverains n'étoient point encore accoutumés. Il osa lancer la foudre de l'excommunication sur l'empereur ; & ainsi se trouva frayée une route, dans laquelle un si grand nombre de ses successeurs marcherent après lui. Anastase prétendit que les princes avoient droit d'être exceptés de cette loi commune ; & il entreprit de le persuader à ses sujets par un édit ; mais les esprits étoient trop indisposés contre lui ; & le pape, en se justifiant, avança ce principe, que la puissance & la dignité du chef de l'église, sont autant supérieures à celle d'un monarque, que le ciel est au-dessus de la terre. Tel est le point d'où sont partis les souverains pontifes, pour faire usage contre les rois des foudres du vatican.

Le premier exemple d'excommunication contre un monarque François est celui de Saint Germain évêque de Paris, qui excommunia le roi Caribert pour plusieurs mariages contractés contre la dignité du trône, & en par-

ticulier avec une Vierge consacrée par des vœux. Les papes commencerent un peu plus tard avec les rois de France, par le peu de liaison qu'ils eurent avec cette couronne avant Grégoire le Grand. Robert, fils de Hugue-Capet, fut excommunié par Grégoire V, pour son hymen avec Berthe, sa parente. Les courtisans & les peuples se séparerent de ce malheureux prince. Ceux qui le servoient faisoient passer par le feu tout ce qu'il avoit touché ; & la crainte d'une révolution le força enfin de répudier son épouse. Le mariage de Philippe I avec Bertrade, lui attira les mêmes anathèmes ; & comme ce monarque, toujours flottant en sa passion & le repentir, ne se séparoit de l'objet de son amour, que pour le reprendre le moment d'après, il vit tantôt le pape, tantôt les évêques de son royaume, renouveller des foudres qu'il tâchoit envain d'éluder.

Avant cette époque, le moine Hilde Brand, devenu Pape sous le nom de Grégoire VII, avoit tenté d'asservir tous les potentats : vous avez vu l'enpereur Henri IV excommunié,

déposé, cité à Rome, en devenir la triste victime. Les prétentions d'Hil de Brand furent renouvellées & vivement soutenues par Grégoire IX contre Fréderic II, que des excommunications réitérées éloignerent de ses états & presque du trône. Depuis cet orage, Rome n'a presque point cessé de faire gronder le tonnerre ; mais ses entreprises ont été moins éclatantes. Telle fut l'anathême lancé par Sixte-Quint contre Henri IV, dont ce prince fit afficher l'appel aux portes mêmes du vatican.

Autrefois, pour inspirer une crainte salutaire de ces sortes de censures, on les accompagnoit de cérémonies terribles & effrayantes. On les prononçoit à la lueur d'un cierge, qu'on éteignoit ensuite, & qu'on fouloit aux pieds. Dans certains pays, le peuple étoit dans l'usage de porter une biere devant la porte de celui qui venoit d'être excommunié. Chacun jetoit à l'envi des pierres contre sa maison, & vomissoit contre lui un torrent d'injures. Toutes ces cérémonies sont abolies, excepté celle qui se pratique à Rome le jeudi-saint, lorsque le souverain pon-

tife fulmine la bulle *in Cœnâ Domini*. Cette bulle fameuſe, à laquelle pluſieurs papes ont travaillé, roule principalement ſur les deux puiſſances, civiles & eccléſiaſtique, & excommunie tous ceux qui appellent au concile général des décrets, des ordonnances des papes; tous ceux qui enſeignent ou qui croient que le pape lui eſt ſoumis; tous les princes qui exigent des eccléſiaſtiques quelque contribution; les hérétiques, les pirates, les falſificateurs de lettres apoſtoliques, &c. Un cardinal lit tous les ans cette bulle en préſence du ſaint pere le jour de la cène; & le ſouverain pontiſe, en ſigne d'anathême, jette du haut de ſa tribune dans la place publique, un flambeau allumé. La France n'a jamais reçu cette bulle qui choque les droits de la ſouveraineté & les libertés de l'égliſe gallicane. Le parlement a déclaré rebelle & criminel de leze-Majeſté quiconque oſeroit la publier.

Anciennement l'excommunication emportoit avec elle des peines ſingulieres; outre qu'elle interdiſoit un homme de toutes les fonctions civiles & l'exiloit de la ſociété, il ne pouvoit

ni se raser, ni se couper les cheveux; ni changer de linge; on étoit persuadé que son cadavre ne pourrissoit point après sa mort; qu'il demeuroit entier pendant ces siecles, pour servir d'un spectacle horrible à la postérité. Ces idées & ces pratiques puériles & ridicules ont disparu : l'usage des excommunications est même devenu fort rare dans l'église; & l'on tient en France, comme un principe invariable, que les Rois n'étant soumis qu'à Dieu seul dans le gouvernement de leurs états, les censures lancées contr'eux, pour raison de leur temporel, sont abusives; que leurs officiers jouissent des même priviléges pour tout ce qui regarde les fonctions de leurs charges, & que les royaumes, les villes, les communautés ne peuvent être soumises à l'interdit, pour la faute du souverain ou celles des magistrats.

Aujourd'hui, que les excommuniés sont traités avec moins de rigueur, vous demandez en quoi consiste cette peine ecclésiastique? En une censure, par laquelle on est totalement retranché du corps de l'église, en sorte qu'on ne participe plus aux sacremens,

ni aux prieres, ni aux bonnes œuvres, ni à aucun des biens ſpirituels, qui font le tréſor commun des fideles ; qu'on ne peut plus aſſiſter à la meſſe ni à l'office divin, ni exercer licitement aucun acte de juriſdiction ſpirituelle & eccléſiaſtique, ni enfin être enterré en terre ſainte. On encourt cette cenſure, ou en violant les loix que le pape & les évêques preſcrivent ſous cette peine, ou par une ſentence particuliere, portée publiquement contre un fidele coupable de quelque péché ſcandaleux. Dans ce dernier cas, l'excommunication eſt dénoncée, au lieu que dans le premier, elle n'eſt que tolérée. Quoique l'une & l'autre ſoit la même pour l'intérieur, cependant, comme on ne tient extérieurement que les premiers pour excommuniés ; la cenſure n'a réellement ſon exécution extérieure qu'à leur égard. Il n'eſt alors plus permis, ſous peine d'encourir à peu près ſoi-même les mêmes anathêmes, de travailler, de négocier, d'habiter, de manger, ni d'avoir aucun commerce avec eux, de les ſaluer même, & moins encore de prier avec eux. On ne peut ni célébrer la meſſe, ni vaquer

au ſervice divin en leur préſence. S'ils entrent dans l'égliſe pendant le ſaint ſacrifice, il faut le ſuſpendre; s'ils s'obſtinent à y reſter, on ceſſe l'office, la meſſe même, ſi c'eſt avant le canon; & auſſi-tôt après la communion le prêtre quitte l'autel. Il y a pourtant des cas, où il eſt permis d'avoir commerce avec eux, tels que les uſages & les devoirs du mariage, ceux des enfans envers leurs peres, des ſerviteurs envers leurs maîtres, des ſujets envers leurs princes; tels ſont encore les cas d'une grande utilité, d'une ignorance non affectée, d'une indiſpenſable néceſſité.

On a élevé des doutes ſur la validité des excommunications dont la juſtice ne ſeroit pas connue; & l'on en a diſtingué de nulles & d'injuſtes. Il s'eſt commis, par exemple, un crime ſcandaleux dans une ville; on ignore le vrai coupable; on en accuſe un innocent qu'on dénonce à l'évêque qui lance contre lui les foudres de l'égliſe. Cette excommunication eſt évidemment injuſte, puiſqu'elle tombe ſur un innocent; auſſi n'a-t-elle aucun effet intérieur, ne lie pas la conſcience, & n'exclut point de la communion des

ſaints ; mais toute injuſte qu'elle eſt, elle ne lie pas moins extérieurement ; & celui qui en eſt frappé, eſt obligé de ſe ſoumettre à tout ce que cette peine a d'extérieur, juſqu'à ce qu'il en ait obtenu l'abſolution ; & en attendant il doit ſupporter cette humiliation avec le reſpect dû à l'autorité de l'égliſe.

Une excommunication eſt abſolument nulle, par l'incompétence de celui qui la porte, comme ſi un évêque excommunioit quelqu'un qui ne ſeroit ni de ſon dioceſe, ni dans ſon dioceſe, ou pour une cauſe purement temporelle, comme de ne pas céder à un autre un domaine, dont on ſeroit légitime poſſeſſeur. L'égliſe, par les cenſures qu'elle prononce, ne peut ôter que les biens qu'elle donne. Ceux auxquels on a droit en qualité de membre de la ſociété civile, ne ſont pas de ſon diſtrict. Elle ſeroit déraiſonnable & injuſte, ſi elle entreprenoit d'en interdire la jouiſſance ; parce qu'on peut ceſſer d'appartenir à la ſociété chrétienne, ſans ceſſer d'être membre de la ſociété civile, comme on peut être exclus de la ſociété civile, & continuer à être du nombre des fideles.

L'excommunication nulle n'a, par elle-même, aucun effet, ſoit intérieur, ſoit extérieur, & differe de l'injuſte, en ce que celle-ci lie extérieurement. Il eſt vrai que ſi la nullité étoit douteuſe, & qu'il y eût à craindre du ſcandale, on ſeroit également obligé de s'y ſoumettre. Mais dans une matiere ſi délicate, on ne doit pas s'en rapporter à ſes propres lumieres, ni ſur-tout en prendre occaſion de décrier la puiſſance eccléſiaſtique.

Il eſt une autre eſpece de cenſure dont on menace les fideles, pour les obliger de révéler ce qu'ils ſavent ſur certains faits qu'il eſt important de ſavoir pour le bien ſpirituel ou temporel des citoyens; c'eſt ce qu'on appelle un monitoire. Les évêques ſeuls ou leurs grands vicaires ont le pouvoir d'en publier; mais l'égliſe veut que ce ſoit pour les cas les plus graves, & diſpenſe même beaucoup de gens de s'y ſoumettre: ceux, par exemple, qui n'ont pas encore atteint le parfait uſage de la raiſon; qui habitent un dioceſe étranges; qui ſont les proches parens des coupables, ou qui ne peuvent les accuſer ſans s'expoſer

aux

auxplus grands dommages ; ceux enfin qui ne connoissent le crime, que par la confidence que leur en a fait celui qui l'a commis.

De ce terrible vatican, d'où les papes lancent leurs anathêmes contre les rois, sortent encore d'autres censures ecclésiastiquee, qui, sous le nom d'interdit, enveloppent les royaumes & les peuples dans la même disgrace. Vous savez ce qui arriva en France lorsque Philippe Auguste, devenu veuf d'Isabelle de Hainault, épousa Ingelburge, Princesse de Danemarck. Elle étoit également distinguée par sa jeunesse, par sa beauté & par sa vertu. Malgré tant de titres à l'affection de son époux, par un de ces événemens malheureux, dont on ne se met plus en peine aujourd'hui de chercher la cause, & qu'on attribuoit alors à quelque maléfice, il conçut pour elle une aversion insurmontable dès la premiere nuit de ses noces. Le projet de la répudier fut dès-lors arrêté ; & la maniere d'y procéder, fort commune alors, étoit de prétexter un lien de parenté dans un degré prohibé. Un parlement s'assemble ; & des témoins dé-

posent qu'Ingelburge est parente de la feue reine Isabelle.

Philippe se croyant libre, demande & obtient en mariage une fille du duc de Méranie, dont il a plusieurs enfans, tandis que sa malheureuse épouse languit enfermée dans un château. Innocent III, plus entreprenant que ses prédécesseurs, lance sur ce prince tous les foudres ecclésiastiques, & indique un concile à Dijon, dans lequel la sentence d'interdit est prononcée sur toutes les terres de la domination Françoise. On vit tout à coup, dans ce royaume, le culte extérieur de la religion supprimé, les églises fermées, les malades privés des sacremens, les morts sans sépulture. Philippe voulant luter contre l'orage, saisit le temporel des évêques, envoie des garnisons chez les curés, & punit les murmures de ses peuples par des taxes exhorbitantes; mais tant de fermeté est inutile, il faut céder au cri général de la nation : le roi se rend auprès d'Ingelburge, l'embrasse, & l'emmene à Paris en croupe sur son cheval. Elle reprend le rang de Reine; mais elle n'en est pas plus heureuse; sa captivité

recommence ; la princeſſe de Méranie, inconſolable d'être réduite au rang de concubine, en meurt de douleur ; & l'effet de l'interdit eſt d'avoir fait deux malheureuſes au lieu d'une.

Le pape & les évêques ne doivent uſer de ce genre de cenſure, que pour des crimes auſſi conſidérables que ſcandaleux; & comme, lorſqu'il eſt général, il enveloppe toujours une foule d'innocens dans une peine qui n'eſt due qu'à quelques coupables, il ne faut l'employer que lorſqu'il ne reſte abſolument plus d'autre moyen de réparer le ſcandale, de conſerver les bonnes mœurs, la foi & l'honneur de l'égliſe. Ces cas ſont ſi rares, qu'il ne s'en préſente peut-être pas une ſeule occaſion légitime dans l'eſpace de pluſieurs ſiecles. Au ſurplus, cette cenſure n'interdit pas l'uſage de tous les ſacremens, car il eſt toujours permis de baptiſer les enfans & de confeſſer les mourans. On adminiſtre même le ſacrement de pénitence aux autres fideles, pourvu qu'ils ne ſoient pas nommément interdits, coupables, ou complices de la faute qui a mérité cette peine. On peut enfin adminiſtrer également la confirmation, l'ex-

trême-onction & le viatique, mais sans aucune solennité & comme en secret. Lorsqu'une église n'est pas nommément interdite, on peut y célébrer l'office divin, à voix basse, sans son de cloches, & les portes fermées, si ce n'est les jours de pâques, de pentecôte, de noël, qui sont toujours exceptés de l'interdit général.

Nous sommes heureusement à l'abri d'une partie de ces censures, par les sages précautions qu'ont pris enfin les rois de France pour éloigner, autant qu'il est possible, l'effet redoutable des foudres du vatican. Les bulles du pape, ses constitutions, ses brefs, lorsqu'ils sont adressés à l'église gallicane, doivent être conformes à ses regles de discipline & à ses usages, sans quoi nous les regardons comme nuls & abusifs. Les nonces & les légats ne peuvent être envoyés dans le royaume, qu'après que sa sainteté s'est assurée qu'ils seront agréables au souverain; alors leurs pouvoirs sont lus, examinés, restreins, & modifiés par le parlement conformément à nos libertés. Les sujets du roi ne sont tenus de répondre à aucun tribunal hors de la

France ; & nos évêques ne sauroient être cités devant le saint siége. Le prince peut leur défendre de tenir des synodes, ou de s'assembler sans une permission expresse ou un ordre de la cour. Il est en droit d'examiner les décrets des conciles sur la disciplines, & de donner des édits pour les faire observer après qu'il les a reçus, ou de ne pas les recevoir s'il le juge plus convenable.

Il ne dépend donc de Rome ni de lancer à son gré son tonnerre contre la France, ni d'ordonner des assemblées préjudiciables au bien de l'état. L'église n'a, par son institution, ni tribunal extérieur, ni officiers de justice, ni droit de co-action pour faire exécuter ses jugemens. Si nos évêques ont aujourd'hui une jurisdiction pour quelques affaires temporelles & contentieuses, ils la tiennent de la pure libéralité de nos rois qui peuvent l'étendre, la resserrer, ou même l'annuller à leur volonté.

Mais quelle est donc, me direz-vous, l'autorité de la puissance sacerdotale? La voici : il n'appartient qu'aux ministres de l'église de connoître & de juger des matieres qui concernent le

dome, de diſpenſer les myſteres ſacrés, de juger de ceux qui en ſont dignes, d'annoncer ce que contiennent les divines écritures, de décider les conteſtations qui naiſſent ſur la foi, de fixer les point problématiques de doctrine, de faire des canons & des réglemens pour la diſcipline eccléſiaſtique, pour l'obſervation des fêtes, pour les cérémonies de l'office divin & l'adminiſtration des ſacremens, bien entendu encore, que ces réglemens, ces canons ne pourront être publiés dans l'état, qu'autant qu'ils ſeront acceptés par le prince, & revêtus de ſon autorité.

Tels ſont les droits du ſacerdoce: il abuſe de ſon pouvoir, quand il s'étend au-delà de ces limites, ſoit en agiſſant contre les canons dont le prince eſt le protecteur, ſoit en uſurpant le droit de la couronne, qui ſont inaliénables. Il eſt du devoir de la puiſſance temporelle de s'oppoſer à ces deux abus; c'eſt donc au roi ou à ſes officiers qu'il faut avoir recours, quand, dans ces deux cas, on croit avoir à ſe plaindre des juges eccléſiaſtiques; cette voie, connue parmi nous depuis le treizieme ſiecle, eſt qualifiée

d'appel comme d'abus, dont les grands-chambres des parlemens ont seules la connoissance.

Les droits que les rois de France se sont réservés dans leurs états, n'ôtent rien à l'autorité du souverain pontife, comme chef visible de l'église. Vous savez que lorsque le Sauveur cessa d'habiter parmi les hommes, il établit un vicaire pour gouverner en son nom, & choisit Saint-Pierre qu'il fit le chef & des brebis & des pasteurs, avec la primauté d'honneur & de jurisdiction. Le pape, en remplaçant le prince des apôtres, succede à son autorité, devient comme lui le vicaire de Jesus-Christ, & le pere commun de tous les fideles. Le gouvernement de l'église, auquel il préside, est composé du souverain pontife, comme premier pasteur, des patriarches qui ont une jurisdiction sur plusieurs métropoles, des primats & archevêques, qui en ont une sur plusieurs diocèses, des évêques, des curés & autres prêtres sous le nom d'hiérarchie ecclésiastique. Les laïques sont comme les sujets de cette hiérarchie, dont le

centre est l'église de Rome, à laquelle toutes les autres se réunissent comme à leur maîtresse ou à leur mere; c'est pour elles un moyen de s'assurer qu'elles conservent le dépôt de la saine doctrine, par la conformité de leur croyance, dans les dogmes de la foi, avec celle de cette église principale, d'où l'assemblée universelle des catholiques a pris le nom de communion Romaine. Cette distinction est fondée sur ce que Saint-Pierre, à qui Jesus-Christ à dit: « Vous êtes Pierre, & sur cette » Pierre je bâtirai mon église », établit son siege à Rome & celui des papes ses successeurs. Pierre revit en eux, & parlera toujours dans sa chaire, qu'on regarde comme le premier caractere de l'église catholique. Aussi toutes celles qui ont abandonné cette Pierre, sont tombées dans le schisme, dans l'héréfie ou dans l'impiété, comme les églises autrefois si florissantes d'Asie, d'Afrique, d'Angleterre & du Nord. Au reste, l'union dont je parle avec le siege apostolique, ne regarde, comme je l'ai dit, que les sentimens de la foi; à l'égard ou des opinions de l'école, ou de certains points qui ne sont pas

décidés, ou de certaines loix particulieres de discipline & d'autres usages, chaque église a droit de conserver ses anciennes coutumes.

De la même main, & presque du même lieu d'où partent les foudres du vatican, sortent des trésors infinis de bénédictions & de graces qui se répandent dans toutes les parties du monde chrétien. Vous entendez que je veux parler des indulgences, & spécialement du jubilé qui se renouvelle tous les vingt-cinq ans & à l'exaltation de chaque pape.

Les indulgences sont, comme vous savez, la rémission que l'église, comme dépositaire & dispensatrice du pouvoir de Jesus-Christ qui a dit « tout ce que » vous délierez sur la terre, sera délié » dans le ciel », accorde aux pécheurs pénitens, des peines temporelles dont ils sont redevables à la justice divine. Le fondement de cette grace est le trésor infini, & par conséquent inépuisable, des satisfactions du Sauveur du monde, dont elle peut disposer, pour le bien de ses enfans, suivant les regles de la charité & de la prudence. Si elle les exempte de toutes les peines qu'ils ont

méritées, c'est-à-dire, si l'indulgence est pleniere, ils ne doivent plus rien à la justice divine pour tous les péchés de leur vie ; & s'ils ont le bonheur de la gagner à la mort, ils ne sortent de ce monde, que pour entrer dans le séjour des Saints. Ce n'est pas que l'église puisse ou veuille dispenser les pécheurs de faire pénitence, son intention au contraire est de les y exciter; mais comme nos pénitences ne sont pas, à beaucoup près, proportionnées à la griéveté & à la multitude de nos fautes, voulant suppléer à notre foiblesse, elle nous accorde des indulgences, pour achever de nous acquitter envers Dieu de tout ce que nous devons à sa justice. A quoi il faut ajouter, que n'étant jamais sûr d'avoir gagné l'indulgence, nous devons toujours faire comme si en effet nous ne l'avions pas obtenue. Remarquez aussi, que l'église ne l'accorde qu'aux pécheurs vraiment contrits, & qui, au sacrement de pénitence, joignent toujours quelques œuvres satisfactoires, comme des jeûnes, des prieres, des aumônes, toutes conditions si essentielles, que si on manque de les accomplir, c'est en vain qu'on se flatte de gagner l'indulgence.

La plus célebre de toutes est celle du jubilé. Les Juifs connoissoient cette solennité si renommée chez les chrétiens, mais la célébroient par des cérémonies totalement différentes. Elle consistoit en ce que les esclaves étoient affranchis, & les héritages aliénés retournoient à la possession de leurs anciens maîtres. Voilà ce que nous connoissons de la fête judaïque, qui se renouvelloit tous les cinquante ans. Chez les chrétiens elle s'introduisit à la fin du treizieme siecle. Les peuples se persuaderent à cette époque, qu'à chaque centieme année on obtenoit la rémission de tous ses péchés, en visitant à Rome l'église des saints apôtres. Cependant on eut beau fouiller les livres anciens qui traitoient de la concession de ces graces spirituelles, on n'y trouva rien qui put appuyer cette opinion; mais Boniface VIII, qui occupoit alors le siege apostolique, voyant la persuation universellement établie, ne voulut pas tromper l'espoir des peuples, & ouvrit les trésors de l'église à ce concours prodigieux de personnes, qui venoient satisfaire leur piété dans la basilique de

Saint-Pierre. Pour n'avoir pas l'air d'introduire une nouveauté, il interrogea un vieillard âgé de cent ſept ans, qui répondit en préſence de témoins: « je » me ſouviens qu'à l'autre centieme » année mon pere, qui étoit laboureur, » vint à Rome, & y demeura, pour » gagner l'indulgence, juſqu'à ce qu'il » eut conſommé les vivres qu'il avoit » apportés. Il me recommanda d'y ve- » nir la prochaine centieme année, ſi » j'étois encore en vie, ce qu'il ne » croyoit pas. ».

Sur cette réponſe, Boniface fit publier une bulle, par laquelle il accordoit une pleine rémiſſion des peines dues aux péchés à tous les fideles du monde chrétien, qui, cette année & toutes les centiemes années ſuivantes, après s'être confeſſés avec une douleur ſuffiſante, viſiteroient les tombeaux des ſaints apôtres. On y accourut avec tant d'ardeur de toutes les parties de la chrétienté, que l'on comptoit chaque jour à Rome deux cents mille étrangers, qui pour les tréſors ſpirituels qu'ils venoient y chercher, laiſſerent dans cette ville des ſommes immenſes. On en prit occaſion d'appeler cette année, dans un ſens myſtique, l'année du grand par-

don l'année ſainte, &c, à raiſon des tréſors que les Romains en retirerent, l'année d'or.

La joie avec laquelle cette inſtitution fut reçue dans tout le monde, détermina les papes à rendre les jubilés plus communs. Clément VI ayant égard à la briéveté de la vie humaine, en ordonna un tous les cinquantes ans, Urbain VI tous les trente-trois en l'honneur de la vie de Jeſus-Chriſt; & Paul II l'a fixé à vingt-cinq, ſans préjudice de celui qui, comme je l'ai dit, s'accorde à l'exaltation de chaque pape. Quelques égliſes en ont obtenu de particuliers pour de certaines ſolennités qui leur ſont propres; & comme les ſouverains ne verroient plus avec plaiſir déſerter leurs états pour le voyage de Rome, il a été convenu qu'on auroit part aux indulgences du jubilé, en viſitant un certain nombre de fois les égliſes que les évêques indiqueroient dans chaque diocèſe. Les pouvoirs des confeſſeurs, dans ces ſolennités, s'étendent à tous les cas les plus ſpécialement réſervés, afin que les fideles puiſſent être affranchis de l'eſclavage du démon, comme les juifs l'étoient de la ſervitude.

Le pape intime le jubilé universel dans la capitale de la chrétienté par une bulle qu'il fait publier le jour de l'ascension de l'année précédente, quand il donne la bénédiction solennelle à la grande tribune ou loge de Saint-Pierre qui domine sur le vaste & incomparable parvis de cette église. Incontinent après la lecture de cette bulle, en latin pour le clergé, en Italien, pour le peuple, douze trompettes commencent leurs fanfares, auxquels se joignent douze cors de chasse, & une décharge générale de l'artillerie du château Saint-Ange. Le quatrieme dimanche de l'avent, les sous-diacres apostoliques publient encore une fois cette même bulle ; & les trois jours qui précédent les fêtes de noël, toutes les cloches de la ville annoncent avec éclat cette grande solennité, dont l'ouverture se fait le 24 décembre de la maniere suivante.

Tout le clergé, séculier & régulier, s'assemble au palais apostolique, & va delà en procession à l'église de Saint-Pierre, dont il trouve les portes fermées, & les entrées du portique sont occupées par des gardes. Le pape,

les cardinaux, la cour pontificale se tiennent dans la chapelle Sixtine, où sa sainteté, un cierge à la main, entonne le *Veni Creator*; & tous, suivant leur rang, se rendent au portique des suisses, où le pape fait l'ouverture de la porte Sainte. Armé d'un marteau d'or qui lui est présenté par le prince du trône, il heurte à cette porte en prononçant trois fois ces paroles : « Ouvrez-moi les portes de la justice ». Le clergé qui le suit, lui répond : » c'est » ici la porte de l'éternel ; les justes » y entreront ». Sa sainteté va s'asseoir sur un trône dressé au milieu du grand portique, pendant que des maçons abattent le mur. La porte est ensuite nettoyée & lavée avec de l'eau bénite par les pénitenciers de Saint-Pierre ; le pontife vient s'y mettre à genoux, commence le *Te Deum*, se releve, & entre dans l'église, où l'on dit les premieres vêpres. Le lendemain, après la messe, il monte à la grande tribune, & donne une ample bénédiction qui ouvre le jubilé.

Une des grandes dévotions de cette fête à Rome, est de monter à genoux l'échelle sainte, ou les vingt-huit

degrés qui furent honorés, dit-on, par les pas de Jesus-Christ lorsqu'il monta à la maison de Caïphe. Cette échelle sacrée conduit à une chapelle nommée le Saint des Saints : les pélerins, après s'être traînés à genoux jusques sur le dernier degré, récitent une priere, & entrent dans la chapelle. Les femmes restent sur la porte, & ne voient le Saints des Saints qu'à travers une grille. Les prélats & les Seigneurs les plus distingués de Rome lavent les pieds à de pauvres pélerins ; le pape lui-même, & les cardinaux à son exemple, ne dédaignent pas de les servir à table. Ils s'en retournent munis d'agnus, de médailles & de chapelets que le saint pere leur fait distribuer libéralement, &, ce qui vaut encore mieux, après avoir obtenu la rémission entiere de leurs péchés par le moyen d'un coup de baguette qu'ils reçoivent des pénitenciers de Saint-Pierre.

L'année du jubilé étant révolue, le souverain pontife, après avoir officié solennellement aux premieres vêpres de la veille de noël, entonne une antienne qui commence par ces

mots : « vous ſortirez avec joie, *cum* » *jucunditate exibitis* » ; & auſſi-tôt tous les aſſiſtans s'empreſſent de ſortir par la porte ſainte. Le pape bénit les pierres & le ciment deſtinés à la murer de nouveau, & poſe lui-même la premiere pierre, ſous laquelle on a ſoin d'enfouir quelques médailles pour perpétuer le ſouvenir de cette ſolennité. Les maçons achevent l'ouvrage, murent la porte, enchâſſent au milieu une croix de cuivre ; & toute la cérémonie ſe termine par une bénédiction qui embraſſe Rome & toute la chrétienté, *urbi & orbi*.

C'eſt à ces ſortes de ſolennités, ainſi qu'aux cérémonies des grandes fêtes, & ſinguliérement à celles de la ſemaines ſainte, que la religion ſe montre ici dans toute ſa majeſté. La quantité des miniſtres, la magnificence des ornemens, la dignité du célébrant, ſon trône, ſa tiare, ſon cortege, les princes de l'égliſe ſous la pourpre, les grands de l'état ſous le cilice, toutes les fonctions religieuſes exercées de la maniere la plus auguſte dans un temple qui répond à toutes les grandeurs de notre culte ; cet aſ-

ſemblage enfin qu'on ne peut voir qu'à Rome, & que Rome offre pluſieurs fois dans l'année, forme un ſpectacle auſſi pompeux qu'édifiant, auſſi impoſant que religieux, auſſi majeſtueux que chrétien.

Je ſuis, &c.

A Rome, ce 7 Mai, 1758.



LETTRE CCCXLVI.

SUITE DE ROME.

LA maladie & la mort de Benoit XIV m'ont privé de l'honneur de le voir souvent, comme il me l'avoit permis & même ordonné le jour que je fus admis à l'adoration. Nous étions plusieurs François sous la protection du maître de la chambre. Le pape étoit assis au fond d'une grande salle, une table, une écritoire & des papiers devant lui. On entre en fléchissant un genou, au milieu de la salle, autre génuflexion ; on arrive, & l'on se prosterne aux pieds de sa sainteté. Nous reçumes la bénédiction apostolique, avec chacun un chapelet qui est le présent ordinaire du saint pere : on donne des médailles aux personnes de grande qualité. Le lendemain, une visite imprévue d'une douzaine de domestiques du palais m'apprit que ces petits présens ne se font pas sans intérêt ; il en coûte toujours quelques séquins pour se débarrasser de cette

canaille. Les femmes n'ont pas le même avantage que les hommes ; l'entrée du sacré palais leur est interdite ; & si elles veulent voir le pape, ce ne peut être que dans des audiences particulieres ménagées au dehors.

A la premiere nouvelle de la maladie de Benoît XIV, la consternation se répand dans toute la ville. Le deuil couvre la face des habitans, tous, comme dans un tems de calamité, restent suspendus entre l'espoir & la crainte. Dans les temples, tous les états, tous les âges confondus embrassent les autels, & ne forment des vœux que pour Benoît. Dans les places publiques, que de gens qui interrogent, qui répondent, qui écoutent ? Dans les maisons particulieres, chacun croit avoir perdu ce qu'il a de plus cher. L'enceinte de toutes les églises ne suffit pas à la foule des adorateurs : voûtes sacrées de Saint-Pierre, que ne pouvez vous répéter les vœux & les sanglots dont vous retentites !

J'ai dejà eu occasion de vous parler de ce pontife, & des qualités qui l'ont rendu également cher & estimable à son peuple. J'ajouterai ici quelques

traits particuliers, qui acheveront de vous faire connoître la gaieté de son caractere. Personne n'ignore l'histoire de cette montre qu'une femme de qualité avoit reçue d'un cardinal, & qu'elle s'efforçoit de détacher pour la montrer au saint pere qui lui en faisoit compliment. « Ne la déplacez pas, lui » dit le pape; le vœu doit toujours » être auprès du saint ».

Le cardinal Passionei, dont la bibliotheque avoit vue sur les appartemens du palais pontifical, possédoit un recueil de lettres originales de Fra-Paolo, qu'il citoit souvent, & ne vouloit confier à personne. Il avoit résisté aux sollicitations même & aux instances de Benoît XIV, qui, pour lutiner cette éminence, trouva moyen de tirer de sa bibliotheque le manuscrit dont elle étoit si jalouse, & de le remplacer par un autre volume qui, à l'extérieur, lui ressembloit parfaitement. Ayant un jour chez lui le cardinal, il fit tomber la conversation sur ces mêmes lettres, dont Passionei rapporta quelques traits à son ordinaire. Le pape parut douter de leur vérité; le cardinal insista; le pape nia. L'éminence poussée à bout, part

comme un trait, & revient avec le volume à la main; mais quelle est sa surprise, sa colere même; lorsqu'à l'ouverture du livre, elle n'y trouve que du papier blanc. Sa fureur amusa quelque tems le souverain pontife, qui, pour l'appaiser, lui rendit son manuscrit.

Ce même cardinal déterstoit les jésuites; dans la chaleur de l'affaire de Busembaum, sa sainteté fit glisser un exemplaire du livre de ce théologien parmi ceux que Passionei devoit reconnoître avant que de les ranger dans ses tablettes. La vue d'un ouvrage sorti de la société fait reculer d'horreur le prélat anti-moliniste, qui avoit exclu de sa bibliotheque tous les livres faits par des jésuites. Il sonne, il appelle son valet de chambre; lui fait ouvrir la fenêtre, & lance de toute sa force le malheureux Busembaum dans la place de Monte Cavallo. Au milieu de cette expédition, le pape se montre, le régale d'une large bénédiction, & pour toute réponse, en reçoit un geste accompagné d'une grimace, qui met le comble au plaisir que le saint pere se promettoit de cette scene.

Vous connoissez un ancien livre

intitulé *De la Civilité puérile & honnête*, où les enfans prenoient autrefois, & prenent encore, dans quelques provinces, les premieres leçons de lecture & de politesse. Les Italiens en ont un qu'ils appellent *Galateo*, destiné au même usage. Benoît XIV avoit envoyé à la cour de France, par un prélat né à Sinigaglia, des langes bénits pour un prince nouveau né. Ce député négligea de voir le grand aumônier. Celui-ci s'en plaignit au roi, qui en écrivit fortement à son ambassadeur. Le pape épuisa d'abord toutes les raisons qui pouvoient excuser la sottise de son envoyé; mais pressé par l'ambassadeur, il ajouta; « le concile de Trente est-il reçu en France » ? Sans perdre de vue son objet, l'ambassadeur, qui prit d'abord cette question pour une défaite, répondit qu'il ne l'étoit point quand à la discipline. « Ni le Galateo à Sinigaglia », répliqua le pape; & cette plaisanterie termina la difficulté.

Un vieux moine s'étant présenté à son audience, s'exhala en sanglots sur un malheur terrible, qui menaçoit toute l'église. Benoît l'ayant pressé de lui apprendre le sujet de ses

alarmes, " il m'a été révélé, dit „ le moine en redoublant ses sanglots, que l'Antechrist est né. Quel „ âge a t-il, reprit brusquement le „ saint pere ? Trois ou quatre ans, „ répartit le visionnaire. Bon, bon, „ répliqua Benoît XIV, ce sera l'affaire de mon successeur „.

Prosper Lambertini avoit puisé dans sa jeunesse un fond de gaité, qui, porté jusques sur le trône pontifical, lui adoucit l'ennui de la papauté. Etant jeune avocat, il fit à Gênes un voyage de plaisir avec quelques-uns de ses confreres qui vouloient retourner à Rome par mer. " Prenez cette route, leur dit- „ il, vous autres qui n'avez rien à perdre, mais moi qui dois être pape, il „ ne me convient pas de mettre à la „ merci des flots César & sa fortune „.

Ce pontife avoit banni l'étiquette d'un petit appartement qu'il s'étoit fait construire dans les jardins de Monte-Cavallo. Il y passoit tous les jours après son dîner pour le café ; & là, au milieu de ses familiers les plus intimes, & de quelques étrangers choisis, il plaisantoit & rioit comme s'il n'eût pas été pape ; & c'est peut-être le seul

pape

pape qui ait ri. Excédé de congrégations, de fonctions eccléſiaſtiques, d'audiences publiques, un ſouverain pontife veut-il reſpirer ? l'étiquette l'enchaîne. Toujours ſeul, même à table; toujours ſur l'autel, pour ainſi dire; privé de toutes les douceurs de la ſociété, il eſt vraiment à plaindre, à moins que l'enjouement de ſon caractere ne vienne égayer la triſteſſe de la papauté, ou que, comme prince temporel, il ne ſe repaiſſe du plus grand des plaiſirs, celui de faire des heureux. Mais je reviens au pape mourant.

Rien de plus triſte que ce ſpectacle : le déſordre & la confuſion l'environnent; les parens & les domeſtiques n'attendent pas qu'il ait rendu les derniers ſoupirs, pour enlever tous les meubles du palais; & lorſque les officiers de la chamçre viennent pour ſe ſaiſir des dépouilles du défunt, il ne reſte plus que les quatre murs & le cadavre ſur une méchante paillaſſe. Alors le cardinal Camerlingue, c'eſt-à-dire, le chef de la chambre apoſtolique, en habit violet ſe préſente à la porte. Il y frappe trois coups avec un marteau d'or;

& à chaque fois il appelle le pape à haute voix par son nom de baptême, par celui de sa famille, par celui de sa dignité. Il écoute pendant quelque tems, & déclare que le pape est mort puisqu'il n'a pas répondu. Tout ceci se pratique en présence des clercs de la chambre & des notaires Apostoliques qui prennent acte de cette cérémonie. On apporte ensuite au prélat Camerlingue l'anneau du pêcheur; il le casse avec le même marteau, va prendre possession du vatican, & envoie des gardes pour se saisir, au nom de la chambre apostolique, du château Saint-Ange, & de toutes les portes de la ville. Vous verrez dans la suite ce que c'est que cette chambre, & quelle est sa jurisdiction dans les affaires du saint siege. Lorsque le prélat a pourvu à la sûreté de Rome, il sort en carrosse escorté des gardes & des Suisses qui accompagnoient le feu pape, & va occuper le palais de sa sainteté. Durant cette marche, on entend sonner la grosse cloche du capitole, qui ne servant que dans cette occasion, annonce à toute la ville la mort de son souverain.

Cependant on embaume le corps;

on le revêt d'habits pontificaux ; on l'expoſe pendant trois jours ſur un lit de parade ; & on le porte enfin à l'égliſe de Saint-Pierre, lieu ordinaire de la ſépulture des papes. Le convoi commence par un détachement des chevaux-légers de ſa ſainteté, tenant leur lance baiſſée ; les timbaliers font entendre un ſon triſte & lugubre. Des troupes de Suiſſes, avec leurs mouſquets & leurs hallebardes, viennent enſuite ; vingt palfreniers du défunt tiennent des torches allumées, & menent par la bride autant de chevaux couverts de houſſes noires qui pendent juſqu'à terre. Le porte-croix eſt à cheval, ſuivi de quelques Suiſſes de la garde ; paroît enfin une litiere découverte où eſt le corps, aux deux côtés duquel marchent, en manteaux longs & des flambeaux à la main, les pénitenciers de Saint Pierre. Il eſt eſcorté de vingt autres palfreniers, du reſte de la compagnie de chevaux-légers, des cuiraſſiers & des Suiſſes ; la marche eſt fermée par ſept pieces de canon. Le corps eſt expoſé pendant neuf jours dans une chapelle à la vue du peuple qui va en foule lui baiſer

les pieds. On éleve dans la nef un catafalque ; & le neuvieme jour on prononce l'oraiſon funebre. On met enſuite le défunt dans un cercueil de cyprès, renfermé dans un autre de plomb, & celui-ci dans un de ſapin. On le laiſſe en dépôt dans une chapelle, juſqu'à ce qu'on lui ait bâti un mauſolée ; ou bien on le tranſporte dans le lieu où il a demandé à être inhumé.

Pendant le tems des obſeques, les cardinaux tiennent pluſieurs congrégations pour ordonner le conclave, & élire les officiers qui doivent y faire le ſervice. Le ſacré college donne audience aux ambaſſadeurs qui viennent l'aſſurer de la bienveillance de leurs maîtres envers le ſaint ſiege, & offrir leurs forces pour la défenſe & la liberté de l'élection : le doyen des cardinaux leur répond au nom de tout le college. Il faut obſerver que dès que le pape eſt mort, les cardinaux qui ſont à Rome, envoient des courriers à tous les princes & républiques catholiques, aux gouverneurs des provinces & des villes de l'état ec-

cléſiaſtique, & aux cardinaux abſens qu'on invite à ſe trouver à la nomination d'un nouveau chef de l'égliſe.

On fixe l'établiſſement du conclave à la fin du treizieme ſiecle, ſous le pontificat de Grégoire X. Lorſque ce dernier fut élu, il s'étoit paſſé deux ans de vacance depuis la mort de clément IV ſon prédéceſſeur. Il n'avoit pas été poſſible aux cardinaux de ſe concilier ; & comme leurs conteſtations ſembloient ne devoir jamais finir, ſaint Bonaventure, membre du ſacré college, leur perſuada de déférer le choix à ſix d'entr'eux, qui élurent Thibaut de la famille des Viſconti, proclamé ſous le nom de Grégoire X. Pour prévenir déſormais les inconvéniens d'une trop longue vacance, le nouveau pape convoqua un concile à Lyon, où il fut ſtatué que dix jours après la mort, on commenceroit l'aſſemblée, & que ce terme expiré, on n'attendroit point les cardinaux abſens ou malades.

Le conclave, ainſi nommé parce qu'on y eſt enfermé ſous pluſieurs clefs, occupe une partie du vatican. Ce ſont de grandes ſalles partagées

par de ſimples planches en petites cellules pour loger les éminences & leurs conclaviſtes. Celles qui ſont pratiquées le long du grand corridor, paſſent pour les plus agréables, parce qu'elles ont vue ſur le belvédere. Celles au contraire qui occupent le deſſus du portique de Saint-Pierre, n'ont ni gaité, ni clarté, ni commodité. Toutes ſont tapiſſées d'une ſerge verte en dedans & en dehors, excepté les cellules des cardinaux créés par le feu pape, dont la tapiſſerie eſt auſſi de ſerge, mais violette. Chaque éminence fait mettre ſes armes ſur la porte de ſon logement qui n'a de grandeur, que ce qu'il en faut pour contenir un lit, une table & quelques chaiſes.

La fonction des conclaviſtes eſt d'être comme les ſécrétaires d'honneur des cardinaux, les compagnons de leur ſolitude, les dépoſitaires de leurs ſecrets. Chaque éminence peut en avoir deux, dont l'un, pour l'ordinaire, eſt eccléſiaſtique, l'autre ſéculier. Ils ont tous une ſimarre de la même couleur ; c'eſt une robe d'étoffe de ſoie à manches pendantes, longues & étroites. La chambre apoſ-

tolique leur donne dix mille écus à partager entr'eux ; & les papes leur ont accordé plusieurs privileges utiles & honorables. Ils acquierent la qualité de nobles chevaliers, & le droit de bourgeoisie dans la ville de Rome. Ils peuvent tous aspirer aux graces ecclésiastiques, sont préférés dans la collation des bénéfices, & ne paient aucun droit pour les bulles ou autres expéditions de la daterie.

Le conclave admet encore un gouverneur, quatre maîtres des cérémonies, un secrétaire du sacré college, quelques religieux pour servir de confesseurs, deux médecins, un chirurgien, un apothicaire, deux barbiers, & environ trente ou quarante garçons ou valets pour le service ordinaire. Tous les officiers font serment de ne pas révéler les secrets ; & deux cardinaux sont nommés pour les reconnoître chacun en particulier le lendemain de la clôture, dont on rapporte ainsi l'origine.

Clément IV étant mort à Viterbe en 1268, les difficultés qui survinrent pour l'élection de son successeur, déterminerent les cardinaux à se séparer, & à quitter cette ville.

Les habitans qui eurent connoissance de cette résolution, firent murer les portes, enfermerent ces prélats dans le palais, & leur déclarerent qu'ils n'en sortiroient qu'après la nomination d'un nouveau pape. Cet exemple devint une loi qui oblige sous peine d'excommunication, ainsi que toutes les autres formalités qui s'observent dans un conclave.

Tout le monde une fois entré, on poste des soldats dans les lieux où on les juge les plus nécessaires pour la sûreté de l'élection ; on mure les portes & les fenêtres, excepté un seul panneau qui ne répand qu'un jour sombre dans toute cette triste habitation. On n'a de communication au dehors que par un tour, comme chez des religieuses. On y passe le dîner & le souper des cardinaux, qui ne consistoit anciennement qu'en un seul plat de viande ou de poisson ; mais la longueur de ces assemblée n'a sans doute pas permis de suivre cette regle à la rigueur.

Ces prélats se nourrissent à leurs dépens : on leur donne à chacun un petit réduit en dehors sous les galeries du vatican, pour y établir leurs cuisines. Chaque jour, à dix heures du matin, leurs officiers vont y prendre

le dîner de leur maître, & le portent en grande cérémonie aux tours du conclave. Deux d'entr'eux ont ſur leurs épaules un lévier, d'où pend un panier qui renferme les mets qu'on doit ſervir. En arrivant au tour, ils nomment leur cardinal à haute voix ; & le conclaviſte, qui attend dans l'intérieur, fait prendre les plats par des valets qui les portent à la cellule, où il y a des étuves préparées pour les tenir chauds. Il eſt libre au prélat de garde, qui eſt en dehors, de les viſiter, pour empêcher qu'on n'y mêle des lettres ou des billets : par la même raiſon, les bouteilles ou flacons doivent être de verre ou de cryſtal, ſans aucune couverture, pour obvier à toute ſupercherie.

Lorſqu'on a paſſé ce qui compoſe le dîner de chaque éminence, un cenſeur, en robe violette avec une maſſe d'argent, ferme en dehors la fenêtre des tours ; & le prélat aſſiſtant y applique le ſcellé avec ſes armes. Le maître des cérémonies fait la même choſe en dedans. Deux cardinaux ne peuvent manger enſemble, ni s'envoyer rien de ce qu'on leur ſert. Les tours ſont gardées par des évêques,

des auditeurs de rote, des clercs de la chambre & des conservateurs Romains : le gouverneur du conclave leur assigne leurs póstes.

C'est par ces mêmes tours, qu'on donne audience aux ambassadeurs, & qu'on peut recevoir des visites aux heures permises, mais toujours en présence des gardes du conclave, & à haute voix, en Italien ou en Latin, afin que tout le monde puisse entendre ce qu'on dit. Si quelque cardinal vouloit sortir, soit pour maladie, ou pour quelque autre raison sérieuse, il le pourroit ; mais il perdroit le droit de voix active dans l'élection.

Tous les jours trois cardinaux, un de l'ordre des évêques, un de celui des prêtres, & un des diacres s'assemblent dans un lieu séparé, pour recevoir des dépêches de tous les nonces qui résident dans les cours étrangeres, & faire les réponses. Si les affaires sont de grande importance, ils convoquent un consistoire, où toutes les éminences se rassemblent pour les décider. Ces trois cardinaux changent tous les jours ; & ce sont eux qui portent la parole, lorsque le gouverneur de Rome & les conser-

vateurs vont à l'audience du sacré college. Cette audience se donne à travers une petite fenêtre pratiquée dans le tour.

Chaque jour, pendant la tenue du Conclave, les cardinaux s'assemblent matin & soir dans la chapelle du scrutin, pour procéder à l'élection, le matin à six heures, & à deux heures l'après midi. Un des maîtres des cérémonies va les avertir avec une sonnette, en disant : « *ad Capellam Domi-* » *ni* ; messieurs, il est l'heure de vous » rendre à la chapelle ». Au dernier coup, un des conclavistes prend l'écritoire du cardinal, l'autre sa chappe : c'est une espece de manteau qui se ferme avec une agraffe, & n'a aucun rapport avec celles qui se mettent dans les cérémonies de l'église. Avant que d'entrer dans la chapelle, chaque cardinal se couvre de ce modeste habillement ; & à la fin de l'assemblée, le même maître des cérémonies annonce la retraite avec sa même clochette en disant, « messieurs, retournez à vos cellules : *ad* » *cellam Domini* ».

Il n'est point de mer plus agitée, que cette multitude de prélats réunis

certain genre de mérite, se laissent en un conclave. Les passions, les cabales, les intrigues y changent à tout moment la disposition des esprits. Autant de cardinaux de pontificats différens, autant de factions dont le cardinal neveu, sous chaque pontificat, est le chef. L'empereur, les rois de France & d'Espagne, & plusieurs autres puissances souveraines ont aussi leurs factions composées des cardinaux nés leurs sujets. Ces trois premieres Couronnes ont seules le droit de donner l'exclusion ; mais une fois seulement ; ce qui rend ce droit presque toujours nul ; car dès qu'une faction s'est apperçue qu'une telle puissance veut exclure tel candidat, elle a l'adresse d'en proposer un autre qu'elle sait n'être pas plus agréable à cette couronne : & après avoir ainsi fait prendre le change, elle revient au premier, contre lequel cette même puissance alors n'a plus de droit.

Entre tant de personnes de nations, d'inclinations & de caractere différens, il en est qui animés d'un vrai zele, mais concentrés dans leur droiture inflexible, & bornés à n'envisager qu'un

tromper par les apparences, ou guider par la prévention. D'autres excités par des motifs moins purs d'espérance, de reconnoissance, de politique, voudroient concilier leur avantage particulier avec l'utilité publique. Quelques-uns dirigés par des instructions secrettes, attachés à des maximes adoptées dès l'enfance, & confirmées par l'éducation, s'intéressent selon les préjugés de leur patrie, & ne se conduisent qu'au gré de leurs maîtres. Là, sous prétexte de vous consulter, on ne cherche souvent qu'à vous pénétrer; sous l'apparence de s'unir à vous, on ne pense qu'à vous gagner, qu'à vous détacher; on vante le mérite pour démasquer les défauts; on loue les vertus & les talens; mais on les fait craindre; on détruit d'une main, ce qu'on éleve de l'autre; on se promet à tous; on s'engage à plusieurs; on ne se donne qu'à un seul.

Au milieu de tant d'électeurs si opposés dans leurs vues, si gênés dans leurs suffrages, que fait un prélat sage, prudent, éclairé, qui ne se propose que le bien public & celui de l'église? Ami de la paix, zélateur de l'harmonie, il éclaire, il modere le zele des

uns ; il seconde, il anime les bonnes intentions des autres ; il profite de l'ardeur, du refroidissement & des divisions de ceux-ci ; de la haute expérience, de la sagesse consommée de ceux-là. Il oppose à l'intérêt naturel & personnel les plus importantes considérations, le plus magnanime désintéressement ; à la défiance, la bonne-foi ; aux soupçons, aux inquiétudes, des confidences sages, concertées, mesurées par le secret. Enfin, par le crédit, par le talent, par le don de persuasion, il sait faire naître des difficultés, les moyens ; de l'instabilité des suffrages, l'élection.

Les qualités qui menent au souverain pontificat, sont, en général, une réputation de piété & de bonnes mœurs ; une conduite prudente & sage ; un caractere doux, ennemi de l'intrigue ; un âge assez avancé, qui passe au moins cinquante-cinq ans ; car la maxime de n'élire que des papes fort vieux, paroît adoptée par tous les cardinaux, les uns par l'espérance de posséder à leur tour cette suprême dignité ; les autres par la crainte de voir trop affermir l'autorité des neveux sous de longs regnes. Malgré la douleur

que les Romains firent paroître à la mort de Benoît XIV, ils avoient peine à lui pardonner d'avoir siégé dix-huit ans. Comme il n'est aucun d'eux qui ne conçoive des projets de fortune sur un changement de pontificat, ils ne voient rien de plus mauvais œil, que la chaire de Saint-Pierre trop long-tems occupée par le même homme.

Il faut de plus, que le sujet que l'on propose, ne se trouve pas dans des circonstances qui, par elles-mêmes, sont des motifs d'exclusion, comme d'avoir des parens trop ambitieux, trop fiers, ou d'en avoir en trop grand nombre, de peur que la nécessité de les entretenir n'épuise l'état; comme aussi d'être né prince, ou allié à une maison souveraine, dans la crainte, ou qu'un tel pontife ne démembre le patrimoine de Saint-Pierre, pour en investir quelqu'un de sa famille, ou qu'il ne sorte de la neutralité qu'un pere commun doit garder avec tous les princes chrétiens; ou enfin qu'il ne traite les cardinaux avec trop de hauteur. Une autre cause d'exclusion, est d'avoir été appelé au

cardinalat à la nomination de quelque couronne, ſur-tout de celle de France ou d'Eſpagne, de peur que la reconnoiſſance ou l'affection nationale ne le rende trop dévoué à ces puiſſances. Enfin un dernier motif eſt lorſque dans le conclave précédent, il s'en eſt peu fallu qu'un cardinal n'ait réuni les ſuffrages ; car alors ceux qui lui ont été contraires, ne pouvant eſpérer de recouvrer ſa confiance, emploient tout leur crédit, pour faire échouer les deſſeins de ſa faction.

On diſtingue quatre manieres différentes dont peuvent ſe faire les élections. La premiere, appelée par compromis, eſt dans le cas où les cardinaux ne pouvant s'accorder ſur un ſujet, donneroient pouvoir à quelque perſonnage d'un mérite diſtingué, de nommer celui qu'il jugeroit le plus digne, & promettroient de le reconnoître. C'eſt ainſi qu'ils s'engagerent ſolennellement d'élire celui que Saint Bonavenrure nommeroit, quand ce feroit lui-même ; & c'eſt par cette voie, comme vous l'avez vu, que Grégoire X parvint au ſouverain pontificat.

La ſeconde maniere, dite par inſpi-

ration, se fait lorsque plusieurs cardinaux du même parti, sortant de leurs cellules, comment des hommes inspirés, nomment un tel tous d'une voix, pour vicaire de Jesus-Christ. Les autres électeurs, craignant de s'attirer le ressentiment du nouvel elu, répetent le même nom ; & le personnage ainsi proclamé est déclaré souverain pontife; mais cette forme ne subsiste plus.

La troisieme par scrutin, ou bulletin fermé, est celle qui se pratique actuellement ; pour cet effet, on place un calice sur l'autel de la chapelle ; & chaque membre du sacré college, après le serment ordinaire, met dans ce calice un billet plié, sur lequel il écrit son nom d'un côté, & de l'autre le nom de celui qu'il a en vue. Le serment est conçu en ces termes : « Je » promets à Jesus-Christ, notre Sei» gneur, qui doit me juger, d'élire » celui que je crois selon Dieu devoir » choisir ». Un membre du sacré college, nommé pour cette fonction, verse tous ces bulletins sur une table ; ouvre les billets ; les lit tout haut ; & si quelqu'un réunit les deux tiers des suffrages, il est proclamé canonique-

ment, ou bien on recommence jusqu'à ce qu'on parvienne à cette réunion.

Mais comme il arrive que les factions tiennent presque toujours pour celui qu'elles veulent élire, on a quelquefois recours à la quatrieme maniere, la voie de l'accès, par laquelle on se range d'un autre parti en faveur de quelque sujet, pour suppléer le nombre des voix qui lui manquent. C'est une suite & comme une dépendance du scrutin, avec cette différence, qu'au lieu de marquer sur son bulletin, *j'élis un tel*, on écrit, *je me joins au Cardinal un tel*. La voix que l'on donne dans l'accès, doit être différente de celle du scrutin, mais si l'on persiste dans son premier choix, on met sur son billet : *je ne me joins à personne*. Cette forme est souvent mise en usage, parce qu'elle ne manque presque jamais de réussir pour finir l'élection, qui doit réunir au moins les deux tiers des voix.

Lorsqu'on a reconnu qu'une telle éminence a les suffrages requis, celui qui en a fait la vérification, le proclame à haute voix ; dans ce moment tous les cardinaux qui sont à sa droite

& à ſa gauche, s'éloignent par un ſentiment de reſpect. Le cardinal élu ſe jette à genoux, fait ſa priere, pour demander à Dieu l'aſſiſtance du Saint-Eſprit. On le mene enſuite derriere l'autel, & on le revêt des habits de ſa dignité. C'eſt une ſoutanne d'étoffe de ſoie blanche, couverte d'un rochet court, de couleur violette, & par-deſſus un camail rouge avec une étole & une grande calotte à oreille de la même couleur, une ceinture de ſoie & de ſouliers de drap, ſur leſquels eſt brodée une croix en or.

On porte dans cet état le nouveau pape ſur un fauteuil devant le grand autel, où les Cardinaux viennent lui fait la premiere adoration, c'eſt-à-dire, ſe proſterner à ſes pieds : ſa ſainteté les releve, & leur donne le baiſer de paix. Alors le premier cardinal-diacre, précédé du maître des cérémonies, ſe rend à la loge des bénédictions, au milieu du portail de Saint-Pierre, pour avertir le peuple, en ces termes, de l'élection du ſouverain pontife : « Je vous » annonce une grande joie ; nous avons » un pape ; c'eſt l'éminentiſſime cardi» nal Rezzonico, qui a pris le nom de

» Clément XIII ». Aussi-tôt la grande coulevrine de Saint-Pierre donne le signal au château Saint Ange, pour une décharge générale de l'artillerie; & toutes les cloches de la ville sonnent en même tems. Le peuple rompt les clôture du conclave, & s'empare de tout ce qui lui tombe sous la main.

Le pape se retire dans une cellule, & y demeure jusqu'à ce que tout soit préparé pour l'adoration publique. Il en sort revêtu de ses habits pontificaux, la mître en tête avec la chape; & on le porte sur l'autel même de la chapelle du conclave. Là, les cardinaux, en chapes violettes, lui font la seconde adoration, après laquelle ils le conduisent en procession à l'église de Saint-Pierre. Il est porté dans cette marche par seize estaffiers qui le placent sur le maître-autel en présence d'un peuple immense, dont cette vaste basilique est remplie jusqu'au bout de son portique; la place même qui la précede, en contient autant que l'église. On chante le *Te Deum*; les cardinaux adorent le pape pour la troisieme fois; & après eux les ambassadeurs de toutes les têtes couronnées.

Pendant ce tems là le doyen du ſacré college recite les prieres d'uſage. On deſcend enſuite le ſouverain pontiſe ſur le marchepied de l'autel ; un cardinal lui ôte la mître ; & ſa ſainteté donne au peuple ſa premiere bénédiction. Cette cérémonie achevée, on lui change ſes ornemens ; & douze porteurs, revêtus de manteaux d'écarlate qui vont juſqu'à terre, la mettent dans ſon ſiege pontifical, & la portent, élevée ſur leurs épaules, juſques dans ſon appartement du vatican.

L'uſage de baiſer les pieds du pape eſt fort ancien dans l'égliſe ; car on prétend qu'on en trouve des exemples dès le commencement du troiſieme ſiecle. Nous voyons dans l'hiſtoire les plus puiſſans monarques dépoſer leur orgueil aux pieds du ſucceſſeur du chef des apôtres ; & ſi l'on en croit Grégoire XIII, cet hommage étoit de leur part un devoir. L'égliſe, dit ce fier pontiſe, dans la fauſſe idée qu'il avoit conçue des prérogatives de ſon ſiege, « l'égliſe, en épouſant le vicaire de » Jeſus-Chriſt, lui a apporté la dot la » plus riche & la plus précieuſe, qui eſt » la plénitude du pouvoir ſpirituel &

» temporel. Elle lui a donné la mître & » la couronne ; l'une est le symbole du » sacerdoce ; l'autre, celui de la » royauté ». De peur que les honneurs que l'on rend au chef de l'église, ne dégénerassent en superstitions, les papes ont fait mettre une croix sur leurs souliers ; ce n'est donc point, à proprement parler, les pieds du saint pere que l'on adore, c'est la croix.

Quelques jours après, le couronnement se fait à Saint-Pierre. On y porte le pontife au milieu des acclamations du peuple ; & on le place sur son trône au fond de l'église en face du grand autel. A ses côtés sont les ambassadeurs, les princes Romains & autres personnes de distinction. On fait une procession autour du chœur ; & pendant la marche, le premier maître des cérémonies, tenant d'une main des étouppes au bout d'une baguette ; de l'autre un cierge allumé, met par trois fois le feu à cette filasse, en prononçant autant de fois ces paroles : « saint pere, ainsi passe la gloire du » monde ; » *sic transit gloria mundi.* Il y a beaucoup d'oraisons, d'encensemens, de chants, d'adorations & de baisers de paix.

Après la messe, on porte le pape sous le dais à la loge des bénédictions, dans laquelle on lui a préparé un trône. Là le doyen des cardinaux & le premier cardinal-diacre, lui mettent sur la tête la thiare ornée de trois couronnes enrichies de pierreries. « Sachez, lui disent-ils, que vous êtes le » pere des princes & des rois; le gou- » verneur de l'Univers, & le vicaire » de Jesus-Christ ». Sa sainteté donne la bénédiction au peuple; & les cardinaux publient une indulgence pléniere.

Le pape se retire à la chapelle du conclave, où il quitte ses ornemens. Un cardinal vient, au nom du sacré college, lui faire le compliment *ad multos annos*, c'est-à-dire, lui souhaiter un long regne. On entend aussi-tôt le canon du château Saint-Ange; & les troupes, qui sont sous les armes dans la place Saint-Pierre, font une décharge générale de toute leur mousqueterie. Le même jour & les suivans, toute la ville est illuminée. Sa sainteté, après avoir passé quelque-tems au vatican, va s'établir à Monte-Cavallo, & ce changement d'habitation donne lieu à une magni-

fique cavalcade, compoſée de différens ordres les plus diſtingués de Rome, qui accompagnent & eſcortent le nouveau pontife. Quelques mois après il va prendre poſſeſſion du palais de Saint-Jean de Latran; autre occaſion de cérémonies, de pompe, de magnificences, de cavalcades, de réjouiſſances, de bénédictions.

Je ſuis, &c.

A Rome, ce 15 Mai 1758.



LETTRE

LETTRE CCCXLVII.

SUITE DE ROME.

APRÈS le pape, ce qu'on voit de plus grand à Rome, ce sont les cardinaux, dont la dignité ne fut pas toujours aussi éminente qu'elle l'est présentement. On ne s'accorde ni sur le tems, ni sur l'objet précis de leur institution : on sait seulement qu'ils étoient employés sous la conduite du pape ou des évêques, à desservir quelques églises principales, sur-tout à Rome & à Ravennes. On trouvoit dans presque tous les diocèses des prêtres & des diacres-cardinaux. A Rome ils étoient curés des différentes paroisses, & par-là, attachés d'une maniere spéciale à l'évêque de cette capitale du monde ; ils devinrent son conseil & son sénat : telle fut la source de leur grandeur, qui s'accrut avec celle des souverains pontifes. On retrouve des traces de leur établissement dès le second ou le troisieme siecle du christianisme. Lorsque, dans ces pre-

miers tems, ils passoient à un évêché, leur cardinalat devenoit vacant, comme un évêque laisseroit vaquer aujourd'hui une cure ou un canonicat. Les idées ont bien changé depuis; & les principales causes de leur élévation sont que les papes ont souvent choisi parmi eux leurs légats ou ambassadeurs, & ont donné ces places à des personnages très-considérables par leur naissance ou par leur mérite, à des princes ou à des savans distingués.

Le nombre des cardinaux a varié jusqu'à Sixte-Quint, qui en a fixé irrévocablement le nombre à soixante-dix. Lorsque le pape veut faire une promotion, il en écrit la liste en particulier, vient au consistoire, & dit: *habetis Fratres*. Il fait lire les noms; & la promotion est finie. Si des raisons secretes le déterminent à ne pas divulguer son choix, les noms ne se lisent pas; & les cardinaux restent *in petto*. L'intérêt que chaque état considérable de la chrétienté peut avoir dans la nomination à ces places éminentes, a introduit deux sortes de promotions; celle qui se fait par le propre mouvement du pape, & celle qu'il accorde à la sollicitation des

couronnes. Elles se succedent l'une à l'autre, de maniere néanmoins, que chaque nouveau pontife a pour lui, & à son choix, sa premiere nomination. On distingue en trois classes, évêques, prêtres & diacres, les différens membres qui composent le sacré college; mais il suffit d'être clerc pour le devenir.

Si l'on ignore l'époque de leur institution, on ne sait guere mieux le tems où ils ont acquis le privilége d'élire les papes à l'exclusion du clergé & du peuple de Rome. Quelques-uns ont cru que Nicolas II, qui vivoit au milieu du onzieme siecle, leur avoit accordé cette prérogative; d'autres, qu'Alexandre III en avoit fait une constitution particuliere à la fin du douzieme. Quoi qu'il en soit, le résultat de cette innovation a été, que les souverains pontifes seroient toujours pris dans le corps des cardinaux; il étoit assez naturel qu'ils fissent cet usage de leur nouveau droit.

Depuis que ces prélats sont devenus de si grands personnages, les papes ont versé sur eux les distinctions à pleines mains, autant pour relever l'importance de leur place, que pour

ajouter à leur propre gloire par la ſplendeur de leur cour. En 1245, Innocent IV leur donna le chapeau rouge; & deux ſiecles après, Paul II leur permit de porter la pourpre. En 1630 li fut délibéré dans une aſſemblée, qu'ils ſupplieroient ſa ſainteté de leur accorder le titre d'éminence & d'éminentiſſime, à la place de celui de révérence & de révérendiſſime qu'ils avoient eu juſqu'alors. Ce dernier titre paſſa aux évêques, qui lui firent ſuccéder ceux de monſeigneur & de votre grandeur; & les religieux, qu'on avoit toujours traités de freres, prirent celui de révérends peres, dont la plupart commencent à rougir.

Les cardinaux ſe prétendent égaux aux ſouverains ; & ce n'eſt que depuis les états tenus à Saint-Germain-en-Laye en 1561, que les princes du ſang de France ont ſur eux la préſéance. Ils ſe diſent protecteurs des royaumes ; mais cette protection ne peut regarder que les égliſes ; car ils ſe mêlent très-peu des affaires des couronnes, à moins qu'elles ne les en chargent ſpécialement, ce qui n'arrive guere, ſur-tout lorſqu'elles ont à Rome des

ambaſſadeurs, auxquels il eſt plus naturel & plus sûr qu'elles accordent leur confiance. Il eſt cependant rare qu'après avoir protégé, ou plutôt ſervi une couronne pendant qulque tems, ils n'en ſoient pas récompenſés par quelque grand bénéfice qui les met en état de ſoutenir leur dignité avec plus d'éclat.

En France la promotion au cardinalat fait vaquer tous les bénéfices qu'on poſſédoit avant la nomination, ſur le principe, qu'on prend un engagement avec une cour étrangere. De là, l'obligation d'avoir l'agrément du roi pour recevoir le chapeau, ſans lequel on ne pourroit pas le porter dans le royaume ; il faut de plus, de nouvelles proviſions pour les bénéfices. Ce petit déſavantage eſt bien compenſé par les honneurs dont jouiſſent ces prélats, & les priviléges qu'ils ont ſu ſe conſerver. Une bulle de Clément IX les exempta de l'indult du parlement de Paris ; & des lettres patentes les ont maintenus dans cette exemption. Ils étoient affranchis anciennement de toute contribution pour les décimes ; mais les réclamations du clergé les y firent aſſujettir avec

d'autant plus de raiſon, qu'on dit communément que leur portion congrue eſt de cinquante mille écus. Comme princes de l'égliſe, les cardinaux François avoient voulu porter le deuil en violet; cette prétention ayant été déſapprouvé, ils ont ceſſé de prendre le deuil de la nation.

La dignité de cardinal oblige ces prélats à de grandes dépenſes; & s'ils ne ſont pas riches par eux-mêmes, le pape y ſupplée en leur accordant des bénéfices ou des emplois lucratifs. L'état le plus ſimple d'un cardinal eſt un maître de la chambre, deux gentilshommes, des chapelains, des aumôniers, des ſecrétaires, une livrée nombreuſe, douze chevaux de carroſſe. Pluſieurs ont un état de maiſon comme des ſouverains.

En carême, lorſque le pape tient chapelle, ils portent la ſoutane violette de laine, un grand manteau de moire traînant, & dont la queue ne finit point. Le caudataire, ou celui qui la porte, eſt un eccléſiaſtique en ſoutane & en manteau de ſoie, aſſis dans toutes les cérémonies aux pieds de ſon maître. Le reſte de l'année ils ſont habillés de rouge; en hiver la ſoutane eſt

de velours, & en été d'une étoffe plus légere. Le vêtement du matin est une simarre noire doublée de rouge; l'après dînée ils ont l'habit court de même couleur, le manteau, les bas, la culotte & les talons rouges. Ils ne portent leur chapeau, que lorsqu'ils font leur entrée solennelle, ou qu'ils assistent à la prise de possession du souverain pontificat.

Les cardinaux partagent avec le pape les soins du gouvernement, dont toutes les affaires, tant spirituelles que temporelles, se traitent dans différentes congrégations. On en compte à Rome seize principales, dont chacune a son chef & son secrétaire particulier. Les actes qu'on y expédie, ne peuvent être signés que par le cardinal qui y préside. Celle de l'inquisition est, pour l'ordinaire, composée de douze cardinaux, d'un certain nombre de prélats, & de plusieurs théologiens connus sous le nom de consultans ou qualificateurs du saint office. Leurs assemblées se tiennent les mercredis chez le général des Jacobins, & les jeudis devant le pape. Les seuls cardinaux y ont voit délibérative; quand ils opinent, ils font retirer tout ce qui n'est point de leur

college. Ce tribunal n'eſt nulle part moins ſévere qu'à Rome. Il faut qu'un crime ſoit bien conſtaté, que les preuves en ſoient évidentes, pour décerner la priſon ; & ceux qui préviennent le décret en venant s'avouer coupables, ſont preſque toujours renvoyés abſous. On ſouffre ici, à cauſe de l'argent qu'ils y apportent, les étrangers de toutes religions ſans les inquiéter ſur leur créance. Le peuple, dont, à cet égard l'intérêt eſt le même que celui de l'état, ſe contente de dire : « ces pauvres gens là » ne croient pas en Dieu ; c'eſt pour » eux un grand malheur ». Cependant, ſi quelqu'un d'eux étoit aſſez imprudent pour dogmatiſer, l'inquiſition, après des avertiſſemens réitérés de ſe taire, ſéviroit contre lui ; mais depuis plus d'un ſiecle elle n'a condamné perſonne à mort : tout ſe paſſe en peines ſpirituelles & pécuniaires ; & l'on ne punit avec une ſorte d'éclat, que quelques blaſphémateurs choiſis parmi la canaille : la peine qu'ils ſubiſſent eſt d'avoir la langue ſerrée entre deux roſeaux à la porte de leur paroiſſe pendant le ſervice divin.

La congrégation des indulgences eſt

chargée d'examiner si les causes pour lesquelles on les sollicite, sont justes & légitimes ; & dans ce cas, on ne fait nulle difficulté de les accorder. On en expédie des brefs marqués du sceau du pape, pour montrer qu'il en est le principal dispensateur. Celles qu'on demande à perpétuité, s'octroient par une bulle, & coûtent plus ou moins, suivant les avantages qu'elles procurent ; on ne fait rien payer quand on ne les donne que pour un tems.

Le but de la congrégation de l'index, composée de cardinaux & de théologiens consulteurs, est d'indiquer, de censurer & de proscrire les livres dangereux, avec anathême, contre quiconque ose les lire sans une permission qui, à la vérité, s'accorde toujours sous certaines réserves. Cet index est un catalogue de plus de vingt mille ouvrages, la plupart d'auteurs François, dont on regarde ici, en général, la religion comme très-suspecte. Il fut d'abord publié en vertu d'un décret du concile de Trente, refait ensuite au commencement de l'autre siecle, & considérablement augmentée depuis quelques années On en retranche quel-

quefois des livres condamnés sans connoissance de cause, tels que ceux qui ont établi le mouvement de la terre, l'existence des antipodes, les systêmes de Copernic, de Galilée, &c.

Sixte-Quint fonda la congrégation de Rits pour régler ce qui concerne les cérémonies ecclésiastiques, les nouveaux offices des Saints, les rubriques du missel & du bréviaire, la tradition de l'ancienne église, pour juger les différends, & terminer les difficultés qui peuvent naître sur tous ces objets. Les nouvelles canonisations sont également de son ressort, & conséquemment l'examen des procès-verbaux, & la vérification de toutes les informations, enquêtes, actes & procédures qui ont rapport à cette matiere.

Sensible au malheur de tant d'infortunés, qui, faute de secours, restent plongés dans les ténébres de l'erreur ou de l'idolâtrie, Grégoire XV a fondé la congrégation de la propagande. Il nomma un certain nombre de cardinaux pour faire les recherches les plus scrupuleuses sur tout ce qui peut étendre le culte du vrai Dieu, attirer dans notre religion les héré-

tiques ou les infideles, & augmenter les progrès de la foi dans toutes les parties de l'ancien & du nouveau monde.

Convaincu de la nécessité de donner aux églises des pasteurs éclairés, Grégoire XIV établit une congrégation pour examiner les ecclésiastiques destinés à l'épiscopat. Huit cardinaux, six prélats & dix théologiens réguliers ou séculiers composent cette assemblée qui se tient chez le pape quand il se présente quelque candidat. Tous les évêques d'Italie sont assujettis à cet examen; & pour cet effet ils se présentent à genoux devant le saint pere assis dans un fauteuil, & se tiennent sur un carreau à ses pieds, pendant que les examinateurs, debout autour d'eux, les interrogent sur toutes les questions de la théologie. Ceux qui sont jugés capables, donnent leur nom au secrétaire de la congrégation qui les enregistre, & leur expédie un extrait de la délibération qui les dispense de tout autre examen pour passer à d'autres sieges.

Il ne suffisoit pas d'avoir fermé l'entrée à l'episcopat à des sujets ignorans;

il falloit encore en exclure les eccléſiaſtiques corrompus, dont les mœurs déshonorent la religion. C'eſt ce que fit Innocent XI par l'établiſſement d'une congrégation particuliere, dont l'objet eſt d'éloigner de la carriere épiſcopale, tous ceux dont la conduite ne ſoutiendroit point un ſévere examen.

Un abbé ou un évêque qui veut s'abſenter quelque tems de ſon abbaye ou de ſon diocèſe, ne peut le faire qu'avec la permiſſion d'une autre congrégation, dont le cardinal vicaire général du pape eſt le chef. Elle examine les raiſons de cette abſence; & ſi elle les trouve ſuffiſantes, elle acquieſce à la demande pour un tems qu'elle détermine. Quelqu'un qui s'abſenteroit ſans ſon conſentement, ſeroit privé pour autant de tems du revenu de ſon bénéfice. Il courroit même riſque d'être ſuſpendu de ſes fonctions, ſi, dès le premier ordre, il refuſoit de ſe rendre au lieu de ſa réſidence.

Le pape, ſans déroger à la dignité d'évêque univerſel, poſſede d'une façon particuliere, l'archevêché de Rome, &, en cette qualité, eſt obligé

de faire la visite des six évêchés suffragans de cette métropole. Mais comme il est occupé sans cesse d'affaires plus importantes pour le bien général de la religion, il a, sous le nom de visite apostolique, crée une congrégation qui nomme des commissaires pour visiter les églises & les monasteres dans toute l'étendue de ce ressort, &, à leur retour, ils font un rapport par écrit de l'état où ils les ont trouvés.

Pour ne pas exposer à la dévotion des fideles les restes d'un scélérat qui auroit pu périr sur un échaffaud, ou peut-être les ossemens de quelque idolâtre, il étoit important qu'il y eût des personnes qui s'appliquassent à distinguer les vraies reliques d'avec les fausses; & c'est ce dont s'occupe la congrégation des reliques, qui en fait des envois si prodigieux dans toutes les parties de la chrétienté. Chaque fois que dans des souterreins ou catacombes on trouve de nouveaux tombeaux, elle nomme des députés de son corps pour se transporter sur les lieux, & juger sur leur rapport, si les sépulchres nouvellement découverts appartiennent à quelques martyrs. Les mar-

ques qui les font reconnoître, sont ou de petites empoules de verre, où l'on enfermoit quelques gouttes de leur sang, ou une partie de l'instrument qui avoit servi à leur supplice, ou une inscription gravée sur du bronze ou sur une pierre.

La congrégation consistoriale, dont le cardinal-doyen est le chef, a été fondée par Sixte-Quint, pour y préparer les matieres qui doivent être mises en délibérations dans le consistoire en présence de sa sainteté. Ce consistoire est le conseil du pape, le premier tribunal de Rome, & l'assemblée la plus majestueuse de la cour apostolique. Il en est un public & l'autre secret : dans le premier on admet les princes, les ambassadeurs des têtes couronnées, le college des cardinaux & toute la haute prélature. Le pape y préside en habits pontificaux, sur un siege élevé, environné de son cortege & assisté de ses princes du trône. Ce sont les plus grands Seigneurs de Rome, les Colonne, les Pamphile, les Borghese qui se tiennent honorés d'être debout à côté de lui dans les grandes cérémonies. On ne

traite ici que des affaires dont la connoissance peut être publique. Le consistoire secret se tient dans une chambre écartée, le pape y paroît dans ses habits ordinaires, sur un trône moins magnifique, & avec une cour moins nombreuses. Lorsqu'on y délibere sur quelque matiere importante, on fait sortir tout le monde excepté les cardinaux. Les sujets ordinaires sont la nomination au cardinalat, aux évêchés, aux autres prélatures, & les affaires qui concernent la cour de Rome & l'état ecclésiastique.

On apelle tribunal de la Rote une jurisdiction établie pour juger les procès d'un certain genre qui s'élevent dans les pays catholiques. Les juges qui le composent sont au nombre de douze, & se nomment auditeurs de Rote, parce que le pavé de la salle où ils s'assemblent, est de marbre figuré en forme de roue. Ces douze magistrats doivent être de différentes nations, savoir huit Italiens, un François, deux Espagnols & un Allemand. Il paroissent dans les cérémonies publiques revêtus d'un habit violet; mais, quoique conseillers d'une

cour souveraine, ils ne jouissent pas des distinctions que l'importance de leur charge sembleroit devoir leur assurer dans les grandes occasions. J'ai vu un de ces messieurs, très-riche en bénéfices, sujet d'un grand prince, homme de condition, & figurant à Rome à l'égal des premiers de la cour, faire les fonctions de simple acolyte, & porter humblement un chandelier dans une marche pontificale. On n'a pas trop su me dire au juste, de quelle nature sont les affaires, dont ces magistrats ecclésiastiques prennent connoissance ; mais on blâme assez généralement la lenteur avec laquelle ils les expédient, & la forme même de leur jurisdiction : ce qu'on ne peut trop louer, c'est la défense, sous peine d'excommunication, de recevoir aucun présent.

Toutes ces congrégations, ces conseils sont ce qui forment la partie spirituelle du gouvernement ecclésiastique. Il est d'autres tribunaux, d'autres jurisdictions, d'autres officiers pour les affaires temporelles. La chambre apostolique, à laquelle préside le cardinal Camerlingue, est chargée du soin des

revenus du pape & de la direction de ses finances. Les autres membres qui la composent, sont le gouverneur de Rome, le trésorier, plusieurs prélats nommés clercs de la chambre, & d'autres officiers connus sous le nom d'auditeurs, de commissaires des troupes & de la mer, des galeres & du port, de président des chemins, des eaux & forêts, de la monnoie, des archives, d'avocat des pauvres, de fiscal, &c. Les papes tiroient autrefois un grand revenu de ces charges; mais ils ont imaginé qu'il leur seroit plus avantageux d'en gratifier d'honnêtes gens qui administreroient fidelement leurs finances, que de les vendre à des traitans qui pilleroient le trésor de l'église, pour se rembouser de leurs frais. Ils s'assemblent deux fois la semaine chez le cardinal Camerlingue pour la revision des comptes, l'approvisionnement de Rome, la culture des terres, le progrès du commerce.

Plus on réfléchit sur l'état ecclésiastique, sur son étendue, la bonté de ses terres, les fleuves qui les arrosent, l'avantage de son climat, la quantité de ses villes, sa position entre deux mers,

ses ports susceptibles d'amélioration, plus on connoît ce qu'il pourroit devenir, sur la carte de l'Europe, si le gouvernement de Rome prenoit un systême d'agriculture, de commerce, de travail, dont il ne paroît connoître ni la force, ni les ressorts, ni l'influence sur le bonheur des nations. Les officiers qui veillent à l'approvisionnement de la ville, en taxant les bleds & les autres comestibles, font le malheur des campagnes. Le cultivateur n'ayant pas la liberté de vendre ses denrées au meilleur prix possible, abandonne la culture des terres, & aime mieux aller à Rome, jouir du bas prix des vivres, que de se donner beaucoup de peine pour les récolter sans profit. Il fut un tems où cet état fournissoit de bled les états de Gênes & une partie de la Toscane: Venise en tiroit en même tems du bétail pour ses boucheries. Mais depuis qu'à titre de privilége exclusif la chambre apostolique s'est emparée du commerce & de la traite des grains; depuis que les propriétaires ne peuvent plus vendre leur bled qu'à la chambre, ni les boulangers se fournir ailleurs que dans ses greniers, les

traites des Génois ont cessé ; & la cultivation a diminué à vue d'œil. Comme les grains achetés par la chambre sont récoltés & serrés dans les greniers pendant les grandes chaleurs, on prétend qu'aux premieres pluies, l'humidité accroît tellement leur volume, que cette augmentation suffit, pour assurer aux gardes-magasins un bénéfice considérable qui leur tient lieu de gages.

Les revenus du pape consistent dans le produit du domaine, des douanes, des gabelles & des impôts sur les denrées. Les impositions réelles & personnelles n'ont pas lieu dans l'état ecclésiastique ; mais personne n'est exempt de la taxe qui se leve aux portes de Rome sur les voitures & sur les valises. Les morts même, loin d'en être dispensés, en sont l'un des objets les plus importans. On raconte que les fermiers demandant mille écus pour laisser entrer le corps d'un prince Borghèse mort à Frescati, la famille frauda les droits en le cachant dans une voiture chargée de foin. On usa, dit-on, du même stratagême, pour faire sortir en contrebande le corps de la duchesse

de Saint-Agnan, qui mourut à Rome pendant l'ambassade de son mari.

La daterie, d'où partent toutes les expéditions pour les bénéfices, est une des sources les plus abondantes des revenus des souverains pontifes. Le cardinal Dataire est celui qui confere les bénéfices vacans au nom du pape. Il est ainsi nommé, parce qu'il étoit chargé autrefois de dater toutes les suppliques; c'est la charge la plus utile de la cour de Rome. Ajoutez à tous ces revenus, le produit très-considérable des salines de Cervia, & celui d'une loterie qui se tire huit fois par an, sur le plan de celle notre école royale militaire.

La consulte est pour les matieres criminelles, ce que la chambre apostolique est pour les finances; elle connoît aussi des plaintes du peuple contre les gouverneurs, & des appels de leurs jugemens. Toutes les villes qui n'ont point de légats, envoient ici leurs criminels pour y être jugés. Les exécutions sont rares, douces, mais terribles pour le spectable. Si le coupable a commis un assassinat, après lui avoir lu sa sentence, on le transporte à une chapelle, où les sentinelles permettent

au peuple de le voir & de l'exhorter à bien mourir. A l'heure de l'exécution, il monte sur l'échaffaud, se met à genoux ; & le bourreau armé d'une massue le frappe à la tempe, l'assomme, prend un couteau, l'égorge, & coupe son corps par morceaux qui demeurent plus ou moins de tems suspendus à des crochets sur le lieu du supplice. Les autres peines afflictives sont l'estrapade, le fouet, les galeres, la potence ; mais les exécutions sont aussi rares, que les crimes sont fréquens ; parce que les grands criminels s'échappent à la faveur des asyles qui n'ont encore rien perdu de leurs anciens droits.

Au dessus de toutes ces chambres, congrégations & tribunaux, est le pape avec son conseil privé. C'est-là que se reglent toutes les affaires majeures, & qu'on prépare la décision de celles même qui doivent passer par les congrégations. Quels que soient les jugemens de tous ces corps particuliers, le pape est le maître de les confirmer ou de les anéantir ; ensorte que l'autorité suprême, tant au spirituel qu'au temporel, réside dans sa seule personne : double despotisme qui le distingue de

tous les souverains catholiques.

Les places de camerlingue, de chancelier, de vicaire, toujours occupées par des cardinaux, sont à vie. L'autorité du premier embrasse toutes les parties de la finance ; celle du second toutes les affaires du sceau ; celle du troisieme tout ce qui regarde la police ecclésiastique, les confrairies les hôpitaux, &c. La secrétairerie des brefs est exercée par un cardinal ou par un simple prélat. La censure des livres forme le département du maître du sacré palais. Cette place est toujours remplie par un Dominicain.

Le gouverneur qui a la grande police, doit être bien instruit de ce qui se passe, car on assure qu'il a au moins trois cents espions à gages, qui lui apprennent ce qui se passe. Il a tous les mercredis audience du pape, où il ne va qu'en pompe, précédé de douze hallebardiers qui forment son cortege. On lui entretient mille sbirres commandés par un grand prévôt qu'on nomme barigel. Le guet à pied est de cinq cents hommes ; & au moyen de ces secours, la police se fait avec assez d'exactitude pour contenir la po-

pulace. Dans les salles de spectacle, la loge du gouverneur, quoique prélat, occupe la place d'honneur.

Le sénateur, ce simulacre risible de l'auguste sénat qui donnoit des loix au monde, ne juge que les petites causes du peuple; encore de peur qu'il ne prennent trop d'autorité, c'est toujours un étranger sans appui, sans consistance, qui remplit cette charge. Les quatre conservateurs, ainsi nommés, parce qu'ils sont chargés de veiller à la conservation des franchises, immunités, exemptions & privileges des citoyens, sont subordonnés à ce magistrat. Comme ils représentent les anciens édiles, ils ont la surintendance des rues, des bâtimens publics, des ponts, des acqueducs, des fontaines & des chemins, dont ils se mettent peu en peine.

La maison du pape est remplie d'officiers, qui, sous le nom de cameriers, ou gentilshommes de la chambre, cameriers titulaires, cameriers d'honneurs, cameriers surnuméraires, passent par tour un certain tems, dans l'antichambre de sa sainteté, où ils sont en camail & en rochet; ces prélats domestiques

portent dans le tems de leur ſervice, l'habit long violet. Les chapelains, les aumôniers ordinaires jouiſſent auſſi des honneurs de la prélature, avec le collet & les bas violets. Tout gentilhomme Romain, qui n'eſt ni duc ni prince, ſe fait honneur du titre de camerier laïque. C'eſt parmi eux, pour l'ordinaire, qu'on prend le maréchal de la chapelle, le grand fourier, le grand écuyer, &c. Les chevaliers de la garde ſont les officiers qui commandent les chevaux-légers, les cuiraſſiers & les ſuiſſes. Cette milice eſt preſque toute compoſée de marchands ou d'artiſans qui ſe tiennent honorés de figurer au cortege de ſa ſainteté. Ajoutez-y la garde Avignonoiſe & la garde Corſe, deux compagnies nombreuſes d'infanterie, qui ſervent à garder les portes de la ville, & à prêter main-forte, en cas de beſoin, aux commis de la douane. Il y a d'autres troupes à la ſolde de l'égliſe, répandues dans les villes frontieres & les places fortifiées de l'état eccléſiaſtique; mais vous ſavez quelle eſt, en europe, la réputation de bravoure de ces ſoldats du pape.

Par tout ce que j'ai dit du gouvernement

ment de Rome, il est clair que le pape est le plus absolu des souverains de l'Europe ; point de corps représentant la nation ; point de loix ni d'ordonnances antérieures, qui puissent balancer son pouvoir ; mais l'âge avancé où l'on fait les souverains pontifes, le calme des passions, l'amour de la tranquillité si naturel aux vieillards, la longue expérience qu'ils ont faite de l'égalité dans l'état de sujet, la honte de paroître injuste & dur sur un trône de sainteté ; des usages de modération qu'ils ne pourroient enfreindre sans révolter les peuples, sont autant de contre-poids qui les empêchent de pencher vers le despotisme. Il falloit le génie de Sixte-Quint, pour passer sur toutes ces considérations, & joindre les suffrages de son siecle à ceux de la postérité.

Je suis, &c.

A Rome, ce 17 Mai 1758.

LETTRE CCCXLVIII.

SUITE DE ROME.

LA visite des églises & des palais de Rome n'exigent pas moins de courses, que celle de ses anciens monumens. J'ai parlé de ceux-ci à mesure qu'ils se sont offerts à mon esprit & sous ma plume, il en sera à peu-près de même de ce que j'ai à vous dire des temples nombreux, que la religion des peuples, la piété des rois, le zele des souverains pontifes ont élevés dans cette capitale à la gloire du vrai Dieu. Il n'en est presque aucun, qui ne renferme quelque singularité curieuse, que je m'attacherai simplement à vous faire connoître ; car vous n'attendez aucune description de ces édifices.

La basilique de Saint-Jean de Latran est regardée comme la mere & la premiere des églises de Rome & de l'univers. C'est le véritable siege des souverains pontifes, où les papes nouvellement élus vont prendre possession de

leur patriarchat. Elle fut dit on, bâtie par Conſtantin ſur les fonds d'un ſénateur Romain nommé Latéranus, dont elle a conſervé le nom, & conſacré par le pape Saint Sylveſtre. Ses ſucceſſeurs l'ont reſtaurée & ſinguliérement embellie. De nos jours Clément XII l'a décorée d'un magnifique portique, également impoſant & par ſa grandeur & par ſon exécution. Le mauſolée de ce Pontife & la chapelle du ſaint ſacrement attirent les regards des curieux. Le corps du pape eſt dans une urne antique de porphyre, qu'on croit avoir renfermé les cendres d'Agrippa. On y voit encore d'autres tombeaux, & particuliérement celui de Sainte Hélene, mere de Conſtantin. Deux buſtes d'argent, enrichis de pierreries, avec une fleur de lys en or, dont Charles V, roi de France, fit préſent à cette égliſe, contiennent les chefs de Saint-Pierre & de Saint Paul. On y conſerve une partie de la vraie croix, de la tunique de Notre-Seigneur, de la robe de la Sainte-Vierge, l'autel où Saint Pierre a dit la meſſe, &c. Un François étonné d'y voir la ſtatue de bronze d'Henri IV, apprend que c'eſt un monument de la

reconnoissance du chapitre envers ce monarque qui lui a fait présent de l'abbaye de Clérac, dont les chanoines jouissent à perpétuité. Tous les ans ce même chapitre chante une messe solennelle fondée par ce prince, & à laquelle assistent l'ambassadeur de France & quelques cardinaux attachés à la nation. Après la messe, son excellence donne un dîner splendide, où sont invités tous les François & autres personnes de considération qui étoient priés à la cérémonie de l'église.

C'est dans le cloître de Saint-Jean de Latran, qu'on trouve cette fameuse chaise percée, *sellæ stercoraria*, sur laquelle on prétend que, depuis la prétendue papesse Jeanne, on faisoit asseoir le pape à la prise de possession, pour lui rappeller qu'il étoit homme, ou plutôt pour s'assurer s'il l'étoit effectivement. On a peine à concevoir qu'un grand nombre d'historiens & plusieurs critiques aient soutenu, ou cherché sérieusemement à réfuter l'opinion absurde, qu'une femme avoit été élevée au souverain pontificat. Cette femme, douée d'un esprit singulier, eut, dit-on, le plus grand

soin de cacher son sexe : elle fit ses études dans la ville d'Athenes, où elle se distingua par la supériorité de ses talens. Ayant ensuite passé par tous les ordres ecclésiastiques, elle parvint à la papauté. Au comble de l'élévation, elle oublia les moyens qui l'y avoient conduite ; & moins sévere envers ses passions, elle entretint des commerces criminels, devint grosse ; & comme il convenoit qu'un pape accouchât au milieu d'une cérémonie de l'église, elle choisit l'instant d'une procession solennelle pour s'acquitter de cette fonction. Comme on n'a pu s'imaginer que quelque chose n'ait donné lieu à une si étrange absurdité, on a cru que les mœurs efféminées de Benoît III, qu'on place immédiatement après la papesse Jeanne, en avoient fait naître la pensée.

On a tenu dans Saint-Jean de Latran dix à douze conciles, dont trois ou quatre sont comptés parmi les conciles écuméniques. en lisant les divers canons de ces assemblées respectables, on est étonné de voir l'espece de mépris, ou au moins, l'oubli où ils sont tombés ; car on fait précisement tout

le contraire de ce qu'ils prescrivent. On y défend aux moines de chanter des messes publiques, & de recevoir des novices pour de l'argent. Les religieux & religieuses qui commettent cette faute, sont condamnés « à passer leur » vie dans d'autres monasteres d'une » observance plus étroite pour y faire » pénitence perpétuelle comme d'un » des grands péchés dont on puisse se » rendre coupable ». Un prêtre tombé dans la fornication, doit être fouetté jusqu'au sang, & demeurer deux ans en prison au pain & à l'eau. Si c'est un clerc ou un moine, après avoir été fouetté trois fois, il gardera la prison pendant un an.

Le palais de Latran, voisin de l'église de ce nom, étoit anciennement le séjour ordinaire des souverains pontifes; mais pendant leur résidence à Avignon, cette maison tomba en ruine. A leur retour ils fixerent leur demeure au vatican, &, pendant les grandes chaleurs, à Monte-Cavallo. Cependant comme le pape va quelquefois officier à cette église, il étoit convenable que pour ce tems là au moins, il y eût un endroit où il pût descendre & se loger. En conséquence

Sixte-Quint fit réparer l'ancien palais ; mais ce qu'il y a de plaisant, c'est la bulle qu'il donna pour obliger ses successeurs d'y passer au moins trois mois de l'année. Vous jugez bien que ceux ci en ont appelé à eux mêmes, & n'ont tenu aucun compte d'une loi, qu'ils étoient bien les maîtres de ne pas suivre.

Sainte-Marie Majeure, la seconde dans l'ordre des basiliques de Rome, doit son origine à une petite chapelle qui fut bâtie vers le milieu du quatrieme siecle, sous le pontificat du pape Libere. On l'appelle Majeure, parce qu'elle est la plus grande des églises dédiées à la Sainte Vierge. Ce qu'il y a de curieux dans ce temple, ce sont les tombeaux de Pie V, de Sixte-Quint, la magnifique chapelle de Borghese, où reposent les cendres d'un pape de cette maison, & les peintures d'ancienne mosaïque qu'on voit encore sur l'arc qui sépare le chœur de la nef. La figure de la Vierge y fut mise pour rendre témoignage à sa qualité de mere de Dieu, après que le concile d'Ephese eut condamné l'hérésie de Nestorius. Ce monument rare d'anti-

quité eccléſiaſtique eſt d'autant plus précieux, qu'il fut cité au ſecond concile de Nicée, comme une preuve de la tradition de l'égliſe ſur le culte des images. On eſt ici perſuadé qu'un Patrice très-opulent, & le pape Libere qui ne l'étoit guere, eurent une viſion commune pour élever cette baſilique; viſion confirmée par une neige miraculeuſe qui tomba le 5 du mois d'Août, & s'accumula en ſe moulant en égliſe. On n'eût plus qu'à ſuivre le plan ſur le terrein même, avec les tréſors du Patrice. On y expoſe à la vénération des fideles la crêche, le foin, les langes qui rèçurent le Sauveur du monde à ſa naiſſance dans l'étable de Nazareth.

On compte, dans la baſilique de Saint-Paul, cent quarante colonnes, les unes de marbre, les autres de granit, qui avoient ſervi à la décoration de l'ancienne Rome. Ce temple conſtruit au quatrieme ſiecle, & un des plus beaux de l'antiquité chrétienne, eſt une des ſept baſiliques ſtationnaires, ou plus anciennes égliſes de cette capitale. Les autres ſont Saint-Pierre du vatican, Sainte-Marie Majeure, Saint Jean de

Latran, Saint-Sébaſtien, Saint-Laurent & la baſilique de Sainte-Croix. Quoique celle de Saint-Pierre n'ait pas l'avantage de l'ancienneté, elle eſt néanmoins regardée comme la premiere en dignité. On découvre le Vendredi-Saint, à Saint-Paul, un Crucifix qui a, dit-on, parlé à Sainte-Brigite. Sur la friſe qui regne autour de la grande nef, ſont peints tous les portraits des papes ſuivant l'ordre chronologique le plus exact. Cet ouvrage, commencé dès le tems de Léon I, & preſqu'entiérement effacé, a été réparé & continué juſqu'à ce tems ſous le pontificat & par les ſoins de Benoît XIV.

L'égliſe de Saint-Sébaſtien n'a de curieux que ſes catacombes. On appelle ainſi les voûtes ſouterreines où ſe réfugoient les premiers fideles pour éviter la perſécution ; où ils s'aſſembloient pour célébrer les ſaints myſteres ; où ils enterroient leurs martyrs. Ces lieux, qui exiſtoient long-tems avant la naiſſance du chriſtianiſme, étoient des carrieres abandonnées, d'où l'on avoit tiré de la pierre pour la conſtruction des édifices, & dont les chrétiens ſe firent des aſyles. Il y a à Rome pluſieurs

de ces cerveaux; les plus vastes, ceux de Saint-Sébastien, sont des galeries de trois à quatre pieds de largeur, creusées dans le tuf ou dans le sable à une certaine profondeur, & qui s'étendent dans quelques endroits, à plus d'une lieue On y descend par des escaliers; & l'on trouve de longues rues, qui, des deux côtés, ont deux ou trois rangs de niches, où étoient placés les corps des martyrs qui en ont presque tous été tirés. De distance en distance sont de chambres spacieuses, voûtées, bâties avec la même solidité, & percées de niches semblables à celles des rues. Plusieurs de ces chambres sont peintes de diverses histoires de l'ancien testament; & dans quelques-unes on a trouvé des coffres de marbre, ornés de figures de reliefs, qui représentent les mêmes histoires que les peintures. C'étoient des sépultures pour les personnes les plus distinguées. On remarque, comme une chose assez surprenante, que ces voûtes faites sans art & sans maçonnerie, malgré la longueur du tems, se soient merveilleusement conservées.

Rome chrétienne a fait, de ces lieux

ſaints, un des objets de ſa vénération & de ſa piété. Elle s'eſt empreſſée de rendre aux illuſtres athletes de la foi qui y repoſent, le culte d'honneur & de reſpect qui leur étoit dû. Les papes en tirent encore journellement une partie conſidérables des reliques qui envoient dans tous les pays du monde chrétien. Des foſſoyeurs, gagés par la chambre apoſtolique, travaillent dans ces ſouterreins; les tombeaux qu'ils trouvent ſont ſcrupuleuſement examinés; ſi l'on préſume qu'ils renferment le corps d'un martyr, on les ouvre avec précaution; & l'on enferme ces reſtes précieux dans une caſſette, où le cardinal-vicaire appoſe ſon cachet. Ces caſſettes ſont portées à la chambre où l'on en fait l'ouverture. On arrange ces oſſemens ſur des tables où l'air puiſſe les ſécher & les durcir; enſuite on les expoſe à la vénération des fideles, ou bien on les diſtribue à ceux que le pape en veut gratifier. Lorſqu'il n'y a ſur les tombeaux aucune marque qui puiſſe faire connoître à qui ces reliques appartiennent, on leur donne des noms

arbitraires pour fixer la dévotion de ceux auxquels on en fait présent.

Je n'ai remarqué à la basilique de Sainte-Croix, qu'un tableau peint à fresque, qui représente l'invention de la vraie croix par Sainte Hélene, mere de Constantin, dont cette église occupe l'ancien palais. Il y a dans la peinture deux figures admirables, celle de l'impératrice qui éleve les mains jointes à la vue du mort qui ressuscite par l'attouchement de la croix, qui étoit la marque par laquelle on devoit connoître la véritable & la distinguer de celles des deux larrons. La seconde figure est celle d'un vieillard placé vis à-vis en admiration à la vue de ce miracle. On montre à Saint-Laurent une partie du gril, sur lequel ce Saint a été martyrisé.

Je ne ferai mention de l'église de Sainte-Agnès, que pour vous parler de l'offrande de deux agneaux qu'on y apporte tous les ans, & dont la laine est employée à faire les pallium. Les deux victimes sont remises entre les mains des sous-diacres apostoliques, chargés de les faire paître, & de mettre leur toison à profit. L'étoffe qui en pro-

vient se porte sur le tombeau des Saints Apôtres ; & l'on récite dessus de longues prieres.

Le pallium étoit anciennement une espece de manteau que les empereurs chrétiens accordoient aux évêques comme une marque d'honneur. On ignore l'instant précis où s'en est introduit l'usage ; mais il paroît qu'il commença d'abord en orient, où les patriarches le prenoient sur l'autel à la cérémonie de leur consécration. Ils l'envoyoient aux métropolitains, qui le donnoient eux-mêmes à leurs suffragans.

Cet ornement ne fut guere connu en occident, que vers le sixieme siecle. Alors les souverains pontifes l'envoyerent à toute la haute prélature, excepté aux évêques qui ne le recevoient que fort rarement. Il y a souvent changé de forme ; c'est aujourd'hui une bande large de trois doigts, qui entoure les épaules, avec des pendans longs d'une palme par devant & par derriere, & de petites lames de plomb arrondies aux extrêmités, couvertes de soie noire, accompagnées de quatre croix rouges.

C'est un fait bien remarquable pour la France, que le pallium ait été le principe de ses liaisons avec Rome, & des atteintes si souvent portées à ses libertés. Vigile, évêque d'Arles, le sollicita le premier sous le regne & avec la permission de Childebert VI. Ce fut alors que Grégoire le Grand écrivit à ce prince : « Votre royaume est autant » au-dessus des autres états, que les » rois sont au-dessus des autres hom- » mes ». Vigile obtint plus qu'il ne demandoit : avec le pallium le pape lui envoya le titre de son vice-gérent dans les Gaules. C'étoit une chose sans exemple ; & l'on ne voit pas que l'évêque d'Arles ait profité de cette prérogative ; ce fut néanmoins un premier pas vers cette énorme puissance que les souverains pontifes se sont si long-tems arrogée. Comme le pallium étoit une faveur spéciale, l'usage s'introduisit de l'aller solliciter, soi-même à Rome ; & cette cour mit à profit le séjour des évêques, pour inculquer ses principes dans leur esprit. Des légats l'apporterent ensuite en France ; & ils étoient communement chargés de quelque commission particuliere. Enfin, comme

cet ornement est devenu une marque d'honneur propre à tous les archevêques, & qu'il ne peuvent plus remplir la plupart de leurs fonctions, sans l'avoir reçu auparavant, la cour de Rome a trouvé bon, que les postulans ne l'allassent plus chercher eux mêmes, & qu'ils ne fussent pas astreints à le recevoir des mains des légats envoyés pour cet effet, parce que ces deux manieres n'auroient souvent pas été du goût des puissances. On s'est contenté que ces prélats le fissent demander avec cette formule : *instanter*, *instantius*, *instantissimè*, pour conserver le souvenir de la faveur singuliere que font les papes en l'accordant.

Si la multitude des églises doit donner à une ville le nom de Sainte, aucune ne le mérite mieux que cette capitale. On y en compte trois cents trente ; & il en est peu où l'architecture, la peinture & la sculpture ne s'attirent des éloges. Mais indépendamment des richesses de ces trois arts, qui pourroit calculer les trésors qui y sont accumulés ? La seule chapelle de

Saint-Ignace dans l'église du Jesus; dont le célebre Vignole a été l'architecte, acheteroit une province. La figure du Saint, haute de dix pieds, est d'argent doré; & les habits sacerdotaux dont elle est revêtue, sont couverts de pierres précieuses de diverses couleurs, qui imitent toutes les nuances de la broderie.

Dans Sainte-Marie de la Victoire est cette fameuse statue, que le Bernin regardoit comme son chef-d'œuvre. C'est Sainte-Thérese en extase, à l'instant qu'un Chérubin, à la fleur de l'âge des hommes, beau d'une beauté plus qu'humaine, lui décoche dans le cœur un trait de feu, & la regarde avec le contentement que donne un plein succès. On la voit à demi-renversée sur le dos, le sein découvert, la poitrine élevée, la respiration interceptée, tous les nerfs crispés, l'extase marquée dans ses yeux, dans le désordre de son visage, de toute sa personne & de ses vêtemens qui laissent voir une jambe nue, une main posée sur les genoux, & l'autre qui pend à côté. Plusieurs personnes ont

trouvé cette figure plus voluptueuse que dévote, sur-tout en considérant le Chérubin qui ressemble plus à l'amour qu'à un Ange.

Saint-Paul des Trois Fontaines occupe l'endroit même, où ce Saint fut décapité. Ce nom lui a été donné à cause des trois fontaines que firent sortir, dit-on, les trois bonds que fit la tête du Saint Apôtre. Le Moïse, statue de Michel-Ange, dans l'eglise de Saint-Pierre-aux Liens, a un caractere de tête qui decele le législateur; un air au-dessus de l'inspiration même, & je ne sais quoi de divin, qui annonce la sublimité de son ministere. On raconte qu'un patriarche de Jérusalem fit présent à l'impératrice, femme de Théodose le jeune, des chaînes dont Hérodes avoit fait lier Saint-Pierre dans sa prison; que celle-ci les envoya à sa fille Eudoxe, épouse de l'empereur Valentinien, & qu'Eudoxe les donna à Saint Léon. Ce dernier les ayant confrontées avec celles qui avoient lié à Rome le prince des apôtres, il arriva qu'elles s'unirent miraculeusement d'elles-mêmes, & ne formerent plus qu'un seul lien,

qu'on garde bien respectueusemens dans cette église. On conserve à Sainte-Praxede une partie de la colonne à laquelle le Sauveur fut attaché à sa flagellation. Les poëtes ne manquent pas de visiter le tombeau du Tasse aux Hiéronymites au-delà du Tibre. Au noviciat des Jésuites on a fait un oratoire de ce qui étoit autrefois la chambre de Saint Stanislas de Kostka. On y voit la figure du Saint couché sur le lit où il est mort. Le célebre sculpteur le Gros, François de nation, a tiré les habits du jeune Jésuite d'un bloc de marbre noir, d'où sortent la tête, les mains & les pieds en marbre blanc.

Sur un temple que Pompée fit élever à Minerve, quand, après une guerre de trente ans, il eut obtenu les honneurs du triomphe, on voit l'église, le couvent & le college des dominicains. Benoît XIII; qui avoit porté l'habit de cet ordre, y a choisi sa sépulture dans une chapelle, qui vient d'être magnifiquement décorée. La bibliotheque de la maison, qu'on dit être de plus de quatre-vingts mille volumes, est publique & ouverte deux fois le jour. On y trouve les meil-

leures éditions de tous les bons ouvrages théologiques.

Des églises passez dans les palais ; c'est le pays des statues ; tous vous montreront quelques prodiges des beaux siecles de l'antique sculpture. Lorsque la Grece, au tems de Périclès, se signaloit dans ce bel art, elle ne prévoyoit pas que ces chef-d'œuvres passeroient un jour chez des barbares ; car c'est ainsi qu'elle appelloit les Romains qui étoient allés lui demander des loix & des Dieux.

Le palais barberin est bâti dans l'emplacement du premier capitole, à l'extrêmité du Quirinal, où Numa avoit fait construire une forteresse. Parmi les statues & les bas reliefs du meilleur choix, on distingue une Vénus endormie, où brillent tous les traits de la plus parfaite beauté. A la vigne Borghe on admire le contraste frappant d'un gladiateur nerveux, dont le visage, les muscles & l'attitude annoncent la plus grande agilité & la force la plus vigoureuse, & d'une hermaphrodite de taille naturelle, couchée sur un lit qui s'enfonce sous un corps délicat. Elle est placée de maniere, qu'elle laisse

voir assez distinctement les deux sexes, quoique celui de la femme soit le moins apparent.

Quand on entre au palais Farnese, on court à l'hercule qui en a pris le nom, ouvrage aussi fameux que le héros qu'il représente. Le taureau Farnese porte jusqu'au fond de l'ame la terreur & la pitié. Rappellez-vous l'histoire de Dircé, seconde femme de Lycus, roi de Thebes, qui avoit répudié Anthiope, parce qu'elle se trouva grosse de Jupiter. Elle eut beaucoup à souffrir de la jalousie de Dircé qui la fit enfermer dans une prison obscure; mais étant devenue mere de deux fils, Amphion & Zéthis, ces enfans furent élevés à la campagne par des bergers. Dès que l'âge les mit en état de venger celle à qui ils devoient le jour, ils commencerent par ôter la vie à Lycus, & attacherent Dircé aux cornes d'un taureau sauvage, qui la fit périr de la maniere la plus cruelle. D'un seul bloc de marbre, haut de treize à quatorze pieds, sortent sept figures: la malheureuse Dircé attachée par les cheveux aux cornes de l'animal furieux sur la cime d'un rocher, d'où deux

jeunes hommes, brûlans de vengeance, s'efforcent de les précipiter ; une femme effrayée, son enfant, son chien qui regarde ce spectacle. Les deux artistes, Apollonius & Tauricus, de l'isle de Rhodes, à qui l'on doit ce terrible grouppe, se sont immortalisés par ce chef d'œuvre, plus célebre par l'immensité de l'ouvrage, que par la perfection. Asinius Pollio, qui fut consul sous le regne d'Auguste, l'avoit fait venir de la Grece, parmi plusieurs autres, dont Pline nous a donné le détail. Ce Romain est le premier qui imagina d'avoir une bibliotheque publique, & d'y placer les portraits des grands homme. De la maison de Pollion, ce grouppe passa dans les bains de Caracalla, où il fut trouvé sous le pontificat de Paul III de la maison de Farnese.

Dans la vigne de ce nom, si agréable par ses jardins, ses bosquets, ses belles eaux, on reconnoît l'original d'une excellente copie de le Gros, qui fait un ornement des jardins de Versailles. On assure qu'un page, d'autres disent un garde du roi, voulut la faire servir à ses plaisirs. Ce trait vous annonce cette fameuse Vénus Gallipige, qui a eu jadis des

temples dans la Grece. La tête de cette ſtatue admirable a été perdue dans l'original; mais la beauté de la partie dont elle a pris le nom, fait oublier le reſte du corps. L'artiſte l'a tournée de maniere, à ne laiſſer voir à ſes adorateurs, que ce qui faiſoit l'objet de leur culte.

Je ne parlerai pas de tous les tableaux de Rome; nous ſerions accablés ſous le nombre : point d'égliſe, point de palais qui ne préſentent une foule de chef-d'œuvres des plus grands maîtres. Les plus eſtimés, outre ceux que j'ai cités dans l'occaſion, ſont une Sainte Bibiane ſollicitée de ſacrifier aux faux Dieux; un Saint Baſile qui remet un calice à un diacre; un Saint Romuald qui prêche dans le déſert; la communion de Saint Jérôme; une deſcente de croix; voilà les tableaux d'égliſe. Au palais Roſpiglioſi, la vie humaine du Pouſſin; au palais Barberini, le plafond par Pierre de Cortone, une Magdeleine du Guide, la mort de Germanicus; au palais Pamphile, Bacchus conſolant Ariane; au palais Veroſpi, une galerie peinte par l'Albane; au palais Borgheſe, Diane & ſes nymphes; au palais Colonna, la mort de Régulus; au palais Farneſe,

la galerie d'Annibal Carrache; au palais Giustiniani, le massacre des Innocens; au palais Spada, la mort de Didon; au palais Boccapaduli, les sacremens du Poussin. Eglises, chapelles, palais, édifices publics, maisons particulieres, tout Rome est tellement rempli de peintures, que s'il paroissoit de nouveaux chef-d'œuvres, ils ne trouveroient plus ni place ni acheteurs.

Parmi les palais nombreux qui décorent cette ville, on en distingue plus de soixante qui paroissent plutôt faits pour loger des princes que des particuliers; tous avec des portiques intérieurs, tous avec plusieurs cours, tous avec de l'architecture, quelquefois de mauvais goût, mais toujours avec l'air de palais. C'est sur leurs parties extérieures, que les architectes déploient toutes les ressources de leur génie. Ces édifices bordent les rues & les places, qui doivent leur plus grandes décoration à la variété continue de ces grandes masses.

Le goût pour la représentation ne préside pas moins à la distribution des appartemens. Toutes les commodités leur sont sacrifiées : derriere une enfi-

lade de sallons où l'on reçoit les visites, où l'on établit les conversations, où se donnent les concerts, est ménagé un petit réduit qui forme l'habitation du maître. Les Romains commencent cependant à se lasser de n'être logés que pour autrui, & pensent un peu plus à eux-mêmes dans leurs nouvelles constructions. Le palais Corsini, nouvellement élevé dans l'emplacement qu'occupoit celui de la fameuse reine de Suede, entre le Tibre & le Janicule, sans avoir toutes les commodités qui forment aujourd'hui l'objet capital de l'architecture Françoise, en a cependant beaucoup plus, que tous les anciens palais cette capitale.

La magnificence Romaine ne brille nulle part avec plus d'éclat que dans ces maisons connues sous le nom de vignes répandues autour de cette ville. Les familles des papes des deux derniers siecles y ont rassemblé à l'envi les trésors de tous les arts anciens & modernes. Il seroit trop long de les parcourir toutes ; mais j'en compte quatre qu'on ne peut se dispenser de visiter : la vigne Borghese, la premiere que je cite, parce qu'aucune ne possede un aussi

aussi grand nombre de morceaux dignes d'admiration ; la Vigne Pamphile, suberbement décorée par l'Algarde ; la Vigne Albani, extrêmement riche en tout genre, & la Vigne Aldobrandin, intéressante par la fresque antique, si connue sous le nom de la noce Aldobrandine. Les jardins qui accompagnent ces palais, sont fort négligés ; je parle des jardins de pur ornement ; tout le soin se porte sur les plantes utiles, sur les légumes & les herbages dont vivent presque tous les Romains. Les montagnes de Rome versent dans ces potagers l'excédent de leurs fontaines ; & ces eaux ménagées avec soins & distribuées avec art, coulent dans des rigoles qui abreuvent en abondance ces vastes terreins.

Dans mes excursions autour de Rome, je fus sur-tout frappé des environs de Tivoli. C'est-là que les yeux, fatigués, pour ainsi dire, des chef-d'œuvres de la capitale, vont se reposer par l'aspect plus doux, plus séduisant & plus tranquille des beautés de cette belle campagne, de ce beau vallon, de ces fameuses cascades qui rendent ce séjour si délicieux. Tivoli, ou

Tibur, est une ville très-ancienne, qui existoit, dit-on, avant l'arrivée d'Enée en Italie. La fraîcheur & l'abondance de ses eaux, la situation agréable & les riches tableaux de ses paysages avoient engagé plusieurs Romains riches & voluptueux à y bâtir des maisons de campagne. Auguste y venoit souvent; Mecene y avoit un palais, Horace & Properce une habitation; aussi ce lieu charmant a-t-il été chanté par tous les poëtes de ce beau siecle. Ce qu'on y trouve aujourd'hui de plus considérable, est la maison de plaisance qu'y possede la maison d'Est. Sa situation, les terrasses, ses fontaines, ses cascades, ses bosquets, ses parterres en font un endroit délicieux. La grande cascade de Tivoli est formée par la riviere de Téverone, qui se précipite de quarante pieds de haut, & va se perdre dans des abimes. La vue est agréablement frappé par l'aspect des rochers, sur lesquels cette riviere forme une nappe écumante, & par le bouillonnement continuel des eaux, dont le bruit répété par les échos, ajoute encore à la singularité du spectacle.

Au bas de la montagne, sont les débris de l'ancien palais d'Adrien,

dont les ruines curieuſes & intéreſſantes, donnent l'idée de la plus vaſte & la plus magnifique habitation que puiſſe occuper un empereur. Elle ne ſubſiſta pas plus de quatre vingts ans dans toute ſa beauté; Caracalla & ſes ſucceſſeurs en enleverent tous les ornemens pour en décorer d'autres édifices; malgré ces dégradations & les ravages du tems & des barbares, les Romains modernes y ont encore trouvé de quoi embellir leurs palais des plus riches monumens de l'antiquité.

Après le voyage de Tivoli, celui de Freſcati, en latin *Tuſculum*, eſt le plus agréable qui ſe faſſe aux environs de Rome. C'eſt la patrie de Cincinnatus, de Caton le cenſeur, & celle de Métaſtaſe. Cicéron y avoit une maiſon de campagne, & y compoſa ſes Tuſculanes. Les premiers perſonnages de Rome y ont des palais.

Caſtel Gandolphe, château pontifical, où les papes, fatigués de la repréſentation, redeviennent hommes avec leurs amis, eſt bien digne du Bernin, qui en eſt l'architecte. La vue en eſt très belle, l'air très-ſain; & l'endroit offre divers objets de curioſité, tels que les ruines du

palais de campagne de Domitien, le le lieu où Milon fut tué par Claudius, le mausolée que Cornélie fit ériger à Pompée, les tombeaux des Horaces, & plusieurs autres restes d'une antiquité respectable.

Je suis, &c.

A Rome, ce 19 *Mai*, 1758.



LETTRE CCCXLIX.

SUITE DE ROME.

Vous ne connoissez encore, Madame, que les anciens monumens, cette capitale, ses rues, ses places de ses fontaines, ses églises, ses palais, n'est il pas à propos de dire aussi un mot des mœurs, des usages, de la maniere de vivre de ses habitans?

Ce qu'il y a de plus apparent chez un peuple policé, ce sont les spectacles. Ceux de Rome ne sont ouverts que pendant le carnaval; & c'est ce qui fait que tout le monde, le peuple comme la bonne compagnie, s'y jette à corps perdu. Le cocher, le crocheteur aiment mieux porter leur argent au théâtre qu'au cabaret.

Il y a trois spectacles toujours pleins: le grand opéra, où l'on n'écoute, où l'on ne se s'extasie qu'à l'ariette; l'opéra bouffon, qui est pour le moins aussi couru & mieux écouté, & la comédie, où le plus souvent on ne joue que des farce; j'ai cependant vu donner

quelques pieces de Goldoni, où les rôles de femmes, ainsi qu'aux autres théatres, n'étoient représentés que par des hommes. La sévérité du gouvernement ne leur permet pas d'amuser le public par les graces les talens propres de leur sexe ; tandis qu'elle laisse outrager la nature en la mutilant, pour créer, pour ainsi dire, des hommes & des voix contre nature. L'opération qui dégrade ces malheureux, étoit prohibée sous les plus prandes peines par les loix Romaines que les papes ont adoptées ; mais le besoin qu'on croit en avoir pour les théatres, pour la musique sacrée & prophane, fait taire la loi. Ils remplissent, sous l'habit ecclésiastique, les baschœurs de la plupart des églises d'Italie. Il se trouve des peres barbares, qui sacrifiant la nature à la fortune, livrent leurs enfans à cette honteuse mutilation, pour le plaisir des gens voluptueux & cruels.

Il est vrai que la police, qui tolere cet usage infame, a ordonné qu'on ne les opéreroit que de leur consentement. On les prend à l'âge de dix à douze ans ; & ce sont les parens qui les y déterminent, en leur exagérant les avantages d'une nouvelle existence, dont ils ne

peuvent encore imaginer les disgraces. Tant qu'ils sont jeunes, qu'ils ont de la voix & de la figure, ils tirent vanité de leur état qui réunit que quefois la considération à l'opulence; mais pour une douzaine de ces merveilleux, combien d'infortunés traînent dans la misere le regret de leur été passé & la douleur de leur existence actuelle ?

Au reste, je n'ai jamais pu partager le plaisir que donnent aux Italiens ces voix efféminées. Elles sortent de corps qui leur sont si peu analogues; ces corps sont formés, pour la plupart, de parties si mal emmanchées; ils ont au théatre des mouvemens si lourds, si gauches, & deviennent d'un embonpoint si dégoûtant, que je leur préférerai toujours une voix commune dans un corps ordinaire. L'exclusion des femmes dans l'action théatrale produit un autre inconvénient pour la comédie. On y voit des Lucinde, des Clorine avec des pieds longs d'une aune, des bras nerveux, la voix rauque, & les traces de la barbe. Avec cette sévérité, Rome n'a pourtant pas excommunié ceux qui lui donnent du plaisir. La religion n'y est point en contradiction, comme dans d'autres pays,

avec le gouvernement qui soutient, qui pensionne des théatres qu'elle anathématise. Ainsi point d'excommunication, point de privation de sépulture, point de divorce avec les sacremens. Les comédiens restent citoyens de la communion des fideles ; ils peuvent témoigner en justice, & remplir tous les devoirs du christianisme. Ils savent même s'occuper d'ailleurs dans les arts, les métiers ou le commerce. Les spectacles inquiétent si peu les consciences, que ceux qui sont chargés par état d'édifier le public, les fréquentent sans scrupule comme sans scandale. On n'est point étonné d'y voir entrer les ecclésiastiques ; mais peu d'évêques se permettent ce plaisir ; & je ne sache pas y avoir vu plus de deux fois des cardinaux. Ce seroit mal faire sa cour au saint pere, que d'y être trop assidu.

Les spectacles commencent à dix heures du soir, lorsque toute occupation cesse ; ce qui jette beaucoup de mouvement dans les rues pendant la nuit ; quoiqu'il y regne une obscurité profonde ; car la ville n'est éclairée que par quelques cierges, que les ames dévotes font brûler devant des Madones. C'est la même négligence par rapport

à la propreté & à l'entretien des rues, pleines de boue en hiver & de poussiere en été. On ne connoît point l'usage de les balayer ; elles ne sont nettes, que lorsqu'il vient de pleuvoir.

Le carnaval de Rome est un plaisir général, brillant, tranquille & sur, que la police protegé & maintient avec la plus grande attention. Des détachemens de soldats sont placés dans les quartiers les plus fréquentés pour empêcher l'embarras & le trouble. Les masques se promenent dans la rue du cours, où les fenêtres & les balcons ornés de tapis sont remplis de monde. La course des chevaux commence un peu avant le coucher du soleil : le barigel & ses officiers vont au grand galop, d'un bout de la rue à l'autre, avertir les carrosses & les masques de se ranger.

Les chevaux, au nombre de douze, sont placés sur la même ligne sous un hangard qui n'est ouvert que du côté du Cours. Un coup de canon, le son des trompettes, & la voix du barigel donnent le signal ; le feu leur sort des yeux & des nazeaux ; plus en l'air que sur terre, les palefreniers ne peuvent plus les contenir. La corde qui les

barre s'abaisse ; & ils partent tous en même tems. L'œil a peine à les suivre ; ils courent nuds, sans cavaliers, & sont excites par les cris du peuple, & par des plaques de cuivre armées de pointes qui les aiguillonnent. L'honneur du triomphe paroit animer leur courage ; ils semblent user de toutes les ressources dont s'aviseroient les hommes mêmes qui disputeroient le prix de la victoire. Ils poussent, mordent, cherchent à faire broncher ceux qui les devancent ; & rassemblant toutes leurs forces, ils redoublent de vîtesse, s'élancent, & d'un saut parviennent à la tête de la file. S'ils se laissent tomber, les autres passent par-dessus ; & c'est alors que quittant leur rang ils écartent le peuple, renversent, foulent tout ce qui se trouve sur leur passage ; & en moins de trois minutes, le vainqueur touche au but, où une toile les arrête. L'espace de la course est d'un mille. On a remarqué que ceux qui arrivent les derniers, sont très-sensibles à la honte d'être vaincus. Les prix sont des pieces d'étoffes que les Juifs de Rome fournissent gratuitement, pour se racheter de l'obligation de courir eux-mêmes.

Les princes Romains ont ſeuls le droit d'y envoyer leurs chevaux, & ſe montrent très-ſenſibles à l'honneur de la victoire.

A la fin de cette grande ſcene, s'il reſte encore aſſez de jour, les carroſſes & les maſques continuent la promenade. Une ſorte de politeſſe eſt de jeter des dragées & des confitures ſeches aux gens de ſa connoiſſance. Les éleves de l'académie de peinture, les penſionnaires de l'académie de France, & le corps des muſiciens ſe promenent dans des chars de triomphe ornés de tous les attributs de leur art. Figurez-vous huit à dix mille maſques, parfaitement vêtus, dont les uns marchent le long des banquettes qui bordent la rue, les autres ſont aſſis ſur des chaiſes ou des amphithéatres. Les jolies femmes s'ajuſtent de façon à dérober le moins qu'elles peuvent de leurs agrémens. Cette partie du ſpectacle eſt très-variée, ſoit par l'élégance de la parure, ſoit par la diverſité des habillemens. Ajoutez-y cette foule de carroſſes qui ſe promenent au milieu de l'aſſemblée, & un tas de maſques qui haranguent les paſſans, & leur tiennent quelquefois des propos très-

facétieux. D'autres se placent dans des tribunes, disputent avec un antagoniste dans un balcon opposé, & donnent au public des scenes divertissantes. Dès que la nuit paroît, chacun se retire; car il est défendu alors, sous peine de prison, de paroître sous aucun déguisement. On peut garder son habit; mais il faut être à visage découvert; parce que le jour fini, les masques ne sont plus sous la protection de la police.

Le saint pere ne veut pas que l'on danse; & toute espece de bals sont absolument défendus. Mais outre les spectacles publics, on joue des comédies dans beaucoup des maisons particulieres, dans les colleges, dans les communautés d'hommes & de femmes, qui jamais ne manquent de spectateurs, sur-tout les vendredis, que tous les autres théatres sont fermés.

Les spectacles d'église sont un autre objet d'amusement, ou plutôt de dévotion, pour le peuple Romain. C'en est un, par exemple, de voir le saint pere officier le jour de noël à Sainte-Marie Majeure dans le grand cérémonial. Sa marche, mêlée des grandeurs spirituelles & temporelles, dénote les deux puissances.

Le cortege eſt pompeux ; une garde nombreuſe, à pied & à cheval, les princes éminentiſſimes de l'égliſe & les grands du ſiecle, toute la prélature, des carroſſes de repréſentation, & celui du pape qui les ſurpaſſe tous en magnificence. Sa ſainteté arrive ; des cardinaux le déshabillent dans la ſacriſtie, pour le revêtir des ornemens pontificaux. Douze hommes le portent proceſſionnellement ſur leurs épaules le long de la grande nef, dans une eſpece de palanquin flanqué de deux grandes plumes, & le dépoſent ſur un trône en face de l'autel, où il ne monte qu'à l'introït & au moment de la conſécration ; car on lui porte la communion ſur ſon trône ; & lorſqu'on lui préſente le calice, il en aſpire quelques gouttes à travers un chalumeau d'or ; le cardinal aſſiſtant conſomme le reſte.

Le ſpectacle des crêches, car il s'en fait beaucoup dans le tems de noël, eſt le principal objet des viſites de ce grand jour. On y trouve non-ſeulement tous les attributs de la nativité, mais encore des optiques qui n'y ont nul rapport. Le jeudi ſaint on s'empreſſe d'aller voir le pape laver les pieds à de pauvres prêtres. Il leur donne à dîner, les ſert à table,

& se montre bien véritablement, ce jour-là, le serviteur des serviteurs de Dieu. Le matin du vendredi saint, on court aux différens paradis, où repose le corps vénérable du fils de Dieu. L'après dînée, on va entendre le célebre *Misèrere* dans la chapelle Sixtine, où les voix imitent si bien l'harmonie des instrumens, qu'on les croiroit accompagnées. Ce sont des gémissemens qui déchirent le cœur. Les confréries de flagellans représentent en réalité, sur leurs corps nuds & sanglans, la flagellation du Sauveur. Je vous fais grace du jour de pâques, où les chants joyeux, une musique toute céleste se joint aux plus pompeuses cérémonies.

La présentation de la Haquenée, qui se fait à Saint Pierre, est encore une grande affaire pour le peuple Romain. Stylée à s'incliner devant le Saint-pere, elle vient se mettre à genoux des deux pieds de devant, & porte sur sa croupe une grosse fleur, avec ses feuilles & sa tige en argent, dans laquelle est renfermé un billet de douze mille écus, que le roi de Naples fait présenter tous les ans au pape à titre d'hommage. L'ambassadeur fait une harangue au pontife, & lui baise la mule: le

pape répond quelques mots qu'il lit dans un livre, accepte le présent, & bénit son excellence. L'écuyer de sa sainteté s'empare du cheval & du harnois ; c'est un des droits de sa charge, mais qu'on rachete aussi-tôt moyennant une certaine somme ; alors il rend l'animal & l'équipage qui servent ainsi d'année en année. Le soir on tire des feux d'artifice.

Le jour de la nativité de la Vierge est célébre par une cérémonie qui se renouvelle tous les dix à douze ans. Les Dominicains promenent en procession la Madone du Rosaire. Cette image, grande comme nature, habillée à la derniere mode d'étoffes de la plus grande richesse, & couverte de pierreries, est placée sur un trône élevé au centre d'une machine que portent une trentaine d'hommes. Tous les Dominicains de Rome, le général à la tête, précedent cette statue, suivie de deux cents jeunes filles, vêtues de blanc, voilées, marchant deux à deux, ayant un cierge à la main, & sur la tête une couronne de fleurs. Après l'office du matin, elles avoient reçu les dots que distribue tous les ans la très-riche Confrérie du Rosaire. Ces dots consistent en

deux cents cinquante livres de notre monnoie pour celles qui veulent se marier, & du double si elles prennent le parti du couvent. Il est des pays où l'on feroit tout le contraire; quoiqu'il en soit, elles reçoivent ces dots en billets, dont le caissier paie le montant lorsqu'elles font profession ou qu'elles se marient.

Rome est remplie de ces fondations utiles, pour lesquelles la religion met l'opulence à contribution. Tels sont ces conservatoires, où l'on éleve les enfans des deux sexes, orphelins, ou nés de parens pauvres, & l'on pourvoit à leur établissement. Broder, tricoter, travailler en linge, chanter, jouer des instrumens, sont les exercices auxquels on les applique, suivant leur disposition. Telles sont encore ces maisons de force, où l'on se charge de la correction des enfans dont les parens ont à se plaindre; tels sont enfin ces asyles ouverts soit aux filles lassées de vivre dans le désordre, soit aux femmes mal mariées, pour les soustraire aux disgraces d'un hymen mal assorti.

Pour revenir à la confrérie du Rosaire, la plus renommée pour ses larges-

ses, on prétend que Saint Dominique l'institua par ordre de la Sainte Vierge. Grégoire XIII en établit la solennité le premier dimanche d'octobre. D'autres pape ont accordé nombre d'indulgences à ceux qui réciteroient le rosaire ; & l'on cite une infinité de miracles opérés à cette occasion. Un grand chapelet, composé de cent cinquante petits grains qu'on appelle *Ave*, & de quinze gros qu'on nomme *Pater*, est divisé en quinze dixaines, qui représentent autant de mysteres de la vie de Jesus-Christ ; mysteres joyeux, mysteres douloureux, mysteres glorieux. On en distingue deux confréries, l'ordinaire & la perpétuelle. La premiere s'oblige à réciter une fois par semaine les quinze dixaines ; la seconde, à les réciter, tour à tour, sans interruption, de maniere que jour & nuit, il y ait des fideles occupés à honorer la Sainte Vierge de ces fréquentes & pieuses salutations.

Chaque confrérie à Rome est distinguée par la couleur du sac dont s'affublent les confreres. Les plus grands seigneurs se font aggréger à quelqu'une de ces associations ; & leurs fêtes sont entr'elles des combats de magnificence.

Le moins gai de ces ſpectacles eſt celui que donne une des plus riches, la confrérie de la mort, pendant l'octave des trépaſſés. Un ſouterrein très-profond qui regne ſous la chapelle, offre d'abord une ſalle, dont les murs lambriſés de papier rouge, ſont coupés par des pilaſtres & par des niches. Les baſes & les chapiteaux de ces pilaſtres ſont formés par de véritables têtes de mort maſquées par des morceaux de papier appliqués ſur les yeux & ſur les mâchoires, répandant une lueur ſombre & rougeâtre, qui fait toute l'illumination de la ſalle. Le niches offrent de grands ſquélettes deſſéchés; & dans un autre ſouterrein, éclairé par des torches funebres, ſont jettés ſept à huit cadavres, repréſentant au naturel les degrés progreſſifs de la putréfaction. Ce ſéjour de la mort, où une foule de bonnes ames, à coup de poing, ſe meurtriſſent la poitrine, attire tout Rome au monaſtere de Saint-Grégoire, ſitué ſur le Mont Célius, dans l'emplacement même qu'occupoit la maiſon où eſt né ce ſaint pape. Vous avez pu lire dans ſes dialogues, qu'ayant fait dire trente meſſes pour l'ame d'un de ſes religieux, cette ame lui apparut & lui

apprit qu'au moyen de ses suffrages, Dieu l'avoit tirée du purgatoire; delà, l'origine de cette institution. C'est un point d'honneur de s'y faire inscrire pour trente messes payées d'avance.

Il est une sorte de dévotion qui dure toute l'année, & attire chaque jour beaucoup de monde dans quelques-unes des églises de Rome; c'est la solennité des quarante heures. On ne peut rien ajouter à la richesses des ornemens, & à la spendeur des illuminations. J'y ai vu jusqu'à douze cents cierges allumés sur l'autel dans autant de chandeliers d'argent.

Une très-belle fête encore, est celle qui se donne chez les Jésuites le 31 décembre, en action de graces des bienfaits reçus pendant le cours de l'année. Les cardinaux y viennent en corps au sortir de la chapelle pontificale. Six jésuites, la torche à la main, vont recevoir chaque éminence à la descente de sa voiture, & la conduisent à la place qui lui est destinée. Il est d'usage d'entretenir dans les églises une très-grande musique, qui, par la curiosité & l'affluence du peuple qu'elle y attire, en bannit presque toujours la décence.

La grande dévotion du peuple Romain, le jeudi saint, est de visiter les sept églises stationnaires; & comme elles sont fort éloignées les unes des autres, il faut s'y prendre de très-bonne heure. Saint Philippe de Néri qui avoit institué ces stations, fonda en même tems un dîner pour cinq mille personnes. On reçoit dans chaque église un billet qui prouve qu'on s'y est présenté; & ces billets se remettent a la porte du lieu où se donne le repas. C'est un grand jardin, rempli d'une multitude de cannes plantées en terre, & traversées d'une bande de papier de différentes couleurs, qui servent à marquer les divisions & l'ordre du service. Trois convives se placent debout autour d'une canne, où ils reçoivent, dans une corbeille partagée en trois cases, un pain, deux fortes tranches de cervelas, un œuf dur, deux pommes, un quarteron de fromage & une cruche d'eau. On y voit des personnes de toute âge & de tout état, prélats, nobles, prêtres, artisans, pélerins, mendians, & sur-tout beaucoup de soldats du pape. Les généraux des ordres mendians doivent y paroître &

y dîner; mais ils ſont ſervis, ainſi que les prélats, avec plus de diſtinction. Autrefois les cardinaux eux-mêmes ne dédaignoient pas de participer à ce repas de charité, pour marquer que tous les hommes ſont égaux dans l'ordre de la religion.

Après les ſpectacles, religieux ou profanes, ce qui, pour l'ordinaire, mérite ici le plus de curioſité, eſt la promenade du cours. Toute la ville s'y trouve raſſemblée, & chacun s'y étale de la maniere la plus avantageuſe, pour s'attirer les regards du public. C'eſt là que les princes Romains viennent faire parade de leurs équipages; & le peuple de ſes plus beaux habits. Les femmes ſur-tout ſe refuſent juſqu'au néceſſaire, pour y paroître avec une robe & un valet de louage qui les précede. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que le mari en guenilles, voit de loin paſſer ſon épouſe dans cet habit d'emprunt, & admire ſa bonne grace dans cette parure. S'il a une jolie fille, la mere l'eſcorte habillée en duegne; & le pere les ſuit ſous un habit de livrée, les cheveux en cadenette. Celles qui ont des moyens un peu plus étendus, ſe mettent pluſieurs

ensemble pour se procurer un carrosse; elles arrivent les premieres à la promenade, & n'en sortent que les dernieres. Le peuple est mêlé de moines de tous les ordres, de pensionnaires de college, de seminaristes, chacun avec son uniforme, ce qui varie le tableau; & les balcons sont remplis de jeunes personnes, qui tâchent de fixer sur elles les regards des passans.

La bourgeoisie de Rome est un ordre de citoyens, qui, comme dans toutes les villes, tient le milieu entre la noblesse & le peuple, & à ses conversations, ses mœurs, ses usages, particuliers. Les principaux de cette classe sont les gens d'affaires, les financiers, les négocians, les banquiers, les fermes des douanes, dont la manie est de vouloir imiter les gens de condition par le faste des équipages, des appartemens, des marbres, des tableaux; souvent même ils mettent les grands dans leur dépendance, par le besoin qu'ont ceux-ci de leur argent. Tous les jours ils acquierent quelque partie de la magnificence des palais pour en orner leur maisons.

Non-seulement tout ce qui tient ici à la hiérarchie cléricale, depuis le pape

qu'aux bedeaux, mais encore les avocats, les procureurs, les juges, les medecins, des directeurs de ſpectacles, des maîtres en fait d'armes, & quantité de gens, par économie, ou pour trouver les entrées plus faciles dans les maiſons, prennent l'habit eccléſiaſtique. Un étranger qui arrive à Rome pour la premiere fois, eſt tenté de croire que cette ville n'eſt habitée que par des prêtres. C'eſt ſous ce vêtement que la plupart des bourgeois donnent le bras à leurs femmes dans les promenades; ce qui met fort à leur aiſe les gens d'égliſe avec leſquels ils ſe trouvent confondus; & cette confuſion donne ſouvent lieu à des ſcenes aſſez réjouiſſantes. Il n'y a pas juſqu'au poſtillon & au cocher du ſaint pere, qui n'aient le manteau & le rabat.

Le peuple, ou plutôt la populace de Rome, eſt un compoſé de toutes ſortes de membres diſparates, qui n'ont d'autre reſſemblance entr'eux, qu'un éloignement général pour le travail. Preſque tous les marchands & les artiſans ſont étrangers; & l'on y voit très-peu de familles anciennement établies dans le pays. Il en eſt de même de cette foule

nombreuse d'hommes de livrée, de domestiques, qui appartiennent au premier qui veut les louer. Les gens de la campagne viennent y faire le métier de journaliers & de porte-faix. Chaque changement de souverain pontife y attire de nouvelles familles qui s'attachent à sa suite. Compterai-je parmi la populace de Rome, cette multitude de pélerins mendians, qui y seroient encore plus nombreuse, si leurs désordres ne forçoient de tems en tems la police à les expulser? Les aumônes journalieres qui se font dans les hôpitaux & aux portes des couvens, multiplient à l'excès cette race fainéante & inutile. La dévotion fréquente des anciens pélerinages a porté la plupart des nations catholiques à y fonder des maisons de charité pour leurs malades & leurs pélerins.

La partie de ce peuple, nommée les Transteverains, parce qu'ils habitent au de là du Tibre, se regarde comme les vrais & seuls descendans des anciens Romains. Cette opinion, fondée ou non, enfle le courage, & les rend très difficiles à gouverner. Le pape, Benoît XIV, forcé peut-être par quel-

que

que besoin imprévu, avoit mis un nouvel impôt sur des comestibles. Ils refuserent de payer; & comme on voulut les y contraindre par la force militaire, ils se présenterent armés comme ils purent, à la tête du pont Saint-Ange. Un jeune homme qui les commandoit, fut tué au premier feu. Sa mere prit sa place; & la multitude partageant son ressentiment, mit en fuite les soldats du pape. Il fallut négocier; on offrit de l'argent à la mere pour la calmer; elle répondit qu'elle n'étoit pas assez lâche, pour vendre le sang de son fils, & il fallut retirer l'impôt, afin d'éviter un plus grand carnage. Pour tenir leur bravoure en haleine, les Transteverains, tous laboureurs, jardiniers ou vignerons, provoquent de tems en tems d'autres quartiers à des combats à coups de pierre, & sont presque toujours sûrs de la victoire. Ils ont un langage particulier avec des mœurs & des usages qui ne leur sont point communs avec le reste du peuple, dont ils different même par la figure.

Les juifs, quoiqu'assez nombreux, vivent ici dans une très-grande gêne. L'obligation de se trouver aux instruc-

tions des samedis, sous peine d'amende & de punition, est pour eux la servitude la plus déplaisante ; & la facilité qu'a le peuple de trouver de l'argent au mont-de-piété, leur ôte les moyens de s'enrichir. Ils n'ont pour toutes ressources, que le malheureux métier de frippier, qu'ils exercent pour l'ordinaire par les rues ; &, deux fois par semaine, ils ont la permission d'étaler à la place Navone un amas de sales guenilles, qui font presque tout le fonds de leur commerce. Ils vivent d'ailleurs tranquillement dans un quartier isolé ; mais ils sont assujettis à une cérémonie religieuse & pécuniaire, lorsque le pape va prendre possession de Saint Jean de Latran. Les rabins & les anciens de la synagogue se présentent à son passage, & lui offrent à genoux le Pentateuque dans un bassin rempli d'or & d'argent. Le pape, pour marquer qu'il accepte leur hommage, donne un coup de baguette sur la tête de leur chef, & leur permet de demeurer à Rome pendant son pontificat.

Un pere Calvo, général des cordeliers, voyant combien les Juifs, par des prêts au plus haut bénéfice, & par

la vente des gages au plus vil prix, abusoient de la misere du peuple, obtint de Paul III en 1539, l'établissement d'une confrérie de personnes aisées, qui, moyennant une sûreté, prêteroit de l'argent sans intérêt. C'est ce qu'on appelle mont-de-piété, dont Saint Charles Borromée a fait lui-même les statuts, & dont le bureau est gouverné par le trésorier de la chambre apostolique & une société de nobles Romains. Les papes, dans la suite, y attacherent des revenus, des priviléges, des indulgences même, & lui accorderent une maison pour faciliter cette bonne œuvre dans toute l'Italie. On y prête jusqu'à cent cinquante livres sans rien exiger pendant dix-huit mois; mais pour des sommes plus considérables, on paie six & demi pour cent. Au bout du terme prescrit, les effets, s'ils ne sont pas retirés, se vendent à l'encan; & sur le surplus de l'argent prêté se place au profit du propriétaire du gage vendu. On trouve dans la plupart de ces maisons, des dépôts où chacun peut mettre en sûreté l'argent qu'il ne veut pas garder chez lui: & l'on ne craint point, comme il arrive ailleurs, de se voir

frustré de sa fortune par des banqueroutes de ceux qui jouissent de la confiance publique. Un pareil établissement en France seroit le moyen le plus sûr pour exterminer les usuriers, & mettre fin à ces brigandages obscurs, qui souvent causent la ruine des familles (1).

Il circule à Rome peu d'argent monnoyé; presque tout le commerce s'y fait en billets de banque. Les étrangers eux-mêmes sont obligés de s'assujettir, cette espece de négoce. Les banquiers vous donnent à peine en argent la sixieme partie de la somme que vous demandez; le reste est en papier remboursable à diverses échéances. Vous leur rapportez alors ce même effet; & vous recevez en remboursement un nouveau billet moins considérable que le premier, avec quelque argent pour en faire le montant. Le peuple est persuadé que le prix réel de tous ces effets est dans le trésor des monts-de-piété ou de la chambre apostolique. Les

(1) On vient enfin d'établir un de ces monts-de-pieté à Paris.

gens mieux instruits croient le contraire ; cet agiot continuel rend le ministere & ses préposés maîtres de tout l'argent de l'état.

Rome a quelques manufactures bornées à la consommation de ses habitans. Les soies qu'elles y emploient sont communément mal préparées ; & les étoffes qui en sortent, quoique de mauvais goût & de mauvais usé, sont aussi cheres, que les plus belles & les meilleures des fabriques étrangeres. Le long crédit que font les marchands, les galanteries qu'exige la livrée des grandes maisons qu'ils fournissent, sont les deux principales causes qui les portent & les maintiennent à un si haut prix. Les fleurs artificielles, les pommades, les gants sont les seuls objets que Rome fournisse à l'étranger. Le commerce le plus utile, le plus lucratif est celui de la cire, par la prodigieuse consommation qu'il s'en fait dans les églises. Il faut avoir vu la magnificence de ces illuminations, pour s'en former une idée. La banque entretient des maisons considérables, à qui la nature des affaires permet de tenir toujours le change très-haut.

Les grands du ſiecle, les princes, les ſeigneurs, les barons, jouent ici un rôle peu important, parce que toutes les grandes places ſont dévolues aux eccléſiaſtiques. Les charges ſubalternes qui ont quelque pouvoir, ſe donnent également au clergé. Il ne faut pas juger de l'opulence de la nobleſſe Romaine par le nombre des valets & des équipages ; tel qui ne pourroit pas donner un poulet à ſon ami, a un carroſſe & des domeſtiques qui le dévorent. Cette livrée eſt gouvernée par un chef appelé le doyen, qui porte l'habit noir & le manteau. Celui-ci eſt toujours de ſervice ; les autres au contraire ne ſe louent guere que pour quelques jours, ou même pour quelques heures ſeulement. Aucun d'eux n'eſt ni logé ni nourri dans la maiſon ; & ils ne doivent ſe tenir que dans les anti-chambres, & ſuivre leur maîtres en cas qu'il ſorte. La plupart même ne ſervent pas à table, à moins que l'on ne donne quelque dîné d'apparat, ce qui eſt très-rare. Un repas d'invitation eſt une nouvelle dans la ville. Leur grande occupation eſt d'annoncer de l'un à l'autre, & d'apparte-

ment en appartement, les personnes qui viennent en visite. Dans les grandes maisons il y a des domestiques de différentes professions, & sur-tout pour l'entretien des équipages & des chevaux qui sont très-nombreux.

Parmi tous les valets, vous ne trouvez ni portier, ni Suisse à la porte, pas même un polisson pour vous montrer l'escalier ; cet escalier n'est pas même éclairé ; tant pis pour vous si vous n'avez pas un flambeau. Ordinairement il faut monter fort haut ; le premier, le second même ne semblent destinés qu'à des fêtes. Enfin vous arrivez ; & autant vous avec trouvé de dénuement à la porte & sur l'escalier, autant vous trouvez de cortege & de foule de domestiques dans les anti-chambres. Votre nom se répete d'une piece à l'autre, & se prononce avec toutes les marques de la plus haute considération. On observe néanmoins des gradations, suivant les rangs, pour reconduire. Quatre flambeaux pour un cardinal, deux pour un évêque, un pour les personnes ordinaires ; la livrée est parfaitement au fait de l'étiquette.

Veut-on aller faire sa cour à une excellence, à une éminence ? On est sûr d'avoir le lendemain la visite de leur famille ; c'est-à-dire, de cette foule de valets qui les sert ; & pour rendre honnêteté pour honnêteté, on les contente avec quelques pieces de monnoie que vous glissez dans la main de leur chef.

Toute personne honnête, présentée par une main connue, trouve un accès facile dans ces assemblées de gala que l'on appelle conversations. Dans les unes, comme chez les cardinaux, il n'y a que des hommes ; point de jeu, point de concert ; on y converse ; on y débite des nouvelles ; quelquefois on y parle de science & de littérature ; mais le plus souvent on s'y ennuie. L'assemblée se tient dans une galerie vaste, bien décorée, bien illuminée ; & l'on y trouve toujours des rafraîchissemens. Quand on a fait sa révérence au cardinal, on passe dans d'autres pieces, où l'on est le maître de s'asseoir, de se promener & de causer avec qui l'on veut. Dans les autres conversations les femmes répréfen-

tent ; & l'on y mêle le jeu & la musique. Dans une soirée vous pouvez varier vos amusemens en cinq à six palais ; & en huit ou quinze jours vous avez fait connoissance avec toute la haute sphere de la ville.

Les courtisannes ne sont ni autorisées ni souffertes, comme bien des gens le croient ; & il est faux que les filles qui veulent s'abandonner au public, vont en faire une déclaration devant le cardinal-vicaire qui leur fait donner un logement dans les rues assignées pour ce désordre. Dès que le gouverneur s'apperçoit qu'elles tiennent une conduite scandaleuse, il les fait chasser de la ville, ou enfermer dans une maison de force. J'ai été témoin de la permission que le barigel vint demander à un ministre étranger, de faire enlever dans son voisinage quelques filles qui s'y étoient réunies dans l'espérance d'y vivre avec plus de liberté. On empêche bien qu'il n'y ait des lieux publics de prostitution ; mais il y a tant d'intrigues particulieres & connues, que toutes les précautions que l'on prend, ne tendent qu'à diminuer la publicité du scandale.

Cette corruption est d'autant plus étonnante, qu'on prend des soins continuels pour l'instruction du peuple & l'éducation de la jeunesse. Pendant l'avent & le carême, toutes les heures du jour présentent des prédicateurs en chaire, qui se relevent à chaque demi-heure. Il est vrai que ces sermons sont peu fréquentés, & que les moines qui les font, se livrent à tout ce que l'imagination leur suggere dans le moment. Dès que la demi-heure est finie, on sonne une clochette ; & le nouveau prédicateur entre d'un côté, pendant que le premier s'en va de l'autre. Les chaires sont en forme de longues tribunes, dans lesquelles l'orateur peut se promener, & s'abandonner librement à tous les mouvemens de son zele.

A l'égard des sermons que les novices de tous les ordres religieux font au coin des rues, ce sont des déclamations aussi mal arrangées que mal rendues, sur le purgatoire, l'enfer, &c.; toutes leurs preuves gissent en histoires, dont le ridicule n'est couvert, que par l'habitude de les entendre.

De toutes les villes du monde, Rome

est la seule où les études ont constamment trouvé des objets de travail, des secours, des ressources, des encouragemens & des récompenses. Cette succession n'est pas également brillante dans toutes ses périodes; mais dans les plus ténébreuses, cette ville n'en conservoit pas moins le dépôt de toutes les connoissances; & c'est d'elle que sont toujours parties les premieres étincelles qui ont annoncé & préparé les renouvellemens les plus éclatans. Colleges, écoles, séminaires, bibliotheques publiques & particulieres, tout y semble disposé pour inspirer à la jeunesse le goût des sciences & des lettres, & en faciliter la culture à ceux qui veulent s'y consacrer. La latinité y conserve encore son ancien éclat; & les langues orientales y sont enseignées avec d'autant plus de succès, que les professeurs se prennent parmi les naturels même des pays où on les parle. Les colleges de Syriens, de Grecs, de Maronites établis à Rome, fournissent des sujets qui renoncent volontiers à leur patrie, pour s'attacher à la cour de Rome, & parvenir aux dignités qui

ſont preſque toujours la récompenſe de ſon travail.

Le principal college, celui qu'on peut regarder comme le centre de l'univerſité, eſt le college de Sapience, dont le bâtiment, conſtruit ſur les deſſins de Michel-Ange, peut paſſer pour un des ornemens diſtingués d'une ville ſi fameuſe par la beauté de ſes édifices. L'univerſité ne remonte pas au-delà du treizieme ſiecle; mais elle s'eſt toujours rendue célebre par le nombre & le mérite de ſes profeſſeurs qu'elle fait venir de tous les pays. Le college Romain, tenu par les jéſuites, le Clémentin & celui de Nazareth ſont les trois maiſons où les études ſont le plus en honneur.

Sans parler de la bibliotheque du vatican, commencée au huitieme ſiecle par le pape Zacharie, augmentée au quinzieme par Calixte III de celle des empereurs de Conſtantinople, enrichie par Clément XI des manuſcrits Grecs, Syriaques, Arabes, Coptes, tirés des monaſteres du Mont Liban; groſſie enfin de celles de la reine Chriſtine, des ducs d'Urbin, de l'électeur Pala-

tin, &c, les maiſons de chefs-d'ordres ſont, pour la plupart, très-riches en livres & de très-facile accès. Les bibliotheques particulieres ſont moins utiles aux ſavans par la quantité & le choix des livres qu'elles reſſemblent, que par l'accueil qu'ils reçoivent des bibliothécaires. Telles ſont entr'autres celles des palais Pamphile, Barberin, Chigi, Borgheſe, Altieri, Albani, Corſini, &c.

L'éloquence eſt peut être de toutes les parties des beaux arts, celle qui a fait le moins de progrès. Cette patrie de Cicéron ne fourniroit pas un orateur paſſable dont vous vouluſſiez lire ou entendre réciter un diſcours. La jeuneſſe Romaine ne cultive la poéſie, que pour être admiſe à l'académie des Arcades. Cette académie s'eſt formée par les ſoins de quelques perſonnes que le goût des ſciences & des belles-lettres avoit ſouvent raſſemblées chez la reine Chriſtine; ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'elle n'en fut nommée la protectrice qu'après ſa mort, ſans doute pour ne pas s'engager à choiſir après elle, une ſuite de protecteurs qui donneroient atteinte à ſa liberté.

Née dans l'ancienne capitale du monde, mere de toutes les sociétés littéraires de l'Italie, l'académie des Arcades a de plus l'avantage d'être, en quelque sorte, universelle, c'est-à-dire, qu'elle ne se borne point à un genre de science particulier, & reçoit indifféremment dans son sein les savans, les hommes de lettres, les artistes de toutes les nations. Elle tire son nom d'une ancienne province du Péloponnese, où Pan apprit à jouer de la flûte aux bergers du Mont Lycée; & ses fondateurs couvrirent leur dessein sous l'apparence d'un simple amusement champêtre. Ils cherchoient à se rapprocher des premiers siecles du monde; & dans cette vue, ils joignirent à l'habit pastoral des noms de bergers Grecs, comme si l'ancienne Arcadie eût été leur patrie véritable, & la vie champêtre leur unique profession. Cette nouveauté fit beaucoup de bruit; des poëtes masqués, des savans travestis, des conférences en pleine campagne, des rangs confondus, des dignités oubliées, tout excita la curiosité du public. Cette singularité échauffa les esprits; & on s'empressa

de solliciter des places dans une société, qui fut bientôt composée des personnes les plus célebres & les plus distinguées de Rome & de toute l'Italie. On y comptoit des princes, des cardinaux, des prélats, & même des dames illustres par leur esprit & par leur naissance.

La scene des premieres assemblées avoit été une prairie située à Montorio. De là on passa dans un petit bois où les bergers n'avoient pour siege que des gazons ou des rocs. Le duc de Parme leur donna une place dans les jardins de son palais. On y forma un théatre de verdure, autour duquel on pratiqua des sieges de gazon, & au milieu sept myrthes d'inégale grandeur, pour représenter la Syrinx des anciens, qui étoit le chiffre de la compagnie. Elle passa dans la suite dans les jardins de plusieurs princes & seigneurs Romains jusqu'à la mort de Clément XI. Les académiciens conférerent la place qu'il avoit occupée parmi eux, à Jean V roi de portugal; & ce prince, sensible à cette distinction, ordonna à son ambassadeur de faire présent de sa part à l'académie, d'une somme considérable pour acheter un terrein, & y bâtir

l'édifice magnifique, connu sous le nom de Bosco-Parasio, où la société tient aujourd'hui ses séances. Ses assemblées sont fixées à sept différens jours de l'été, depuis le mois de Mai jusqu'au mois d'Octobre. Son gouvernement est une espece de démocratie. A le fin de chaque Olympiade, car elle compte les années comme dans l'ancienne Arcadie, on établit à la pluralité des voix un directeur qui représente la compagnie lorsqu'elle n'est point assemblée. On n'y est reçu qu'à vingt-quatre ans; il faut être d'une naissance honnête, de bonnes mœurs, & avoir fait ses preuves dans quelque genre de littérature. En recevant un nouveau membre, on lui donne un nom qui a du rapport à la vie pastorale, & un sur-nom d'une des contrées de l'Arcadie.

On desireroit qu'elle mît un peu plus de discernement dans le choix de ses bergers. Qu'elle soit facile pour les grands, les princes, les souverains, il faut bien le lui pardonner; mais pour d'autres que je connois, quelle idée peuvent-ils donner de cette académie? D'ailleurs, quoique son principal objet soit de purger la litté-

rature Italienne des abſurdités & des extravagances qui la défigurent depuis un ſiecle, elle n'a guere ſervi juſqu'à préſent, qu'à perpétuer le goût des frivolités. On lit ſur ſon catalogue les noms de plus de deux mille perſonnes, rois, princes, grands ſeigneurs, gens de lettres & autres, dont la plupart ne peuvent lui donner que très peu d'illuſtration.

Les beaux arts, jadis ſi floriſſans dans cette capitale, languiſſent à l'heure qu'il eſt dans une triſte & indolente oiſiveté. Vous n'y compteriez pas quatre grands peintres, encore ne s'appliquent-ils guere qu'à copier les chef-d'œuvres de quelques grands maîtres, qu'ils tâchent de vendre enſuite aux étrangers comme des originaux. La ſculpture n'eſt preſque plus occupée qu'à fournir à ces mêmes étrangers quelques copies d'antiques, auſſi légérement traitées, que mal payées.

Cette eſpece d'inaction où ſont tombés les beaux arts, n'a rien changé à l'académie de Saint-Luc qui réunit les trois filles du deſſin, la peinture, la ſculpture & l'architecture. A côté de l'égliſe de Sainte-Martine qui lui ap-

partient, sont plusieurs appartemens contigus, où elle tient ses écoles. La principale piece est un vaste sallon, dont les murs sont couverts d'ouvrages d'académiciens. On y voit, dans une armoire, la tête de Raphaël, telle qu'elle a été tirée de son tombeau, & qu'on feroit mieux de tenir cachée.

Vous savez que la nation Françoise a ici une académie qui réunit tous les arts, établissement digne du siecle de Louis XIV. On y entretient douze éleves logés & nourris dans le palais de l'académie ; & ils y restent trois ou quatre ans sous la direction d'un professeur François nommé par le roi. C'est sous ses yeux qu'ils doivent s'exercer à l'étude des monumens précieux, anciens & modernes qui décorent cette capitale. Leurs places sont la récompense des talens & de l'assiduité qu'ils ont fait paroître pendant leurs premieres années d'études à Paris. Celle de directeur est ordinairement remplie par un ancien professeur de notre académie royale de peinture, presque toujours revêtu du cordon de Saint-Michel.

La ville de Rome est infiniment dé-

chue de son ancienne population. Sans donner dans l'exagération de ceux qui lui ont attribué jusqu'à sept millions d'habitans, il paroît certain que vers la fin de la république, elle en contenoit au moins un million, tandis qu'aujourd'hui elle n'en compteroit pas cent soixante mille. Le physique n'a point changé ; c'est dans le moral qu'il faut chercher la cause de cette prodigieuse diminution. Ce n'est pas dans le mariage, mais dans le célibat ecclésiastique, qu'on fait ici sa fortune, qu'on parvient aux places, aux dignités. Ce n'est pas dans le mariage qu'on trouve une vie douce & commode, c'est dans les Monasteres, mais ce qui soutient Rome, & la soutiendra dans sa population actuelle, malgré la stérilité de tant de Moines & de religieuses, de tant d'ecclésiastiques & castrats, c'est l'abord des étrangers de toutes les nations, qui, attirés par la douceur du gouvernement, la beauté du climat, le bas prix des denrées, les aumônes des hôpitaux, & toutes les ressources de la fainéantise, préferent ce séjour à celui de leur patrie, viennent s'y établir, & y for-

ment de nouvelles familles. Son enceinte est encore de trois lieues de circonférence, & renferme soixante & quinze paroisses, onze chapitres, cent couvent d'hommes, quarante-six de religieuses, onze conservatoires, vingt-huit hôpitaux, vingt-quatre colleges, une infinité de confréries particulieres, & trois cents soixante-sept églises ou chapelles.

Je suis, &c.

A Rome, ce 22 Mai 1758.

Fin du Tome XXVI.

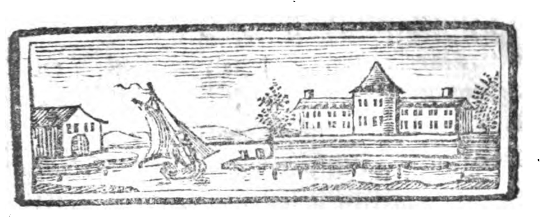


TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

LETTRE CCCXXXV.

L'ETAT ECCLÉSIASTIQUE.

LETTRE CCCXXXVI.

SUITE DE L'ÉTAT ECCLESIASTIQUE.

LETTRE CCCXXXVII.

SUITE DE L'ÉTAT ECCLESIASTIQUE.

Ravenne,

LETTRE CCCXXXVIII.

SUITE DE L'ETAT ECCLESIASTIQUE.

LETTRE CCCXXXIX.

La Ville de Rome.

LETTRE CCCXL.

SUITE DE ROME.

LETTRE CCCXLI.

SUITE DE ROME.

LETTRE CCCXLII.

SUITE DE ROME.

LETTRE CCCXLIII.

Suite de Rome.

LETTRE CCCXLIV.

Suite de Rome.

LETTRE CCCXLV.

Suite de Rome.

LETTRE CCCXLVI.

SUITE DE ROME.

LETTRE CCCXLVII.

Suite de Rome.

LETTRE CCCXLVIII.

Suite de Rome.

LETTRE CCCXLIX.

SUITE DE ROME.

Fin de la Table du tome Vingt-ſixieme.

APPROBATION.

J'AI lu, par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, les vingt-cinquieme & vingt-ſixieme volumes du *Voyageur François*, par M. l'Abbé de la Porte; & je n'y ai rien trouvé qui pût en empêcher l'impreſſion. A Beaulieu, ce 13 Novembre 1779.

LALAURE.





